


Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais


UNS 158 d. 24
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES

DE

THÉÂTRE

DE M. DE LA NOUE.


JEAN B. SAUVÉ DE LA NOUE
Lorsque la Noüe au Theatre français
De la Vertu defendait la Querelle
Son Jeu, ses Vers en peignoient les Attraits
Ses Mœurs en etoient le Modele.
Dessiné par C. Monnet.
Gravé par C. A. Littret

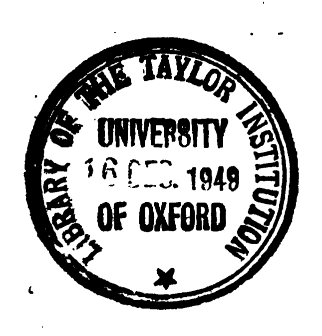
ŒUVRES
DE
THÉÂTRE
DE M. DE LA NOUE.

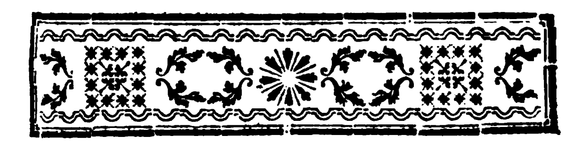


A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





PRÉFACE.

LES premiers Poëtes Dramatiques furent tous Acteurs, au moins pour ce qui regardoit leurs propres Ouvrages. Cette coûtume ne s'eſt pas toujours ſoutenue ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni ſur-tout en France : mais le grand nombre de Comédiens Auteurs que la France a produits, nous retrace néceſſairement cet ancien uſage. L'inimitable *Moliere* en eſt un exemple bien illuſtre. D'autres, après lui, ont marché avec honneur dans cette double carriere. Parmi ces derniers, Jean Sauvé, plus connu ſous le nom *de la Noue*, tiendra toujours un rang diſtingué.

Il étoit né à Meaux, le 20 Octobre 1701, & il y fit une partie de ſes études ſous la protection de M. le Cardinal de Biſſy dans le Collége des Chanoines Réguliers de Ste. Génevieve. Il vint les achever à Paris au Collége d'Harcourt. La Nature l'avoit mis à même de choiſir entre diverſes profeſſions qui exigent les talens de l'eſprit ; mais entraîné par ſon goût pour le

Théâtre, il choisit d'abord celle de Comédien. Il débuta à Lyon par les premiers Rôles, n'étant encore âgé que de vingt ans. Il y fût parfaitement bien accueilli, & n'a jamais cessé de l'être sur les differens Théâtres où il a paru..

De Lyon il se rendit à Strasbourg. Là, même succès dans ses Rôles, & il y débuta dans un autre genre. Il donna pour son coup d'essai *les deux Bals*, amusement comique, où l'on trouve de l'esprit & de la gaieté. C'étoit en 1734. Plusieurs personnes distinguées solliciterent dès-lors M. *de la Noue* de venir à Paris. Il s'y fit connoître, en effet, très-avantageusement l'année suivante par *le Retour de Mars*, Comédie en un Acte & en vers. Elle fut représentée au Théâtre Italien avec le plus grand succès. Elle en étoit digne. Tout, dans ce petit Drame, est fin, vif, léger & pensé. L'esprit, l'art & le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pièces épisodiques.

Les Comédiens Italiens désiroient que son Auteur entrât parmi eux. M. le Duc de la Trémoille l'en pressoit. M. *de la Noue* avoit d'autres vues, Il levoit dès-lors une Troupe de Comédiens pour le Théâtre de Rouen, de concert avec Mademoiselle *Gauthier*, qui en avoit le privilége. Ils resterent cinq ans dans cette ville, & toujours à titre d'asso-

ciés. Dans cet intervalle, notre Auteur représenter à Paris sa *Tragédie de Mahomet II.* qu'il avoit composée à Strasbbou Elle eut un succès distingué : on la com même parmi le nombre des Pièces rest au Théâtre. Ce n'est pas qu'on n'y marque certains défauts ; tel est en pa culier le dénouement, mais dont le vice d être imputé au sujet. Le style de cette T gédie est inégal : mais on y trouve des m ceaux de la plus grande beauté ; une fo de vers pleins d'énergie, des Scènes parf tement bien filées, & dans le style un ve oriental très-convenable au sujet. L'Aga Janissaires est un de ces caracteres d l'effet est toujours sûr au Théâtre. Celui Mahomet est présenté & développé de niere qu'il rend vraisemblable un dénouem qui dans l'Histoire paroît choquer la v semblance. Le Mahomet de M. *de Vol* parut quelque tems après sur le même T tre. Voici les vers que son célebre A adressa à celui du *Mahomet II.*

Mon cher *La Noue*, illustre Pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrein d'un cadet
Qui sans vous n'est pas sûr de plaire.
Le vôtre fut un Conquerant.
Le mien a l'honneur d'être Apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand ;
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

En couronnant M. *de la Noue* comme Auteur, le Public de Paris eût voulu jouir de ses autres talens : mais lui-même tournoit alors ses pas vers Lille. Peu de tems après, sollicité au nom du Roi de Prusse, il s'arrangea pour passer à Berlin. On lui promettoit des avantages propres à le déterminer.

Ce fut néanmoins ce projet qui causa sa ruine. La guerre qui survint en empecha l'exécution ; & il fallut que notre Auteur payât & congédiât à ses dépens la Troupe qui devoit le suivre. Alors il prit le parti de revenir dans cette capitale.

Il débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1742. par le *Comte d'Essex*. L'intelligence & le naturel de son jeu y furent généralement goûtés. La Reine eut la bonté de lui dire elle-même, qu'elle *le trouvoit bon, & qu'elle le recevoit*. Il fut en effet reçu le lendemain, & avec distinction. Le Public de Paris ne se croit pas toujours obligé de souscrire, en matieres de goût, aux décisions de la Cour : mais, dans cette occasion, la Cour & le Public furent d'accord.

Bien-tôt même la Cour fournit à M. *de la Noue* l'occasion de lui plaire dans un autre genre. Il composa pour les Fêtes du Mariage de Monseigneur le Dauphin, *la Comédie-Ballet de Zélisca*. C'étoit entrer en concurrence avec M. *de Voltaire*, qui, dans le

même tems & pour le même ſujet, compoſa *la Princeſſe de Navarre.* Il eſt rare que ces Ouvrages de circonſtances & de commande aient le mérite de ceux que le génie entreprend à loiſir & à ſon choix. Cependant la petite *Comédie de Zéliſca* eſt ingénieuſe pour le fond, & agréable pour les détails. Surtout elle fournit beaucoup au Spectacle ; & c'étoit-là le point néceſſaire. On y voit deux Rivaux mettre en jeu, l'un tous les preſtiges de l'Art, l'autre toutes les reſſources de la Nature. On ſent l'effet qu'un pareil contraſte devoit produire ſur un Théâtre où la magnificence étoit prodiguée. Cette Pièce & ſes Divertiſſemens firent un plaiſir univerſel. SA MAJESTÉ elle-même ne voulut point que l'Auteur pût ignorer celui qu'elle y avoit pris ; elle daigna l'en inſtruire de ſa propre bouche.

IL y avoit alors à la Cour les Spectacles des Petits Appartemens. M. *de la Noue* en fut nommé le Répétiteur avec 1000 livres de penſion. Il fut particulierement redevable de cette faveur à feu M. le Maréchal de Luxembourg, ce digne appui des Talens, & dont la bienveillance étoit un éloge. Un Protecteur encore plus illuſtre (M. le Duc d'Orléans) l'honora auſſi des marques de ſa confiance & de ſon eſtime. Ce Prince lui donna la Direction de ſon Théâtre de Saint-Cloud.



Dessiné par C. Monnet.

En conservant M. *de la Noue* comme Auteur, le Public de Paris eût voulu jouir de ses autres talens ; mais lui-même tournoit dont ses pas vers Lille. Peu de tems après, sollicité au nom du Roi de Prusse, il s'ar[...] roupe pour passer à Berlin. On lui promettoit des avantages propres à le déterminer.

Ce fut néanmoins ce projet qui causa sa ruine. La guerre qui survint en empecha l'exécution ; & il fallut que notre Auteur payât & congédiât à ses dépens la Troupe qui devoit le suivre. Alors il prit le parti de revenir dans cette capitale.

Il débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1742, par le *Comte d'Essex*. L'intelligence & le naturel de son jeu y furent généralement goûtés. La Reine eut la bonté de lui dire elle-même, *qu'elle le trouvoit bon, & qu'elle le recevoit*. Il fut en effet reçu le lendemain, & avec distinction. Le Public de *Paris* ne se croit pas toujours obligé de souscrire, en matières de goût, aux décisions de la Cour : mais, dans cette occasion, la Cour & le Public furent d'accord.

BIEN-TÔT même la Cour fournit à M. *de la Noue* l'occasion de lui plaire dans un autre genre. Il composa pour les Fêtes du Mariage de Monseigneur le Dauphin, la Comédie-Ballet de *Zélisca*. C'étoit entrer en concurrence avec M. *de Voltaire*, qui, dans le

our le même sujet, composa *la*
varre. Il est rare que ces Ouvra-
ances & de commande aient le
que le génie entreprend à loisir
Cependant la petite *Comédie*
ingénieuse pour le fond, &
les détails. Surtout elle four-
u Spectacle ; & c'étoit-là le
. On y voit deux Rivaux
un tous les prestiges de l'Art,
s ressources de la Nature. On
n pareil contraste devoit pro-
éâtre où la magnificence étoit
tte Pièce & ses Divertissemens
r universel. SA MAJESTÉ
voulut point que l'Auteur pût
qu'elle y avoit pris ; elle dai-
ire de sa propre bouche.

alors à la Cour les Spectacles
partemens. M. de la Noue en
Répétiteur avec 1000 livres
l fut particuliérement redeva-
aveur à feu M. le Maréchal de
, ce digne appui des Talens,
enveillance étoit un éloge. Un
ncore plus illustre (M. le Duc
honora aussi des marques de la
de son estime. Ce Prince lui
ection de son Théâtre de Saint-

En 1756. M. *de la Noue* couronna ſa réputation Dramatique par une Comédie en cinq Actes & en vers. C'eſt *la Coquete Corrigée*, Pièce pleine de mœurs, de traits ſaillans, & de vrai comique. Le ſtyle en eſt ſoutenu, les détails heureux, la critique analogue aux uſages & aux travers actuels. On doit tenir compte au Poëte d'avoir ſçu rendre ſa *Julie* intéreſſante dès la premiere Scène, quoiqu'il la fît agir durant les trois premiers Actes en coquette déterminée. Il fait retomber avec art ſur ſon Marquis, ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Ce Marquis lui-même eſt un Perſonnage très-Théâtral : en un mot, cette Comédie, qui n'eſt pas ſans quelques défauts, renferme des beautés dignes d'en perpétuer le ſuccès.

Ce fut la derniere production de l'Auteur, du moins la derniere qu'il ait mis au Théâtre. Il ſongea même à y renoncer comme Acteur. Sa ſanté fort affoiblie en fut la principale cauſe. Elle n'avoit jamais été robuſte, & ne pouvoit que s'alterer encore plus par le double travail de la Scène & du cabinet. Ce fut à ce dernier que M. *de la Noue* ſe reſtraignit. Il ſe propoſoit d'achever à loiſir les differens Ouvrages dont il avoit déjà préparé les canevas : mais la mort ne lui en laiſſa point le tems. Elle l'enleva aux Lettres

& à la Société le 15 Novembre 1761, âgé de soixante ans.

OUTRE les Pièces dont on vient de parler, on trouvera dans ce Recueil une Comédie du même Auteur intitulée *l'Obstiné*. Elle n'a paru sur aucun Théâtre ; cependant elle offre plusieurs scènes qui semblent faites pour y réussir.

AUX Drames qu'on vient de citer, on a joint dans cette édition differens morceaux de Poësie. Ce sont des Epitres, des Odes & autres Pièces fugitives. On a aussi trouvé dans les papiers de l'Auteur le canevas de quelques Tragédies. Le sujet de l'une est la *Mort de Cléomene*. On sait que ce Roi de Sparte, après avoir été défait par *Antigone*, se réfugia en Égypte. Il y trouva d'abord un asyle, & quelque tems après la mort. C'est là-dessus que notre Auteur a formé le plan de sa Tragédie. Voici comme on y parle à une jeune Princesse Spartiate, & de la Cour & de la Personne de Ptolomée.

Je vous vois à regret dans une Cour perfide,
Où regnent les forfaits sous un Roi parricide ;
Où la corruption leve un front enhardi,
Et répand les faveurs sur le crime applaudi ;
Où, dans les flots impurs de leurs fausses délices,
Nagent de vils mortels, orgueilleux de leurs vices.

Abhorrez ces excès ; conſervez, Argiris ;
Pour l'Egypte & ſes mœurs le plus conſtant mépris :
Mais ménagez le Roi ; cachez-lui votre haine.
Il n'eſt pas ſans vertus, il chérit *Cléomene.*
Cléomene bien-tôt va vous ſervir d'appui.
Vainqueur de la Syrie il revient aujourd'hui.
Il revient : tout ici parle de ſa victoire.
Le Roi reſpectera l'Artiſan de ſa gloire.

Cette Pièce n'eſt ſeulement qu'ébauchée ; & l'on en doit dire autant d'une autre dont le ſujet eſt la mort de *Thraſéas*, Sénateur Romain. *Thraſéas* fut d'abord l'ami de *Néron* ; mais ami vertueux. Ce fut auſſi cette vertu qui cauſa ſa perte : elle le rendit ſuſpect au Tyran. Voici ſur quoi notre Auteut avoit bâti la Fable de ſon Poëme. *Thraſéas* a choiſi pour gendre *Piſon*, & l'a préferé à *Marcellus.* Le dernier accuſe *Thraſéas* & ſa fille d'avoir conſpiré contre *Néron.* L'Accuſateur eſt écouté. Le Sénat s'aſſemble pour juger & la fille & le pere. Ils ſont condamnés l'un & l'autre: *Marcellus* a la cruauté de faire nommer *Piſon* pour leur en porter la nouvelle. Mais Flavie a prévenu ſon Arrêt : elle meurt dans les bras de ſon pere. *Piſon* vient annoncer la mort à *Thraſéas* qui lui montre ſa fille, & expire lui-même le moment d'après. Voici quelques-uns des vers que l'Auteur met

dans la bouche de *Thraſéas* au commencement du premier Acte. Il s'agit de *Néron*.

Cet ingrat, ce cruel,
Malgré moi, dans mon ſein trouve un cœur paternel.
C'eſt en vain qu'il dément l'eſpoir de ſa jeuneſſe;
Ses premieres vertus ont fixé ma tendreſſe;
Chaque jour gémiſſant ſur ſes noirs attentats,
Mes deſirs ſont trompés; mais ne s'éteignent pas.
Les Dieux, ſur ce coupable ont-ils fermé l'abîme?
Il eſt mille chemins des vertus vers le crime:
N'en eſt-il donc aucun du crime à la vertu?

. . . .

Cherchons à pénétrer les ſujets de ſa haine:
S'il veut ma mort, ma mort ſera prompte & certaine.
Mais, quels que ſoient ſur moi ſes décrets rigoureux,
Si je lui coûte un crime, il eſt trop malheureux.

Enfin, des Fragmens d'une Tragédie d'*Antigone* annoncent que l'Auteur vouloit traiter ce ſujet dans le genre des Grecs, avec des Chœurs & l'appareil qu'ils entraînent. La Pièce commence, à-peu-près, où finit celle de l'illuſtre *Racine*. Les deux freres, (*Etéocle* & *Polynice*) ſont prêts d'en venir aux mains ſous les murs de Thèbes. Pluſieurs femmes Thébaines entourent un Autel élevé au milieu d'une place publique. C'eſt par ce Chœur de femmes que la Pièce commence.

Les prieres qu'elles font aux Dieux, servent en même tems d'exposition au sujet.

Premiere Femme du Chœur.

Dieux Protecteurs de Thèbe, étendez votre bras :
Livrez nos ennemis à la fuite, au trépas.
Au pied de vos Autels la piété nous guide.
Dieux, exaucez les vœux d'une Troupe timide.
Rendez-nous nos enfans, nos freres, nos époux.

. . . . . .

La crainte est dans nos cœurs, la guerre est à nos portes.
On combat, on périt : nos dernieres cohortes
Ont suivi notre Roi qu'appelle le danger.
Dieux, d'un sang malheureux cessez de vous venger.

Seconde Femme du Chœur.

Oedipe ne vit plus ; sa déplorable mere
Est morte, en détestant son crime involontaire.
Poursuivez-vous encor sur ces fils malheureux
L'erreur qui dans ses flancs les fit naître tous deux.

Premiere Femme du Chœur.

N'en doutons point ; le Ciel les proscrit l'un & l'autre;

Seconde Femme du Chœur.

Et leur ruine, Hélas ! entraînera la nôtre.

Premiere Femme du Chœur.

Le Sceptre tour à tour devoit orner leurs mains.
Etéocle a juré ; mais ses sermens sont vains.
Ne nous punissez point, Dieux ; lui seul est parjure.

Seconde Femme du Chœur.

Polynice en fureur vient laver son injure.
Au sein de sa Patrie il porte le flambeau.
Thèbes, s'il est vainqueur, ne sera qu'un tombeau.

. . . .

. . . .

(*Théone, Confidente de la Princesse, paroît. Elle apprend à ces Femmes éplorées que les deux freres en sont aux mains.*)

Fatal évenement, détestable combat !
Soleil, à leur fureur dérobe ton éclat.
Grands Dieux, ne souffrez point cet éxemple barbare :
Tonnez, & que la foudre à l'instant les sépare !

(*Antigone survient le moment d'après. Une foule de Thébains & de Thébaines l'environne.*) Elle s'écrie :

Peuple qui me suivez, témoins de mes malheurs,
Thébains, vous unissez vos soupirs à mes pleurs.
Vous gémissez des maux de la triste *Antigone.*
Le sang, la mort, l'horreur, tout l'Enfer l'environne.

O ſpectacle ! ô forfait ! ô freres criminels !
Je vous ai vû tomber ſous vos coups mutuels !
Fier *Étéocle*, & toi, malheureux *Polynice*,
Il a fallu qu'enfin la mort vous réuniſſe !
L'un par l'autre entraînés dans l'éternelle nuit,
Un crime vous fit naître, un crime vous détruit.
O déplorable *Oedipe* ! ô *Jocaſte* ! ô Nature !
Ah ! ne te laſſe point de venger ton injure.
Acheve : trop long-tems ton bras eſt ſuſpendu.
Fruit du même forfait, le même ſort m'eſt dû.
Thébains, qui m'entourez, devenez ſes Miniſtres ;
Séparez vos deſtins de nos deſtins ſiniſtres.
Verſez un ſang funeſte à tous vos citoyens :
Vengez vos maux paſſés, & terminez les miens.

A ce premier Diſcours ſuccede un récit plus détaillé, plus étendu. C'eſt toujours *Antigone* qui parle.

Dans le Conſeil des Dieux leur mort étoit jurée.
Leur haine dès long-tems ſe l'étoit préparée ;
Dès long-tems... les cruels ! à peine ils ſe ſont vûs ;
A peine aux pieds des murs ils ſe ſont reconnus,
Etéocle à grands cris appelle *Polynice*.
Que fais-tu, lui dit-il ? pourquoi ton injuſtice
Veut-elle, au prix du ſang des braves Argiens,
Acheter le trépas de tes Concitoyens ?
Seul j'occupe ce Thrône où l'on te voit prétendre.
Seul contre ta fureur je ſaurai le défendre.
Traître envers ta Patrie & rebelle à ſes loix,
Viens ; ton ſang répandu va cimenter mes droits.

Cruel ! je vole à toi, lui répond *Polynice* :
Argiens & Thébains, que le combat finisse.
Un Tyran me poursuit ; je l'aurois respecté :
Mais le Ciel s'est lassé de son impunité.
L'étonnement, l'horreur produit un froid silence ;
Mes cris percent les airs, je descends, je m'élance ;
Je vole dans la plaine.... Arrêtez ! ah ! cruels !
Arrêtez ! suspendez vos transports criminels.
Étéocle, sur qui tombe votre colere ?
Polynice, épargnez le sang de votre frere.
Je voyois leurs efforts ; la peur hâtoit mes pas :
J'invoquois tous les Dieux, qui ne m'entendoient pas.
A leurs coups, m'écriois-je, à leur rage homicide,
Favorable *Pallas*, oppose ton Égide.
Je cours, j'arrive enfin ; ô spectacle d'horreur !
Tous deux sanglans, tous deux écumans de fureur ;
De sueur & de sang leur armure est trempée ;
Ils ont jetté loin d'eux leur lance, leur épée ;
D'un perfide poignard ils ont armé leur main :
Ils s'en ouvrent le flanc, ils s'en percent le sein.
Embrassés, confondus, roulant sur la poussiere,
Ils s'enfoncent cent fois leur arme murtriere.
Leur sang coule à grands flots ; la nuit couvre leurs yeux ;
La mort éteint leur force ; & leurs bras furieux
Se levent à demi pour se frapper encore.
Je tombe, & dans mes bras la Parque les dévore.
Étéocle n'est plus ; *Polynice* aux abois,
Un tombeau, me dit-il d'une mourante voix :

O ma sœur ! un tombeau ... mon droit fut légitime :
Ce cruel m'a contraint ... pardonnez-moi mon crime ;
Je promets en pleurant ... il ne m'entendoit plus.
Grands Dieux ! si près de vous mes vœux sont superflus,
Si vous voulez le sang de ma famille entiere,
Hélas ! & qu'ai-je fait pour mourir la derniere ?

Voilà certainement un récit plein de chaleur, de force, & fait pour jetter dans l'ame cette horreur, qui semble l'avoir produit. Ce Tombeau que demande ici *Polynice* en expirant, forme tout le nœud de l'action. Il y a chez les Thébains une loi qui ordonne que tout citoyen mort en combattant contre sa Patrie, sera laissé sans sépulture. *Créon*, devenu Roi, veut que cette loi s'observe dans toute sa rigueur. Sa harangue est pleine d'énergie.

CRÉON, *sur un Thrône à l'ouverture du second Acte.*

Le Ciel les chasse enfin ces horribles tempêtes,
Ces nuages de sang qui rouloient sur nos têtes.
La Terre a refermé l'abîme des tombeaux ;
Et *Mars* & la *Discorde* ont éteint leurs flambeaux.

O Thèbes, trop long-tems aux horreurs consacrée,
Par combien de forfaits tu fus deshonorée !
La race de *Layus* effraya l'Univers
Des affronts qu'à nos yeux la Nature a soufferts,

Le meurtre, le parjure & la guerre funeste,
Le parricide affreux, l'abominable inceste,
Tout ce que les enfers ont de monstres impurs,
Les enfers l'ont vomi dans ces coupables murs.
Ils ne quitteront plus leur ténebreux asyle,
Ces monstres, dont le souffle infecta cette ville,
Évoqués par vos Rois, avec eux disparus :
Ouvrons les yeux au jour qu'ils ne souilleront plus.
Les Dieux sont appaisés ; appaisons la Patrie.
Que deux freres rivaux, armés d'un fer impie,
Le plongent dans leur sein, s'entredonnent la mort,
C'est le crime d'un sang condamné par le sort.
Leur naissance, Thébains, fit honte à la Nature.
Leur mort devoit pour elle être encore une injure;
Mais qu'un de ces rivaux, Tyran désespéré,
Leve sur sa Patrie un bras désespéré ;
De mille destructeurs qu'il ceigne ses murailles,
Qu'il ose avec le fer déchirer ses entrailles,
Qu'il livre sa dépouile aux mains de l'Étranger ;
Thébains, c'est un forfait qu'il nous sied de venger.
De ce crime odieux Polynice est coupable.
D'un nouvel attentât éxemple détestable,
Qu'il soit du châtiment l'éxemple détesté.
Dans les bras de la mort en vain il s'est jetté.
Elle a sçu terminer, mais non punir son crime.
Des bras de la mort même arrachons la victime ;
Que ses mânes tremblans subissent nos Arrêts.
Fermons-leur, sans pitié, le séjour de la paix :
En dépit de la mort, défendons à son Ombre

L'eſpoir de pénétrer dans le royaume ſombre.
Puiſque, pour le ſoumettre à ton ſceptre éternel,
La terre doit couvrir le corps du criminel,
Tu ne jugeras point cette Ombre trop funeſte,
Dieu des morts; cette terre en proſcrit ce qui reſte.
Cette terre qu'oſa ravager ſa fureur,
Gémiroit de couvrir ſon ardent deſtructeur;
Du poids de ſa dépouille indignée & confuſe,
A lui prêter ſon ſein ſa pitié ſe refuſe.
Qu'il ſouille donc le lieu de ſon ſang arroſé;
Qu'à la honte, aux affronts ſon cadavre expoſé,
Jouet des Élémens, rebut de la Nature,
Subiſſe lentement ſa longue flétriſſure;
Ou s'il faut qu'à ſa peine enfin il ſoit ravi,
Par la foudre en éclats qu'il ſoit anéanti;
Que de monſtres divers la rage dévorante
Se diſpute en heurlant ſa dépouille ſanglante:
Qu'ils traînent en cent lieux ſes membres profanés:
Que chez tous nos voiſins leurs lambeaux entraînés
Prouvent à tout ingrat, tout traître ſon complice,
Et l'horreur du forfait, & celle du ſupplice.
Ce ſupplice eſt affreux; j'en frémis malgré moi;
Mais l'Équité l'ordonne, & vous m'avez fait Roi.

Antigone combat ce rigoureux décret, & ne peut rien obtenir. Des prieres elle paſſe à l'emportement.

La fiere *Néméſis*, le fléau des impies,
Arme déjà ſes mains du flambeau des Furies,

Je la vois te frapper, t'accabler de remords,
Te suivre, t'immoler... Je vois le Dieu des morts,
Des tombeaux avilis vengeant le privilége,
De ses droits usurpés punir un sacrilége;
Je vois, autour de toi, voltiger irrité,
Mon frere malheureux des enfers rejetté.
Ombre sainte! descends sur sa tête coupable;
Déchire, anéantis son ame impitoyable.
Rends-lui tous les tourmens qu'il t'avoit destinés.
Attache à ses côtés tes Mânes obstinés.
Épouvante ses jours par tes clameurs funèbres;
Souille-le de ton sang dans l'horreur des ténèbres.
Venge-toi, suis ses pas; qu'il te craigne en tous lieux;
Et qu'il trouve par-tout ton spectre furieux.

Créon persévere dans ce qu'il a ordonné. Il y ajoûte même la peine de mort pour quiconque osera inhumer *Polynice*. *Antigone* l'enterre malgré la défense. *Créon* la condamne à être murée & enfermée dans le tombeau qu'elle a donné à son frere. *Hémon*, fils de *Créon*, qui n'arrive que dans le cours de la Pièce, & qui aime *Antigone*, va faire démurer le Tombeau, trouve son Amante expirante, & se tue à l'instant même.

CETTE Tragédie eût été pour nous d'un genre assez nouveau. Elle se fût beaucoup rapprochée de celui des Grecs; & ce n'est certainement pas un défaut. Les tirades qu'on vient de lire n'étoient pas, sans doute, encore

dans l'état où l'Auteur les eût laiſſées : on préſume cependant, après les avoir lûes, que la Pièce eût été fortement écrite. C'eſt toute autre choſe pour ce qui regarde l'intérêt. La perſuaſion où étoient les Grecs & preſque tous les Peuples de l'Antiquité, qu'un mort privé de ſépulture n'etoit jamais admis dans le ſéjour du repos, cette perſuaſion eût ſans doute rendu à leurs yeux la deſtinée de *Polynice* plus terrible, & la ſituation d'*Antigone* plus touchante qu'elles ne peuvent nous le paroître. L'intérêt eût doublé ſur le Théâtres d'Athènes : ce qui ne veut pas dire que la Pièce en eût été entierement depourvue ſur le nôtre. La difference des mœurs & des tems eût ſeule déterminé le plus ou le moins.

Voilà tout ce qu'on a pû recouvrer des papiers de feu M. *de la Noue*. On doit d'autant plus le regretter, que, dégagé pour toujours des travaux de l'Acteur, il auroit pû ſe livrer plus conſtamment à ceux du Poëte. Ses Ouvrages décelent un génie flexible, un goût ſûr, le ton le plus propre au ſujet qu'il traite, & de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à ſon aiſe & dans le Cothurne & dans le Brodequin. Tel fut en lui l'Auteur ; & ces traits lui peuvent être également appliqués dans ſon autre profeſſion : c'eſt dans toutes les deux

le même tact & le même goût qui se manifestent. Ceux qui l'ont vû sur la Scène, sçavent que la Nature avoit peu fait pour son extérieur. Il n'avoit même qu'un foible organe ; mais l'intelligence & le naturel exquis de son Jeu enlevoient nécessairement les suffrages. Enfin, à ces divers talens M. *de la Noue* joignit les mœurs & la probité, vertus que les plus grands talens ne supposent pas toujours, mais qu'ils ne remplaceront jamais.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

MAHOMET

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 23 Février 1379.

Laudem à crimine sumit. Ovid. Met. lib. VI.

PRÉFACE.

TOUT le monde convient que le ſujet de Mahomet Second, eſt un des plus difficiles que l'on ait mis ſur la Scene ; j'oſe dire que la façon dont je l'ai traité ajoûte encore à la difficulté.

J'ai voulu intéreſſer par Mahomet & pour Mahomet, ſans cependant détruire ſon caractere ; j'ai ſenti toute la charge que je m'impoſois ; c'eſt au Public à décider ſi j'ai ſuccombé ſous ſa peſanteur.

Mon deſſein a été de faire une Piece ſans épiſodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Irène : voilà les ſeuls objets auſquels j'ai tout ſacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné auſſi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vûs, que je n'ai point prétendu diſſimuler, & que je veux encore moins excuſer.

Je n'ai point aſſez travaillé, & j'ai trop peu de lumieres pour oſer décider ; mais je crois avoir obſervé que, dans un ſujet ſimple, les

caracteres, qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'Auteur, deviennent dans l'éxécution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que, dans ces sortes de Pieces, il y a toujours un caractere transcendant, qui, pour ainsi dire, engloutit tous les autres, & dont le dépouillement demande beaucoup d'étendue ; de sorte que l'Auteur est obligé non-seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche & les mouvemens des autres Personnages qui entrent dans la construction de la Fable : de combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, & d'exemples tirés des plus grands Maîtres !

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achevement des caracteres subalternes ; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit ; l'art consiste donc à le rejetter toujours dans son entier sur les principaux Personnages ; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls : or je de-

mande comment finir des caracteres exclus des situations, & dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés, à la grandeur & à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan ; il hait, il cherche à nuire, il souleve l'Armée ; la révolte mene à la catastrophe ; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer ; le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jetter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractere de Théodore n'est pas mieux fini : peut-être est il plus défectueux ; &, par les mêmes raisons, j'aurois pû le mettre vis-à-vis de Mahomet, opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon Héros ; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irène. Tous ces mé-

nagemens jettent néceſſairement ſur lui un reproche de foibleſſe & d'indéciſion que j'ai vû, mais dont je me ſuis cru obligé de le laiſſer chargé pour un plus grand bien ; ſa préſence & ſon peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage : ſupprimez le Perſonnage ; Irène ſe tait ſur ſon amour, ou devient criminelle en l'avouant : donnez-lui plus de force ; ou il obſcurcit Mahomet & ſe ſaiſit de l'attention du Spectateur, ou il change la ſuite des événemens.

Mon deſſein, par ce détail, n'eſt pas d'autoriſer ces deux caracteres ; mais ſeulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, & qui m'ont empêché de profiter, dans l'Impreſſion, des juſtes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphti ; il tient ſi peu de place dans la Piece, qu'il ſeroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Viſir à ſoulever l'Armée, je me ſerois bien gardé de le produire ſur la Scene, pour ce qu'il y dit,

s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, & ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premieres Représentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit souhaité, ou que j'eusse fait sauver Irène, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce Vers décisif :

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés, que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet, sur la Scene, que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé, le Spectateur étoit ému, je devois achever, dit-on, & le rendre témoin d'une exécution violente, qui auroit porté son horreur & sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi : les mœurs & les régles en seroient blessées, & je respecterai toujours les unes & les autres ; il ne m'appartient

pas de donner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le Théâtre; exemple dangereux, qui dégénéreroit bien-tôt en habitude de carnage; & qui, d'un spectacle innocent & régulier tel que le nôtre, feroit en peu de tems une aréne sanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piece, selon moi, le seu dénouement qui lui convînt; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été possible : au reste, je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un, ni réussi dans l'autre; je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne, & j'avoue de bonne-foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre graces au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, si je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens, mon soin de lui rappeller ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme Spectateur. Quelle différence de la solitude

& du ſang-froid du Cabinet, à l'illuſion du Théâtre, à la chaleur de la Repréſentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles !

. . . . . . Cùm carmina lumbum
Intrant, & tremulo ſcalpuntur ubi intima verſu.

Perſ. Sat. 1.



ACTEURS.

MAHOMET SECOND, *Empereur des Turcs.*

IRÉNE.

THÉODORE, *Prince Grec, Pere d'Iréne.*

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, *Confident de Mahomet.*

ACHMET, *Confident du Grand Visir.*

NASSI, *Grec, Confident de Théodore.*

ZAMIS, *Grecque, Confidente d'Iréne.*

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

La Scene est à Byzance.



MAHOMET SECOND, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.



NFIN, selon mes voeux, guidé par sa Captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un Triomphe pompeux l'appareil imposant,
Hors de ces murs encor le retient dans son Camp.

Miniſtre ſans éclat d'une odieuſe Fête,
Il veut, qu'ici, par moi, ſon Triomphe s'aprête.
Ah ! loin d'y préparer un Trône à ſon orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuſer ſon cercueil ?
Que ne puis-je flétrir ſes lauriers & ſa gloire ?
Mais il faut, à pas lents, marcher vers la Victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets :
La prudence peut ſeule aſſurer leurs ſuccès.

ACHMET.

De quels ſuccès encor ſe flatte votre haine ?
Mahomet ſçait gagner les Peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits, dans ces lieux, annoncent ſon retour :
Il y ſema l'horreur, il recueille l'amour.
Il ſaccagea Byzance en Vainqueur implacable ;
Il revient y regner, en Monarque équitable.
Il a parlé ; les Grecs ont vû tomber leurs fers ;
De ſes graces, ſur eux, les Tréſors ſont ouverts.
Vous l'avez vû cruel, vous voyez ſa clémence :
Imitez-le, Viſir, banniſſez la vengeance.

LE VISIR.

Ainſi donc un Tyran, dans ſes brûlans accès,
Oſera ſe livrer aux plus cruels excès ;
Entre les mains du crime il mettra ſon tonnerre ;
De larmes, de douleurs il couvrira la Terre ;
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels ſeront contraints de l'adorer !

Rien ne peut, de mon cœur, refermer la blessure.
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils :
Il voulut son trépas, injuste, ou légitime ;
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime.
Je frappai... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs ;
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.

Mahomet, je le sçais, n'est point toûjours barbare ;
De vices, de vertus, assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, Prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, Tyran dans sa vengeance ;
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer
Et dans le seul excès il sçait se reposer.

Je ne me flatte point ; je le connois, ce Maître
Que ma haine menace, & qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit,
Suspend son caractere, & ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance ;
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller :
Et tandis qu'il sommeille, il le faut accabler.
Dès-long-tems mes complots préparent sa ruine ;
J'ai banni de son Camp l'austere discipline ;

Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs ;
A la fidélité réservant la disgrace,
Mon adroite indulgence a carressé l'audace ;
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours ;
Le murmure a passé dans leurs libres discours ;
Et saisissant enfin l'espoir que j'ai vû luire,
Du murmure, au mépris, je les ai sçû conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte & les détours,
J'attaque sa puissance, & j'assiége ses jours ;
J'allume le Tonnerre, & j'empêche qu'il gronde ;
Sans savoir mes projets, le Muphti les seconde.
Je ne crains que l'Aga. Janissaire indompté,
Rien ne peut altérer sa fiere intégrité :
Imprudent, mais zelé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime, & subjugue la haine :
Son devoir est sa loi : son Maître est tout pour lui ;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois : c'est mon frere, & peut-être,
Saisissant les moyens que le tems fera naître,
Son zéle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon Ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance,
Que ne détruise enfin l'audace & la prudence ?
Toi, qui depuis long-tems, des malheureux Chrétiens,
Par mes ordres secrets, adoucis les liens,

De mes conseils prudents as-tu sçû faire usage ?
Tes soins ont-ils, des Grecs, relevé le courage ?
Et vers la liberté que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

ACHMET.

Couchés dans la poussiere, abandonnés aux larmes ;
J'ai longtems, mais en vain, combattu leurs allarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est cependant, de qui la noble audace,
A bravé, devant moi, la mort & la menace.
Je leur fais esperer votre solide appui.
Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire :
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur ; du sang de Constantin,
C'est lui qui du Vainqueur troubla l'heureux destin ;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce Héros, dans les fers, gémissoit, inconnu ;
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux ?
Ami, je le connois ; je l'ai vû dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec & du Perſan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur ;
Et lui ſeul, du Sultan, va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'eſpérance certaine,
Apprends que cet Eſclave eſt le pere d'Irène.

ACHMET.

Quoi ! de cette Captive ?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encor, arracher de ſes bras :
L'eſclavage la mit dans les mains de mon frere :
Je le preſſai long-temps de la rendre à ſon pere :
Au Sérail du Sultan il deſtina ſes jours ;
Et ſes yeux, du Sultan, ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache, par mes ſoins, à l'Amant qui l'adore.
Je veux, ſi je ne puis détruire ſon pouvoir,
Dans ſon cœur déchiré porter le déſeſpoir.

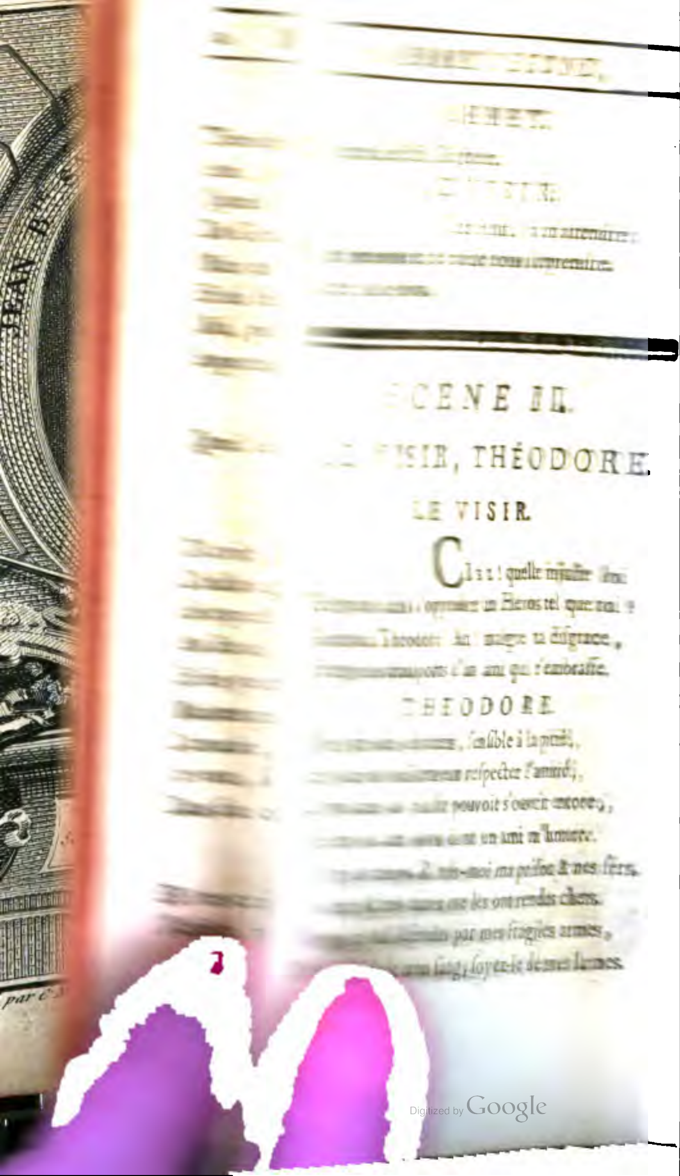
ACHMET.

Eh ! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aſpire, par ſa fille, à la faveur ſuprême ?

Il eſt chez les Chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat & la grandeur peut éblouir ſes yeux.
Le plaiſir, & l'orgueil de ſe voir près du Trône...

LE VISIR.

Calme le vain ſoupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien, contre nous, ſuce avec ſon erreur ?
L'hymen eſt le ſeul nœud que connoît leur tendreſſe ;
Tout autre engagement n'eſt que crime, ou foibleſſe.
Je connois Théodore : & tout autre lien
Ne ſçauroit éblouir un cœur tel que le ſien.
Que ne peut le Sultan, par un hymen ſiniſtre,
De ſes propres malheurs ſe rendre le miniſtre !
Je ne ſais ; mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah ! s'il étoit ainſi, ma haine triomphante
Lui raviroit le Sceptre, éloigneroit l'Amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguiſé,
Frapperoit ſans obſtacle un Sultan mépriſé.
S'il l'épouſe ; te dis-je, il ſe perdra lui-même :
S'il n'oſe l'épouſer, il perdra ce qu'il aime :
Ou ſi juſqu'à l'offenſe il enhardit ſes feux,
J'armerai le dépit d'un Pere malheureux ;
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je ſçaurai le plonger dans un ſang que j'abhorre.
Sçachons, à nous ſervir, ſi ſon cœur ſe réſout.
S'il ſe perd, ce n'eſt rien ; s'il immole, c'eſt tout.



SCENE III.

LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR.

Ciel ! quelle injustice

un Héros tel que toi ?

Théodore ! malgré ta disgrace,

transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

, sensible à la pitié,

respecter l'amitié,

pouvoir s'ouvrir encore,

un ami m'honore.

moi ma prison & mes fers.

les ont rendus chers.

par mes fragiles armes,

sang, soyez-le de mes larmes.

Digitized by Google

...nger me vois-je environné ?
... Là, mon Roi prosterné.....
...ſtantin ! Malheureuſe Byzance !
... courroux, a briſé ta puiſſance ;
... chûte écraſa trente Rois ;
...tremblant en a ſenti le poids.

LE VISIR.

...omet eût ſuivi ſa conquête,
...trente Rois, étendoit la tempête,
...ais l'amour a ſauvé l'Univers ;
... de la Terre il a donné des fers.
... dans ces murs s'eſt éteint l'incendie
... menaçoient & l'Europe & l'Aſie :.
...rs encor on pourroit repouſſer
.... Mais, non ; il n'y faut plus penſer.
... fiers jadis, aujourd'hui vils eſclaves,
...ans murmure, à porter leurs entraves :
... cherche, ils n'oſent la ſaiſir ;
... enfin ne ſçait plus que gémir.

THÉODORE.

... notre ſort peut-il changer de face ?
... croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.

...n du jour tu ſeras éclairci
...et important que je te cache ici.

ACHMET.

On vient. C'est lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher Ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre.
Il entre; laisse-nous.

SCENE II.

LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR.

CIEL! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi!
Généreux Théodore! Ah! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

O toi! qui seul des tiens, sensible à la pitié,
Sçais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps. Rends-moi ma prison & mes fers:
Vos succès & nos maux me les ont rendus chers.
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes.

De quel faſte étranger me vois-je environné ?
L'Autel étoit ici. Là, mon Roi proſterné . . . .
Malheureux Conſtantin ! Malheureuſe Byzance !
Le Ciel, en ſon courroux, a briſé ta puiſſance ;
Ton effroyable chûte écraſa trente Rois ;
Et l'Univers tremblant en a ſenti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût ſuivi ſa conquête,
Sa main, ſur trente Rois, étendoit la tempête,
Il eſt vrai ; mais l'amour a ſauvé l'Univers ;
Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'eſt éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Aſie :
Et de ces murs encor on pourroit repouſſer
L'Uſurpateur . . . Mais, non ; il n'y faut plus penſer.
Les Grecs, ſi fiers jadis, aujourd'hui vils eſclaves,
Ont appris, ſans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'oſent la ſaiſir ;
Et Théodore enfin ne ſçait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu ? notre ſort peut-il changer de face ?
Ah ! ſi je le croyois . . . .

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu ſeras éclairci
D'un ſecret important que je te cache ici.

Il t'en souvient ; tandis qu'on assiégeoit Byzance,
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts nì les tiens n'ont pû la conserver ;
Mais des mains du Tyran on la peut enlever.
Sçais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel, qu'en ces lieux un nouveau crime amene ?
Sçais-tu que, pour plonger le poignard dans son sein,
La vengeance & l'honneur ont réservé ta main ?
Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable
Arrive sur les pas de ce Prince coupable ?...
Frémis ; mais venge-toi. Ce fier Usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette Beauté qu'il trompe, & qui peut-être l'aime
Cet objet malheureux ... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille !.. Ah ! juste Ciel ! Ma fille entre les bras !...
Non ; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène.
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah ! rompons, s'il se peut, sa chaine criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache !...

LE VISIR.

Eſpere un facile ſuccès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais.
Sans Gardes, preſque libre, à ſoi-même rendue;
Un prétexte pourra te procurer ſa vûe.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THEODORE.

Viſir, ſur ſon deſtin je ne ſuis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR, THÉODORE, ACHMET.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, ſa retraite facile;
(A Théodore.)
Tu connois ce Palais; évite tous les yeux:
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.



SCENE IV.

MAHOMET, LE MUPHTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

DANS ces murs, qu'a soumis ma valeur intrépide;
Que du Trône Ottoman la Majesté réside.
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis
Qu'ils commandent encor aux Peuples asservis.
Que l'Europe & l'Afrique, au rang de nos Provinces,
Esclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes.
Puissent mes Descendans, de cet heureux séjour,
A l'Univers entier donner des Loix un jour!
Les chemins sont ouverts : c'est assez pour ma gloire
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.
Dans ce cœur inconstant, l'Orgueil & la Vengeance;
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vû cruel.
Tremblez... Mais écartons un funeste présage :
D'une solide paix que ce jour soit le gage.

Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs,
Respirez; votre Maître est sensible à vos pleurs;
Votre Maître est fléchi; l'humanité sacrée,
La mere des vertus, dans son ame est entrée:
En vain l'Ambition veut étouffer sa voix;
Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'Univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le Monarque au reste des Mortels;
Et qu'un Roi qui conserve, est égal en puissance
A l'Etre bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu; j'ai conquis. Je gouverne à présent.

(*Au Muphti & au Visir.*)

Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon Trône, ombre de ma Puissance;
Allez à l'Univers annoncer ma clémence,
A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, & devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la Guerre
De renverser leur Trône, & d'infecter la Terre;
Que sa gloire est contente; & qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son Peuple, & les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout. Mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une Esclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser; c'est l'élever à moi.

Je méprise ces Rois, dont la tendresse avide
Ne sçait former des nœuds qu'où l'intérêt préside :
Commerce trop suivi dont j'abhorre la Loi !
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes Soldats je crains la résistance :
Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance....

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés. Et si quelque Rebelle
Eleve dans mon Camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix :

LE MUPHTI.

Une Chrétienne ! Ciel, sur le Trône !

MAHOMET, *au Muphti.*

Obéis.

SCENE V.

LE MUPHTI, LE VISIR.

LE MUPHTI.

J'Ai prévû les desseins que ce jour nous révele :
Je les ai dès long-tems confiés à ton zèle,
Visir ; &, dès ce temps, tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.

Il fait plus aujourd'hui, ce Prince téméraire,
Il ose, des Chrétiens, se déclarer le Pere :
Tu le vois, tu l'entends ; & ses injustes Loix,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Muphti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace.
Eloigné du danger, je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient, j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un Muphti l'approuve, il devient légitime
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir,
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la Religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;
Et jusques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Muphti condamne.
Mais, sans toi, nos efforts sacriléges & vains
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains.
Tu balances, Muphti ! .. C'en est fait ; & je cède.
Le danger de l'Etat exige un prompt remède ;
La Religion Sainte éleve en vain sa voix :
Son timide Interpréte abandonne ses droits.
Un Visir, après lui, le premier de l'Empire ;
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire ;

En vain le Janissaire offre un puissant secours :
Au milieu d'une Armée il tremble pour ses jours ;
Il ignore, ou plutôt il cède sa puissance ;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence ;
Il dévore un affront, & cesse d'être instruit
Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.
Eh ! bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne ;
A son Culte, à sa Loi, cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux Ministre criminel,
On t'attend ; va serrer ce lien solemnel.
Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
Et qu'un Muphtl crantif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUPHTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'Etat ;
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons, & tâchons, par force, ou par adresse,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.



NFIN, loin du Sérail, Irène désormais
Va, seule & sans Rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre Sexe ici le tourment & l'injure;
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où régne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Et qui peut, sans rougir, voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la Beauté se condamne?

Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au deshonneur ?

IRENE.

Je ne le cèle point; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il temps qu'un doux espoir éclate ?
En quel lieu sommes-nous ? Et qui nous y conduit ?
Quel Trône est élevé sur ce Trône détruit ?
Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs, j'ai senti tes douleurs;
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs!
Je viens te secourir. Affermis ma foiblesse,
O Ciel! fais triompher le zèle qui me presse.
Esther sçut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus, ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur...
L'indomptable Lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!

Son amour, effrayé de ſes propres effets,
Se plongeoit dans le ſang, prodiguoit les bienfaits,
Du meurtre au repentir conduiſoit ſa victime;
Guidé par la vertu, conſeillé par le crime,
Rappellant des tranſports à l'inſtant oubliés;
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRENE.

Zamis, qui ſçait mourir, ſçait braver la menace;
Je ne ſçais quel eſpoir ſoutenoit mon audace;
Cet eſpoir, que je n'oſe encor interroger,
Verſoit ſur moi la force & l'oubli du danger.
Toutefois.... Le dirai-je? au ſein de la victoire
D'un œil triſte & douteux j'enviſage ma gloire.
Trop prompte à ſoulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur ſe feroit-il trompé ſur les moyens?
Si la ſeule vertu m'a pû ſervir de guide,
D'où vient que dans ſes bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur ſaiſit votre eſprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriſer les bienfaits, confondre la menace!...
A travers les dangers & l'horreur du trépas,
Quelle main juſqu'au Trône a pû guider vos pas?
Car enfin, terraſſé par un pouvoir ſuprême,
Ce n'eſt plus un Tyran qui, malgré lui, vous aime;

C'eſt un Héros ſoumis, tendre, reſpectueux,
Et Rival des vertus d'un objet vertueux.

IRENE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuſe image
D'un Prince, dont mon cœur doit déteſter l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reſte de raiſon,
Trop foible à repouſſer un dangereux poiſon.
Ses vertus, ſon amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, ſans conſeil, & ſans guide,
Dans un triſte avenir je n'oſe pénétrer;
Et, juſqu'à mon bonheur, tout me fait ſoupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel aſyle;
Je l'habite, & mon cœur y devient moins tranquille.
C'eſt ici que mon ſort a commencé ſon cours;
C'eſt ici que mon Pere a vû trancher ſes jours;
Et moi-même.... Ah! Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante....
Je mourrai ſans regret, ſi je meurs innocente.
Mais que nous veut Tadil?



SCENE II.

TADIL, IRENE, ZAMIS.

TADIL.

Les Chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre, toutefois,
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRENE.

Qu'il vienne.

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE.

Juste Ciel ! une joye inconnue
S'empare malgré moi de mon ame éperdue.
Rois, Maîtres des Mortels, ah ! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre !
Prenez, prenez le Sceptre, & quittez le Tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémissant ;
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent ;
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage.

SCENE IV.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

IRENE.

Mais, hélàs ! quel Vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête ; il gémit à l'aspect de ces lieux !

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle. Ah ! Pere déplorable!
O Ciel ! ne me sois point à demi favorable ;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRENE.

Respectable Chrétien, vous n'osez m'aborder !
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassûrez-vous. Je viens dissiper vos allarmes.
Chrétieme comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre Culte, long-tems insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !

Lorſque de tant de maux vous ſauvez les Chrétiens ;
Un pere infortuné peut-il gémir des ſiens ?
Oſerai-je à vos yeux, expoſant ma triſteſſe,
Outrager par mes pleurs la commune allégreſſe ?
Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux,
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux.
D'aujourd'hui ſeulement je revois la lumiere ;
Et je retrouve, hélas ! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon ſang,
Expoſée, ou livrée au crime le plus grand.
Un ſuperbe Ennemi la tient ſous ſon empire. . . . .
Un Muſulman cruel. . . Je tremble. . . Je ſoupire. . . .
Il l'aime. . . . Il eſt puiſſant . . Je ne puis achever.

IRENE, *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver !
Quel diſcours ! quel rapport ! A peine je reſpire.
La pitié ſur un cœur a-t-elle tant d'empire ?

(*A Théodore.*)

Pour ſoulager vos maux, ardente à tout oſer ;
De mon foible pouvoir vous pouvez diſpoſer.
Peut-être votre fille eſt encor innocente.
Déployez à ſes yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah ! bientôt près de vous renaîtra ſa vertu.
Si, comme à votre fille, un Deſtin favorable
Redonnoit à mes pleurs un Pere reſpectable,

Prompte à ſacrifier Amour, Sceptre, Grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois ſon bonheur.
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos allarmes.
Moi-même, en vous parlant, je ſens couler mes larmes.
Vous arrêtez ſur moi vos regards attendris!
Vous pleurez! Ah! j'ai peine à retenir mes cris.
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue;
O! qui que vous ſoyez, votre douleur me tue!

THÉODORE.

Irène!...

IRENE.

Eh! bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irène!...

IRÈNE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure.... Je t'appelle... & tu doutes encore!

IRÈNE.

Ah! mon Pere, ah! grand Dieu! C'eſt lui, c'eſt Théodore.
Vous ſoupirez!... Hélas! Irène, a-t-elle pû,
En bleſſant vos regards, attriſter la vertu?
Ah! mon Pere, chaſſez un doute qui m'offenſe.
Oui, j'oſe à vos regards m'offrir en aſſurance.
Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux.
Ma fille, embrassez-moi. Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, & c'est assez pour moi.
Mais achevez; calmez mes craintes inquiettes;
Ouvrez les yeux, Irène, & voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des Autels:
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense;
Mille voiles brillans couvrent le deshonneur,
Et toûjours la bassesse y mene à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse:
Mais, crains, fuis le danger, il te presse, il te suit;
L'orgueil l'attend, succombe, & la vertu le fuit,

IRENE.

Mon Pere! digne Auteur de ma triste famille,
Mon Pere! dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons, arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, & marchoit, aveuglée & contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,

A ma foi. Oui, mon Dieu! brise mon esclavage,
Tu parles, j'obéis. Acheve ton ouvrage!

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute il brisera vos fers;
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts;
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide,
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste Palais je connois les détours,
J'ai de puissans Amis! mes soins & leurs secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;
Ménagez-le; & bien-tôt, Irène en liberté
Bravera son amour & son autorité.
Je vous laisse.

IRENE.

Ah! grand Dieu! vous me laissez!.. Mon Pere!
Et pourquoi différer un secours nécessaire.
Vous sçavez, de ces lieux, les plus obscurs détours,
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la Terre,
Cachez-moi; sauvez-moi; tout ici m'est contraire.

(*Elle se jette aux genoux de Théodore.*)

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène, à vos genoux, aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

QUE vois-je ? Irène en pleurs ! Irène ſuppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante !

(*A Théodore.*)

Quel es-tu ? Réponds-moi. Tu te tais vainement,
Perfide ; tu trahis ou le Prince, ou l'Amant.
Réponds-moi ; n'attends pas que l'horreur du ſupplice
D'un ſecret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un ſecret, quel qu'il fût, que je voudrois cacher.
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ſes mépris, je raſſurois ſon cœur ;
Je voulois la ravir à ta funeſte ardeur ;
De ces Murs dangereux je voulois la ſouſtraire :
Tu ſçais tout ; Venge toi, Sultan ; je ſuis ſon Pere.

MAHOMET.

Son Pere !

THÉODORE.

Oui : connois-moi. Je ſuis ce Grec enfin ;
Qui dans ces mêmes Murs balança ton deſtin,
Quand le courroux du Ciel, ſecondant ton courage ;
Permit aux Muſulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, ſi ton bras eût terminé mes jours ,
Puiſque, des tiens, mon bras ne put trancher le cours !
Depuis ce jour fatal, Eſclave miſérable,
J'ai langui dans les fers : le Deſtin qui m'accable
Ne les briſe aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me venger ; ſa vertu m'eſt connue ;
Et ſi je lui défends de paroître à ta vûe,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me bleſſas. Bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton Ennemi, tu défendois ton Roi ;
J'eſtime ton courage, & reſpecte ta foi.
Tu pourrois te venger ? Ta fille obéiſſante
Fuiroit de mon amour la pourſuite éclatante ?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?
Crois-tu que par la force on veuille l'aſſervir ?
Ah ! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène ;
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour chaîne,

Ne connois-tu de moi que ma ſeule fureur ?
Tu m'as vû dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner ſur tes remparts ; & Vainqueur trop ſévere,
Du ſang de tes Chrétiens faire fumer la terre :
Mais tu ne m'as point vû, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le deſtin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver, par ma clémence,
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juſte rigueur,
Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendreſſe !
Imprudent ! Si le ſort des Chrétiens t'intéreſſe,
Garde-toi de nourrir le dangereux eſpoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène ? Ah ! connois Mahomet,
Si c'eſt-là ton deſſein, j'en vais preſſer l'effet.
Je ſuis Maître de vous. Eſclaves l'un & l'autre,
Je diſpoſe, à mon gré, de ſon ſort & du vôtre ;
Vos perſonnes, vos biens, vos jours, tout m'eſt ſoumis ;
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a tranſmis ;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux, ou m'enlever, ou me donner ta fille :
Et j'atteſte le Ciel, que, reſpectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne !
Prince, digne en effet de plus d'une Couronne,

Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?
Esclave, je pouvois librement te haïr ;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance & des Peuples Chrétiens
Veût qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre Princesse, à ton Pere asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple ! Mais quoi ! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET.

Le suffrage d'un Pere est peu pour ma tendresse ;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé ; reste à remplir le mien.
Formez-vous, sans murmure, un auguste lien ?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :
M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRENE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur & de ma liberté,

(*Elle tire un poignard.*)

Regarde ce poignard. De moi-même maitresse,
J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendresse :
Et, si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort.
Mon Pere, & toi, Sultan, connoissez dans Irène,
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne :

De ce fer, à tes yeux, j'euffe percé mon cœur,
Et ta tendreffe, à peine, égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puiffance,
Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence;
Mon amour eft le prix de tes hautes vertus,
Et je t'eftime affez pour ne te craindre plus.
Cette preuve fuffit.

(Elle jette le Poignard.)

MAHOMET.

Je frémis! & j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil afpire.
A ces nobles difcours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore,
Ce cœur, dans qui le mien va lire fon devoir,
Irène, partagez mon Trône & mon pouvoir.

(A Théodore.)

Chrétien, foyons, amis; c'eft moi qui t'en conjure.
Je refpecte, & j'ignore une union fi pure;
Inftruis-moi; foûtiens-moi: tu liras dans mon cœur:
Tes foins en banniront le crime & la fureur.
Plaifirs nouveaux pour moi! mouvemens pleins de charmes!
Vous me faites fentir que la joie a fes larmes.
Le pouvoir, les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux;
Un inftant de vertu vient de me rendre heureux.

Agissons, il est temps. Va rassurer tes freres ;
Qu'ils respirent enfin sous des loix moins séveres.
Des fureurs du Muphti j'ai sçû les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir, je veux les voir fléchir.
Ordonne ; agis ; guéris leurs blessures cruelles ;
Soumis à toi, sans doute, il me seront fidelés.
Tes Prêtres ne pourront refuser mes bienfaits :
Et je brave, des miens, les murmures secrets.
Oui, dûssé-je à mes pieds voir tomber ma Couronne;
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.
O plaisir, pour un Roi, rare & voluptueux !
Je règne sur deux cœurs libres & vertueux.

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

THÉODORE.

MA fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame,
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il est doux de regner pour protéger sa Loi ;
Il est beau de mourir pour conserver sa Foi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS,

ZAMIS.



SEROIS-JE blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue ?
Vous soupirez ! eh ; quoi : si pour quelques momens
Un Pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRENE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie & ma tristesse.

Mon cœur eſt agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ſes bienfaits.
Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais, de nos Grecs, eſt devenu l'aſyle.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, & déſormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainſi que de la tienne,
Déja tout eſt Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel ! qu'il va redoubler mon zèle & mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !
Ton Dieu s'appaiſe enfin, malheureuſe Byzance.
Que pouvoit contre lui ta fragile puiſſance ?
Sur tes remparts fumans, l'Eſclavage & la Mort
Ont triomphé ſans peine, & regné ſans effort.
Pour porter dans ton ſein des coups trop légitimes,
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :
La Pitié ſecourable ouvre ſes yeux ſur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les allarmes,
Mes ſoins ſçauront tarir la ſource de tes larmes.
Ah ! ſi d'un doux hymen mon cœur ſe ſent flatté,
C'eſt qu'il devient le ſceau de ta félicité.



SCENE II.

NASSI, IRENE, ZAMIS.

IRÉNE.

NAssi, que voulez-vous ?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble ſur le front, & la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce Billet important.
Il doit, près du Viſir, ſe rendre en cet inſtant.

IRÉNE, *après avoir lû tout bas.*

Qu'ai-je lû ! Que devient mon bonheur & ma joie ?
Je m'y livrois entiere, & le Ciel la foudroie.
Si l'eſpoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.

SCENE III.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

IRENE.

SEIGNEUR, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET *lit.*

En vain à votre hymen nos Prêtres ont souscrit.
Des Musulmans jaloux la colere s'aigrit.
Sans lui communiquer l'avis de votre pere ;
Ménagez le Sultan ; obtenez qu'il diffère.
On nous menace. on dit qu'un rebelle Sujet,
Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet.

IRENE.

Seigneur, vous vous taisez ! Une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vûe immobile
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, & non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un Esclave menace!..
Vous gémissez, Irène ! Epargnez-moi de grace ;

Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous, ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.
Méprisez, comme moi, des Esclaves jaloux ;
Et n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

IRENE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere !
Epouse de leur Roi, ne suis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'Univers entier assurer le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace ;
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, & ne maitrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses !
Périssent à jamais ces Beautés malheureuses,
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des Peuples supplians osent trahir l'espoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un Maître,
Aiment mieux, par ses coups, le faire reconnoître !
Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais, à punir, j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maitresse ;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse.

Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, & non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle,
Mes Peuples, mon Armée, & les yeux du Rebelle:
Tant qu'aux regards d'un Maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir.
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colere;
C'est la seule équité qui dicte cet Arrêt;
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt:
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre, il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRENE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité.
Je brave les clameurs du soldat irrité.
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisqu'Irène en dispose,
Pour appaiser enfin vos Peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur; & c'est assez.
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce Palais, dans mes bras, lui présente un asyle.

Il tarde trop long-temps. Je cours le rappeller.
Près de vous, près de lui, qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres,
Ma joie & mes plaisirs deviendront plus sinceres.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon Pere & mon Epoux.

SCENE IV.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Le frere du Visir, l'Aga des Janissaires,
Vient à vos pieds.....

MAHOMET.

Qu'il entre. Ah! tremblez, téméraires.

SCENE V.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA, *prosterné.*

Ton Esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA *se releve.*

Frémis d'horreur.
Tes Soldats révoltés menacent ta puissance :
Je suis leur Chef. Je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe : mais n'étends point ta colere sur eux.
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite ;
Punis-moi :, je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zéle & ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m'es bien cher : mais si tu combats ma tendresse,
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins,
Seigneur, avant ma mort, daigne accepter mes soins ;
Qu'un souple Courtisan te trompe & te caresse ;
Ton ami meurt content, s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte !
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ? . . .
Ah ! que n'as-tu pû voir tes soldats irrités,

S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colere ?
» Eh ! quoi donc ! répétoit le brave Jannissaire ;
» Quoi ! nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité !
» Quoi ! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui dans Rome captive, arborant le Croissant,
» Devoit voir à ses pieds l'Univers fléchissant ;
» Ce même Mahomet, plein d'une obscure flâme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme !
» Et pour elle rompant les loix de ses Ayeux,
» Quoiqu'Esclave & Chrétienne, il l'épouse à nos yeux !

Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une Armée une fois livrée à la licence.
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire ;
Ou plutôt rappellant tes projets oubliés,
Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET.

Oui, je la confondrai cette Armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;
Oui, je le leur rendrai ce sévere Empereur :
Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur.

L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.
Et toi, sors, malheureux.

L' A G A.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître ;
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes loix : entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entiere ;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empressent de briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste Occident daigne jetter la vûe ;
Vois régner sur ses Rois la discorde absolue ;
Vois ses foibles Tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime ?
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le Vaincu, le Vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renversé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine ;
Que chaque combattant qu'il ose terrasser,
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer ;
Et que, de quelque part que panche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.

Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;
Enchaîne au même joug les foibles & les forts.
Tout autre bruit se tait, lorsque la foudre gronde.
Tonne sur ces cruels, & rends la paix au Monde.
Ce sont-là les projets nobles & glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux.
Ce sont-là les projets qu'une funeste flâme
Interrompt, ou plûtôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans !
Là, se terminent donc tant d'exploits éclatans !
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flâme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !

(*Il se jette aux genoux de Mahomet.*)

Tu rougis ! Ah ! rends-moi mon Auguste Empereur.
Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle :
Tu resistes en vain ; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte & les remords.
Vainement à ses cris ton ame se refuse :
Tu l'entends, Mahomet, & ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé !
J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.

(*A l'Aga.*)

Je te laiſſe le jour. Ceſſe de condamner
Un amour dont la voix m'enſeigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il eſt une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la Victoire.
Apprends que, ſi l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet, par l'amour, n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le ſens, ma bonté déja laſſe
S'épuiſe, en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon Camp; fais trembler mes ſoldats.
Qu'ils craignent de pouſſer plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête:
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête:
Tout Rebelle inſolent tombera ſous mes coups;
Ou les Traîtres, ſur moi ſignalant leur courroux,
Préviendront, par ma mort, l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu; porte-leur ma réponſe.

SCENE VI.

L'AGA, *ſeul.*

IL menace; il me fuit. Le trouble de ſon cœur
Semble ici m'annoncer que mon zéle eſt vainqueur.
Achevons, s'il ſe peut; & ſoyons lui fidele.
Je n'en ſçaurois douter; quelque puiſſant Rebelle
Du venin de diſcorde infecte le ſoldat.
Quel qu'il ſoit, détruiſons le Traître & l'attentat;
Rendons l'Armée au Prince, & le Prince à l'Empire.

SCENE VII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARrête. Où t'a conduit le zèle qui t'inspire ?
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos Chefs, à ton salut, n'ont laissé que la fuite ?
Sçais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'Armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
On dit, vil Délateur, qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fideles Ministres :
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du Sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter,
Sans sçavoir nos projets, sans les exécuter.

L' A G A.

J'ignore vos projets ; j'ignore quels Miniſtres
Mes diſcours ont livrés aux maux les plus ſiniſtres ;
J'ignore que l'Armée en tes mains m'ait proſcrit :
Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

L E V I S I R.

Et quel eſt-il ?

L' A G A.

C'eſt toi.

L E V I S I R.

Pourquoi m'appeller Traître ?
Je ſoûtiens mieux que toi la gloire de mon Maître.
Aux conſeils de l'Amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à ſa grandeur, eſt-ce-là le trahir ?

L' A G A.

Quel es-tu, pour vouloir, dans le cœur de ton Maître,
Forcer les paſſions à naître, à diſparoître ?
Quel es-tu, pour oſer, de ſa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet, & marquer le degré ?

L E V I S I R.

Quel je ſuis ? Apprends donc, puiſqu'il faut t'en inſtruire,
Qu'un Viſir eſt l'appui, le ſalut d'un Empire,
L'Oracle de l'Etat, l'inſtrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie, & le bras de ſon Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous aſſocie
N'eſt plus au Souverain, dès qu'il nous la confie :

Et ſouvent au beſoin ce ſeroit le trahir,
Que, même contre lui, ne nous en pas ſervir.
Elle eſt entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du reſpect, ſubjugue la Puiſſance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur, & celui des Humains.

L' A G A.

Je ne ſuis qu'un ſoldat: & de mon ignorance
Un Viſir voudra bien me pardonner l'offenſe.
J'avois cru qu'un Miniſtre appellé par ſon Roi,
Lui devoit plus qu'un autre & ſon zéle, & ſa foi;
Que plus il approchoit du ſacré Diadême,
Plus la ſoumiſſion en devoit être extrême;
Et qu'un trait réfléchi du ſuprême pouvoir,
En effrayant ſon cœur, y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout Sujet, dont l'inſolente audace,
A côté de ſon Prince, oſoit marquer la place,
N'étoit plus qu'un Rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de ſon Maître, & l'effroi d'un Etat.
J'ai crû que ſans reſpect regarder la Couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne;
Et qu'à quelque degré qu'on en puiſſe approcher,
C'étoit la profaner que d'oſer y toucher.

Ah! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite.
J'entrevois les projets que ta fureur médite.

C v

Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendus suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat, tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître.
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton Maître;
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné,
Peut être condamnable, & non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens, tombe son injustice,
S'il entraîne l'État au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure; mais obéis : c'est-là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage.
Où règne l'injustice, il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance, il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'Epoux d'une Chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un Roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, & nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses Sujets ?

De tous les coins du Monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli,
Insulte insolemment aux décrets du Muphti.
Bien-tôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire Ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde;
C'en est fait, les Chrétiens sont les maîtres du Monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos!

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, & je suis ton complice.
Il oubliera bien-tôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse Chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, & je m'immole après.



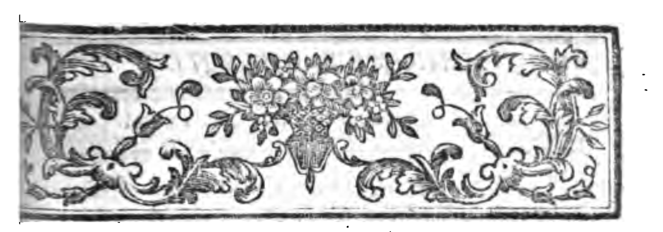
SCENE VIII.

LE VISIR, *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses;
De la révolte, en lui, j'ai jetté les semences.
Achevons; ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.



Seigneur, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs, & ce profond silence;
D'une vive douleur témoignages certains..

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints.
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vûe,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue ?
Cruel Aga, pourquoi désillois-tu mes yeux ?
Pourquoi, dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'Amour triomphant arracher la victoire ?

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix.
Me frappe, me réveille, & m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit : l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pû ni souffrir, ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'Amour : son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire.
Méprisez ses conseils; n'écoutez que la Gloire;
Achevez; triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flâme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sçut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix :
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.

Sur mon Trône, long-temps Théâtre de forfaits,
Je plaçai la Pitié, la Clémence & la Paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la Gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'Amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur, l'accompagnent toujours;
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du Vainqueur de Byzance est-ce-là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image?...

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition, sur moi, n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire;
Et j'aime, par le sang, à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur & mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite, & me saisit.
L'Amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens;

Il jette dans mon cœur le défespoir, la rage ;
Il ne refpire en moi que le fang, le carnage.
Mon ame abandonnée aux plus cruels tranfports,
Pour fortir de fon trouble, a foif de mille morts.
Ah ! fi de mes foldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable ...
Jufte Ciel ! Je frémis ... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.
Le Vifir m'eft fufpect. Que la mort l'environne :
Sa vie eft criminelle, & je te l'abandonne.
Mon pouvoir abfolu dépofe le Muphti ;
Qu'au même inftant que l'autre, il foit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laiffe-moi feul.

SCENE II.

MAHOMET, *feul.*

ENFIN j'évite ta préfence,
Irène ; & l'afcendant d'un funefte devoir,
Pour la premiere fois, balance ton pouvoir.
Ah ! puifqu'il le balance, il le vaincra fans doute.
Si le triomphe eft beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner,
Que celui qu'en ce jour je prétends moiffonner ?
Sors de mon cœur, Amour ; & fais place à la Gloire :
Tes murmures font vains ; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

SULTAN, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop sçu m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que, sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu? Mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée? Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sçais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre Mortel auroit coûté la vie?

Tu n'es plus ſous ces Rois tremblans, ſubordonnés,
D'un Peuple impérieux Eſclaves couronnés,
Monarques dépendans, aſſervis ſur le Trône,
Que ſous le nom de loix l'impuiſſance environne,
Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuiſſant
Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéiſſant.
Ah ! ſi le Deſpotiſme a choiſi quelque Siège,
C'eſt celui que j'occupe, & qu'en vain on aſſiège :
Et ſi dans ſon entier je ne l'avois reçu,
Par moi ſeul, à ſon comble il ſeroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire :
J'oſois défigurer, dans mon cœur allarmé,
L'image d'un objet ſi tendrement aimé.
Mais n'attends plus de moi ce cruel ſacrifice ;
Peuple ingrat : à tes yeux je veux qu'il s'accompliſſe
Cet hymen, dont en vain ton orgueil eſt bleſſé.
En faveur de l'amour l'honneur intéreſſé,
M'offre l'appas flatteur d'une double victoire :
En couronnant mes feux, je conſerve ma gloire.

THÉODORE.

Eh ! pourquoi refuſer de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble & de tant de combats ?
Epargne à mes regards la douloureuſe image
De ces Murs déſolés par un ſecond ravage ;
Epargne à ma douleur le ſpectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel ;
Et s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je ſens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle?....

MAHOMET.

Je reſpire ; je l'aime ; & tu trembles pour elle?

THÉODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré ſa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de ſon ſort.

THÉODORE.

La trahiſon, la force, ont tonné ſur ſa tête.

MAHOMET.

La puiſſance & l'amour chaſſeront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh! bien donc, ſans pâlir,
Sous les éclats du Trône il faut m'enſevelir ;
Il faut, ſi l'on m'arrache à ce degré ſublime,
Que l'Autel, en tombant, écraſe la Victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Oppoſons au péril une mâle fierté ;
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offenſe.
Détruiſons.....

SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE,

TADIL.

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Muphti, déployant le terrible étendart,
Souleve à ſon aſpect un Peuple téméraire.
Tout le ſuit : le Spahy, l'orgueilleux Janiſſaire,
Courant ſous un ſaint voile aux derniers attentats,
Y dreſſe en même temps & ſa vûe & ſes pas.
Tout s'apprête au carnage ; & déja dans la Ville....

MAHOMET.

(A Théodore.)

Traîtres, vous le voulez!... Demeure en cet aſyle ;
Raſſemble les Chrétiens admis dans ce Palais :
Je te laiſſe ma Garde, & je te la ſoumets.

(A Tadil.)

Tadil, qu'on obéiſſe aux loix de Théodore.



SCENE V.

IRENE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRENE.

QUEL attentat, Seigneur! Quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un Chef anéanti, le péril est passé.

IRENE.

Ah! Seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame!
Juste Ciel!... demeurez; & ne présumez pas
Que j'aime, ou je haïsse, au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles allarmes.
Il est temps de verser du sang, & non des larmes.

TADIL.

Ah! Seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laisse-moi.
Ton Roi, contre un Esclave, a-t-il besoin de toi

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE.

THÉODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet : sa perte est infaillible.
Le Visir, dès long-temps son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, & l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire,
Que d'un complot fatal on a trop sçû m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet,
J'ai couru vers ces Murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine :
Au mépris du danger, l'amour le détermine ;
Il se perd ; suivez-moi : les mutins en courroux
Bien-tôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRENE.

Ah ! mon Pere, en quel temps voulez-vous que je fuie
Cause de tant de maux, pourrois-je aimer la vie ?
Je n'en sçaurois douter, Mahomet va périr ;
Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perdue ; & mon ame tremblante
Succombe sous les noms & de fille & d'amante.

THÉODORE.

Chere Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.

Penſez-vous qu'inſenſible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conſeillé mon audace ?
Mais . . . . .

IRENE.

Ah ! Je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en ſauvant Mahomet.
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice,
Le ſcrupule, le doute aſſiègent la juſtice.
Oſez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du ſang qui l'a fait naître ;
Un Roi, s'il n'eſt Chrétien, n'eſt-il plus votre Maître ?
Et ce Sceptre, & ce Glaive, en ſes mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, ſans être criminel ?
Eſt-il quelque pouvoir au-deſſus de Dieu même ;
Qui puiſſe anéantir les droits du Diadême ?
Le dogme le plus ſaint, l'ordre le plus parfait ;
Sauver ſon Souverain, peut-il être un forfait ?
Quel exemple aux Chrétiens ! Ah ! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! briſe à jamais ces poignards parricides ;
Que fabrique l'Enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au ſein de ſes Rois plonge une aveugle erreur.

THÉODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui reſter fidele,
Irène, je n'ai pas beſoin de votre zèle.

Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son Sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite ;
Et s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours. Adieu, ma fille.

IRENE.

Arrêtez, ô mon Pere !
Arrêtez, ou je meurs. Ciel ! quelle est ma misere !
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir.
Vivez, Seigneur, vivez ; dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée ;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel.
Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente ensemble & malheureuse ?
Oui, ma vertu triomphe, & la faveur du Ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le Sort veut qu'on l'entende.
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, Seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus. Une douleur si tendre
Ne peut.... Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE

SCENE VII.

NASSI, THÉODORE, IRENE

IRENE.

AH ! que fait Mahomet ?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, & veut le sang d'Irène ;
L'autre, dont le Visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups.
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse ;
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse ;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux ;
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au Visir il s'est fait un passage.
Le Visir frémissant voit approcher l'orage.
» Sultan, je puis te perdre ou mourir ; c'est assez ;
Dit-il ; & sur son Maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus,
Le Sultan veut en vain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, & rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophéte il saisit l'étendart,
Rappelle les mutins fuyans de toute part ;

Et ce ſigne, pour nous une fois ſalutaire,
Dompte, & ſuſpend les coups du cruel Janiſſaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'eſt point encor calmé.
D'un ſiniſtre avenir mon cœur eſt allarmé.
Ils demandent le ſang d'une tendre victime . . .
Je crains, en la nommant, de partager leur crime.

IRENE.

Enfin, c'eſt donc ſur moi que le Ciel en courroux
D'un orage effrayant a raſſemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeſte!
De tant de biens promis, la mort ſeule me reſte!
Seigneur, vous le voyez, il n'eſt plus temps de fuir.
L'arrêt eſt prononcé, c'eſt à moi d'obéir;
Et je vais . . .

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu ſans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRENE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le ſecours;
Mais c'eſt pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniere fois ouvrez le ſein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur ſincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'oſe les adreſſer,
Sur quel Autel plus ſaint pourrois-je les verſer!
Que fais-je? Surmontons ces indignes allarmes:
L'Innocence expirante eſt au-deſſus des larmes.
Ne laiſſons point le Peuple arbitre de mon ſort;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *Suite.*

MAHOMET *à sa suite qui sort.*



Q U'ON me laisse. Ah ! grand Dieux ! par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée ?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme ?
Ma flamme ! Quoi ! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux.
Qu'il gémisse ; qu'il meure. Ah ! sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste.
Rhodes, Rhodes subsiste ; &, malgré mes sermens,
Ce rempart des Chrétiens brave les Ottomans.


Ex libris
A. MENDELSSOHN BA
Theatre Fran

ncor à mon cœur ;
non malheur.
, connois ton Maître:
te à paroître.
dans mon ſein
l'eſperez en vain ;
indres victimes ;
r des crimes.
crime, au moins ;
nt pas témoins.
.
e ſa gloire.
dance la victoire.
lien plein d'appas ;
t'offrir ſon bras.
E T.
mis ta colere !
ant caractere :
à ſe plonger,
rent l'égorger.
farouche,
ne les touche.
ls le feront trembler ;
leur reſſembler.
ut vous ſatisfaire ;
ſanguinaire,

Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Epire,
Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.
Vainqueur infatiguable, il remplit l'Univers.....
Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers!
De tant de lâchetés il est temps de t'absoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime;
Immolons à ma gloire une grande victime!
Effrayons l'Univers; &, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat.
Il est digne de moi, cet exemple terrible:
Vaincre ma passion, c'est me rendre invincible.
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!
O mort! viens dévorer le cœur & le projet.

SCÈNE II.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où te me jettes.
Viens, tes fureurs encor ne sont pas satisfaites,

L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur ;
Inſpire-moi ta rage, & comble mon malheur.
Que dis-je ? Il eſt comblé. Frémis, connois ton Maître :
Dans toute ſa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon ſein
Un projet... Non, cruels, vous l'eſperez en vain ;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes ;
Et j'irai par degré juſqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous ; & de ce crime, au moins ;
Ceux qui l'auront cauſé ne ſeront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévû les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas ;
Ce que peut ton Eſclave, eſt de t'offrir ſon bras.

MAHOMET.

Quels Sujets, juſte Ciel, m'a ſoumis ta colere !
Tel eſt, des Muſulmans, l'effrayant caractere :
Dans le ſang le plus pur ardens à ſe plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur Maître, ils le feront trembler ;
Et pour les commander, il faut leur reſſembler.
Eh ! bien, cruels, eh ! bien, il faut vous ſatisfaire ;
Il faut être parjure, impie, & ſanguinaire,

Déteſter l'innocence, abjurer la vertu. . . .
Ah ! le Ciel t'a donné le Prince qui t'eſt dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juſte Maître ;
Il te faut un Tyran ; ſois content, je vais l'être.

L' A G A.

Quoi donc ! à l'amour ſeul borner tous ſes deſirs !
Quoi ! dormir ſur un Trône entouré de plaiſirs !
Parer ſes mains d'un Sceptre ; &, mépriſable idole,
D'un Peuple déſarmé boire l'encens frivole !
Quoi ! c'eſt donc là regner ! Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Ce n'eſt point pour regner que naiſſent les Sultans.
Depuis que tes Ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la Guerre, ont inondé l'Aſie,
Aucun d'eux n'a regné ; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé ;
Par eux l'Aſſyrien chaſſé de Babylone ;
L'efféminé Perſan renverſé de ſon Trône ;
Le Caraman vaincu ; le Bulgare aſſervi ;
Le Hongrois abaiſſé ; le Thrace anéanti.
Ils regnoient, tous ces Rois que leur valeur écraſe :
De leur Trône abattu l'équité fut la baſe.
L'amour, ainſi qu'au tien, ſiégeant à leur côté,
Leur molleſſe uſurpoit le nom de Majeſté.
Ah ! lorſque dans ces murs, théâtre de ta gloire
Ton intrépidité conduiſit la victoire ;

Lorſque ton bras puiſſant foudroyant ces remparts,
Abattit & ſaiſit le Sceptre des Céſars :
Ah! tu regnois alors ; &, ſi j'oſe le dire,
Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.
L'Univers conſterné, préſageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de ſon Vainqueur.
Quel changement, ô Ciel! J'en appelle à toi-même.
Mahomet peut tout vaincre : & que fait-il ? Il aime.
Je me tais. Mon audace a mérité la mort :
Mais puiſqu'on me pardonne, on cède à mon tranſport.

MAHOMET.

Ceſſe, & n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel, pour le malheur du Monde.
La cruauté perfide & l'aveugle fureur,
Par tes barbares ſoins, ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, & plus rude peut-être,
Au-deſſus des grandeurs on m'auroit vû paroître ;
J'euſſe été de la terre & l'amour & l'honneur :
On m'y force, il le faut ; j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de ſang, chemins de la victoire,
Je jure de pourſuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront ;
Juſques dans mes plaiſirs leurs cris retentiront.
Tu triomphes ! va, cours, éloigne de ma vûe
La Beauté qui regna ſur mon ame éperdue.
Furieux, & flottant ſur mon ſort, ſur le ſien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.

Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage.
La voici. Juste Ciel ! Je ne me connois plus.
] *A l'Aga.*)
Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L' A G A, *à part.*

Quelle entrevue, ô Ciel ! que je crains sa tendresse !
Sauvons-le, malgré lui, de sa propre foiblesse.

SCENE III.

MAHOMET, IRENE.

IRENE.

Mon abord vous surprend. Soigneux de m'éviter ;
Votre exemple, à vous fuir, auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Irène :
Vous craignez ses regards ; sa présence vous gêne.
Rassurez-vous. Chassez le trouble où je vous vois,
Elle vous parle ici pour la derniere fois.
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flâme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait ;
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire,
En cédant à ses loix, je tremble, je soupire ;

Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi; je te rends ta promesse;
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux; il est digne de moi.
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une priere:
Ne la rejettez point, Seigneur, c'est la derniere.
Soulagez les Chrétiens; vous me l'avez promis
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris;
Aimez-les. Mahomet, enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chere, & qu'elle fut Chrétienne.
Je lis dans vos regards de sinceres douleurs.
C'en est assez. O Ciel! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET.

Je n'avois pas prévû de si vives allarmes.
Irène, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux;
Hélas! vous méritiez un destin plus heureux.
Irène! chere Irène, il en est temps encore,
Fuyez; éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut, dans son âpreté, consumer son objet.
Ah! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie!...
L'amour d'un Musulman est un amour impie,
Toujours prêt, dans sa rage, à détruire l'Autel
Où son respect brûloit un encens solemnel.

Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere ;
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger.

(Il leve son poignard sur Irène.)

Ce poignard, dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort ; son horreur t'environne ;
Ma fureur te l'annonce, & mon bras te la donne.

IRENE.

Ton bras est suspendu ! Qui t'arrête ? Ose tout.
Dans un cœur tout à toi, laisse tomber le coup ;
Frappe : finis mes maux ; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes. Ciel ! je frémis, je frissonne.
Mon cœur sous ta constance est contraint de plier.
Le crime est imparfait ; le remords est entier.
Tu pleures ! tu gémis ! Ah ! trop puissante Irène !
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pû menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(Il veut se percer, mais Irène l'arrête.)

Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu, que d'amour !... Que de charmes !...

(Il laisse tomber le poignard.)

Eh ! quoi ! tant de fureur se termine à des larmes !...
Irène, décidons. Veux-tu vivre & regner ?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner.

J'en jure par le Ciel. Tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance.
Que dis-je? Ah! fuis plûtôt; fuis, dangereux objet.
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et, du moins, ne sois pas ma premiere victime.

IRENE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux.
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène.
Cet instant, pour jamais, va briser notre chaîne...;
Pour jamais!... Ah! Seigneur!.. Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

SCENE IV.

MAHOMET *seul*.

Je te laisse partir, Irène, & je t'adore!
Quel horrible triomphe! Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur.
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide.
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cède, & j'y sens le crime de retour.
Quel bruit se fait entendre?

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, GRECS.

THÉODORE, *désarmé, & blessé; soutenu par ses Grecs.*

Ah! Seigneur, ta présence
Peut seule, des mutins, désarmer l'insolence.
Je combattois... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre.
Je me meurs: & mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
Ah! courons, trop long-temps c'est être méprisé.
Traîtres, vous fléchirez; ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre Souveraine.
Non, la nécessité ne peut rien sur les Rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des loix.

SCENE VI.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

DIEU ! de tant de périls garantissez Irène !

SCENE VII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUEL triomphe ! Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène ! . . .

ZAMIS.

Tout lui cède. Aux portes du Palais,
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par-tout la mort inévitable.
Irène . . . j'en frémis ; Irène inébranlable
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et méprisant la mort . . . » Perfides, arrêtez ;

» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;
» Tournez contre moi ſeule une juſte vengeance :
» C'eſt moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;
» Frappez ; trempez vos mains dans un ſang odieux.
A peine elle a parlé, ſon aimable préſence
Met la diſcorde aux fers, & bannit la licence.
Eperdus, conſternés, tremblans à ſes genoux,
Ils cèdent en ſilence à des charmes ſi doux.

THÉODORE.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.
Je vois Naſſi, grand Dieu ! que m'annoncent ſes larmes ?

SCENE VIII.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI.

VENEZ, Seigneur, venez ; ſortons de ce Palais.

THÉODORE.

Je tremble.

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène ? . . .

NASSI.

Hélas !

THÉODORE.

Naffi ? . . .

NASSI.

Malheureufe Victime ! . . .

Elle n'eft plus.

THÉODORE.

Grand Dieu !

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, inftrument du forfait ? . . .

NASSI.

Frémiffez ; c'eft la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Jufte Ciel !

THÉODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Irène triomphante

Contemploit à fes pieds l'armée obéiffante ;
Mahomet a paru. Les chefs & les foldats,
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête ; il admire ; il foupire ; il s'avance :
Aux cris tumultueux fuccede un long filence.
Il marche . . . Dans fes yeux font la rage & les pleurs.
» Le voilà, cet objet, profcrit par vos fureurs,

» A-t-il dit ; cet objet, à qui la vertu même
« Auroit du Monde entier cédé le Diadême.
» Vous étiez trop heureux sous un regne si doux ;
» Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
» Traîtres, il n'est plus temps. Pleurez sur sa mémoire ;
» Vous la perdez, cruels ; je l'immole à ma gloire.

Ah ! Seigneur ! furieux, il saisit un poignard ;
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe . . . Pardonnez à ma douleur mortelle ;
Le sang coule ; déja la Victime chancelle ;
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le Ciel ;
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu, dont le courroux éclate sur Byzance ;
Que sa mort & la mienne appaisent ta vengeance.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

AVEC UN DIVERTISSEMENT:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1735.

ACTEURS.

MARS.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTUS.

VÉNUS.

LA FIDELITÉ.

THÉMIS.

La Scene est à Cythere.



LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, LA FIDELITÉ.

VÉNUS.



ON, je ne conçois point de plus cruel martyre,
Que de vivre sous votre empire.

LA FIDELITÉ.

La Déesse de la Beauté,
Soumise à la Fidélité !
En bonne foi, Vénus, vous voulez rire.

VÉNUS.

Vous plaisantez encor !

LA FIDELITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VÉNUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDELITÉ.

Je le sçais bien:
D'aujourd'hui cependant vous m'avez rappellée.

VÉNUS.

Et je voudrois déja vous avoir exilée.
Une Belle avec vous est toujours en procès.

LA FIDELITÉ.

Hélas! J'ai beau plaider, je ne gagne jamais.
Sans raison toutefois vous me grondez, Déesse;
Le jour que Mars partit. Rappellons-nous les faits;
Dans ces tendres momens que, rassemblant ses traits,
L'Amour dans un adieu confond avec adresse
Et sa rigueur & ses bienfaits;
Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse
Qui, malgré de tendres regrets,
S'échappe & fuit avec vitesse;
Quand l'aimable essain des Plaisirs,
Indigens dans leur abondance,
Plus vifs par leur prochaine absence,
Sont prêts à s'envoler sur l'aîle des soupirs:

Dans ces tendres momens vous m'avez appellée.
» Allez, dites-vous à Mars,
» Emmenez des Amours la troupe désolée :
» A l'abri de vos Etendarts,
» Qu'ils vous suivent dans les hazards;
» Pendant votre absence cruelle,
» Voilà ma compagne éternelle;
» Partez, pressez votre retour.
Mars partit, emmena l'Amour;
Je restai près de vous : combien de tems, Déesse?
Le premier jour on m'embrassa;
Le second, mon abord glaça;
Et le troisieme, on me chassa.
L'histoire est vraie, elle vous blesse.

VÉNUS.

Elle me blesse, j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des Belles;
Vos cris, vos plaintes éternelles
Ont toujours fait détester vos liens.

LA FIDELITÉ.

Toujours! Non; & j'ai vû ma puissance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'Amour,
Ses Sujets & les miens ne formoient qu'une Cour;

De nos Etats communs je reglois l'harmonie,
Avec prudence, avec économie,
De ses aimables dons je versois la douceur;
Ce que l'amant gagnoit sur l'amante ravie
Etoit toujours salaire, étoit toujours faveur.
Par de nouveaux desirs augmentée & nourrie,
Sa flamme par le temps n'étoit point amortie.
Près du temple de la Beauté,
Long-temps avec un œil avide,
Contraint dans sa témérité,
Voltigeoit le plaisir, aujourd'hui moins timide;
Long-temps exclus il gémissoit;
Privé de son aîle perfide,
Je l'admettois, il se fixoit;
Par mes soins il rajeunissoit.
Il n'étoit point alors de légere piquûre.
Je conduisois d'une main sûre
Tous les traits que l'Amour lançoit,
Et de deux cœurs qu'il unissoit
J'éternisois la profonde blessure.

VÉNUS.

Ce portrait, Déesse, est flatté:
On chercheroit en vain les douceurs qu'il rassemble;
Pour en faire un qui vous ressemble,
Interrogeons la vérité.
Incommode autant qu'ennuyeuse,
Tyrannisant un triste cœur,

La passion la plus joyeuse
Par vous dégénere en langueur.
Dans votre sombre pruderie,
Habile à tout empoisonner,
L'enjouement séducteur, l'aimable étourderie;
Un seul grain de coquetterie,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.
A vos côtés ont pris séance
Le respect timide & muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide persévérance,
L'ennui, le dégoût, l'indolence;
L'offensante satiété,
Et la triste uniformité:
Pour la laideur, pour la Vieillesse,
Gardez vos plaisirs peu touchans.
Vrai partage de la Jeunesse,
L'inconstance a les siens plus doux & plus piquans.

LA FIDELITÉ.

De la beauté qui me chasse
Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place,
Le remords sçait me venger.

VÉNUS.

Bon! vous chasser! Qui songe à vous exclure
Quelle amante jamais a formé le dessein

De devenir inconſtante & parjure?
Le hazard fournit l'aventure;
Votre foibleſſe en avance la fin.
Mais ne diſputons plus de grace:
En faveur du Dieu des combats;
Auprès de moi reprenez votre place,...
A ſon retour s'il ne vous trouvoit pas,
Il eſt d'une humeur peu tranquille;
D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.
Pendant l'Eté, la trompette guerriere
A guidé loin de moi les Amours éperdus;
Abandonnée & ſolitaire,
Pour m'égayer un peu, j'ai reçu dans Cythere
Thémis, Apollon, & Plutus:
Mais voyez mon malheur, Déeſſe
En introduiſant la richeſſe,
Plutus avoit oublié net
Le goût & la délicateſſe:
Sous les replis de ſa robe traîtreſſe;
Thémis nous apporta l'ennui, la ſéchereſſe
Echappés de ſon cabinet;
Et, pour achever mon martyre,
Apollon vint ſans la ſatyre.

LA FIDELITÉ.

Mais s'ils vous ennuyoient, pourquoi juſqu'à ce jour
Sont-ils reſtés, dans votre cour?

VÉNUS.

VÉNUS.

Les chasser, c'eût été me montrer trop sévere:
Car enfin ce sont ses amans;
Et fussent-ils sans agrémens,
Leur perte n'est jamais légere.

LA FIDELITÉ.

Je ne sçais comment Mars recevra tout ceci.

VÉNUS.

Taisons-nous, Thémis vient ici.

SCENE II.

VÉNUS, THÉMIS.

THÉMIS.

On dit que Mars arrive de l'armée.

VÉNUS.

Oui, si j'en crois la Renommée.

THÉMIS.

Aujourd'hui?

VÉNUS.

Je le crois.

THÉMIS.

Adieu, belle Vénus;

VÉNUS.

Quoi ! si-tôt ?

THÉMIS.

Ne m'arrêtez plus ;

Il est temps que je me retire.

VÉNUS.

Ecoutez donc, on a quelque chose à vous dire.
Eh ! bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?
Vous quittez ma Cour l'un & l'autre ;
Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre.
Vous êtes fille, il est garçon :
Vous auriez dû déja faire ce mariage.

THÉMIS.

Apollon & Thémis ! Le plaisant assemblage !

VÉNUS.

Eh ! mais, Déesse, pourquoi non ?
Il est entre vous deux certaine convenance....

THÉMIS.

De la convenance entre nous !
Et de grace, où la trouvez-vous ?
C'est un fou, plein de pétulance,
Sans gravité, sans consistance,
Dont l'esprit libertin voltige incessamment
Sur des riens, dont il fait son subtil aliment :
Tête sans poids, cervelle sans prudence ;
Il parcourt, en moins d'un moment,
Des flots, des airs l'espace immense ;

Il s'éleve, il tombe, il s'élance
Au gré du caprice & du vent.
Il feroit beau le voir, dans son extravagance,
Prononcer, de mon tribunal,
Une Sentence en madrigal !
Adieu, je vais dans mon domaine
Rassembler mes Sujets épars.

VÉNUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?
D'où vous peut venir tant de haine ?

THÉMIS.

C'est un petit brutal, qui, sans ménagement,
Brusque souvent mon caractere ;
Ses Sujets & les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cède à son audace altiere.
Près des Belles sur tout, Mars & ses favoris
Nous poursuivent avec outrance ;
Vénus, je soutiens que mes fils
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

VÉNUS.

Dans mes Etats, ce point est contesté.

THÉMIS.

On dit que Mars est estimable ;
Je le crois ; mais en vérité
J'ignore ce que la beauté
Peut en lui découvrir d'aimable ?

Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable ;
Je l'ai retenu trait pour trait,
Ecoutez s'il est véritable.
Lóin, devant lui, la farouche Terreur ;
D'un bras sanglant, d'une voix menaçante
Chasse la Peur & la froide Epouvante.
Plus près du Dieu, l'intrépide Valeur ;
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame rassise ;
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.
Du Char d'acier, chef-d'œuvre de Vulcain ;
L'Activité tient les rênes en main.
Fiers tourbillons, ses coursiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables ;
Le Dieu terrible, environné d'éclairs ;
Brise en passant les Sceptres, les Couronnes ;
Frappe les Rois écrasés sous leurs Thrônes ;
Lance la foudre, ébranle l'Univers,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

VÉNUS.

Oui, tel il est dans sa colere ;
Tels sont ses généreux enfans.
Mais quand à la beauté les fripons veulent plaire ;
Ah ! Déesse, qu'ils sont charmans !
Heureux s'ils n'étoient inconstans ;
Plus heureux, s'ils pouvoient se taire !

THÉMIS.

Et les miens donc ? Ah ! qu'ils sont doux ! . ;

VÉNUS.

Oui, vos jeunes Sujets ſont tous petits bijoux;
Auprès d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cauſe!
Regards poupins, tons précieux,
Diſcours muſqués tout diſtillans d'eau roſe;
Tout en eux ſatisfait & l'oreille & les yeux.
Graceyant avec art, riant par habitude,
Geſticulant avec étude,
Eſprits légers à railler inclinés;
Eſprits clinquans tout à jour façonnés;
Le fémillant papillonnage,
L'éloquent petit badinage:
Que de ſoins! quelle propreté!
Quel teint mignard! quelle peau douce & fine!
Joignez-y la mouche aſſaſſine.
Un jeune Sénateur eſt preſque une Beauté.

THÉMIS.

En effet rien n'eſt plus aimable;
Je vois avec raviſſement
Que la Beauté leur devient favorable;
Pour vous remercier d'un portrait ſi galant,
Pendant la Campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.
(Elle ſort.)

VÉNUS.

Eh! non, je peins *gratis*.

SCENE III.

LA FIDELITÉ, VÉNUS.

LA FIDELITÉ.

Ah ! Déesse ! voici
Mon plus implacable ennemi.

VÉNUS.

Eh ! qui donc ?

LA FIDELITÉ.

C'est Plutus.

VÉNUS.

Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDELITÉ.

Soumettez-vous toute entiere à mes loix,
Jurez-le moi ; sa force est confondue.

VÉNUS.

Hélas ! je l'ai juré cent fois,
Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDELITÉ.

Il vient ; un peu de fermeté.

SCENE IV.

VÉNUS LA FIDELITÉ, PLUTUS.

PLUTUS.

AH ! je vous trouve en compagnie !
Pourquoi donc cette nouveauté ?
(*A la Fidélité.*)
Ma Bonne, laiſſe-nous de grace en liberté ;
Délogeons, le *trio* m'ennuye.

LA FIDELITÉ.

Plutus & ſes enfans ſont ſans cérémonie.
Me connois-tu ?

PLUTUS.

Moi ? Non, en vérité ;
Et n'en ai même aucune envie.
Allons, allons, ſans compliment ;
Sors vîte... Attendez donc... Je rappelle en mon ame...
C'eſt la Fidélité ! C'eſt elle aſſurément....
Eh ! que faites-vous donc ici de cette femme ?

VÉNUS.

Plutus....

LA FIDELITÉ.

Point de diſcours, foible Divinité ;
Devant Plutus la Beauté doit ſe taire,
Pour ne laiſſer parler que la Fidélité ;
C'eſt le moyen de s'en défaire.

PLUTUS.

Qui Diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDELITÉ.

Tu ne me connois pas ?

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une Belle
J'ai vû jadis ton Phantôme ennuyeux ;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDELITÉ.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande est nouvelle:
Ce que je fais par-tout ; donner, pour recevoir.

LA FIDELITÉ.

Va, sors, on ne veut plus te voir.

PLUTUS.

On ne veut plus me voir, dit-elle ?
Tais-toi, babillarde éternelle.
Nous sçavons jusqu'où va ton fragile pouvoir ;
Sur terre ardens à te détruire
Mes Sujets ont sçu m'en instruire.
Subalternes commis, d'auprès de la Beauté
Tu les exclus avec fierté.
Sur eux je jette un œil de pere ;
Ils percent les degrés : soustraits à tes rigueurs,
De temps en temps ils voguent à Cythere ;

Toujours chiffrant, nombrant, les voilà directeurs :
Contre toi dans l'instant éclate leur colere,
Tu les fuis en tous lieux, par-tout ils sont vainqueurs ;
Et si je voulois moi, j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDELITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile ;
Je reconnois leur vanité.
Sur la terre, Plutus, tout n'est pas infecté ;
Il est encor plus d'un asyle,
Où mon pouvoir est respecté.
Il est des Beautés mortelles,
Tendres autant que fidelles ;
Au-dessus de tes efforts ;
Leur cœur à mes loix docile
Dédaigne l'appas servile
De tes immenses trésors ;
Je connois leur petit nombre ;
Et je couvre de mon ombre
Leurs plaisirs & leurs transports.

PLUTUS.

Ne diroit-on pas, à t'entendre,
Que sur terre on m'a revêtu
D'un pouvoir qui ne m'est pas dû ?
Que je suis un Tyran dont on doit se défendre ?
Qu'est-ce, sans moi, que sa beauté ?
Un flambeau fumant sans clarté,

Une étoile obſcurcie, une fleur ignorée,
Sous l'humble buiſſon enterrée ;
Seul j'en connois & rehauſſe le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat ;
Du diamant je brillante l'éclat ;
J'unis, d'une main ſçavante,
Sur de ſomptueux habits,
L'or & la perle innocente
Au ſuperbe Coloris
De la fleur la plus brillante ;
Ajuſtemens & traits par moi ſont aſſortis.
Pour conſerver cette beauté cherie,
Seul je diſpenſe les ſecours.
L'áſtre brûlant ſeche-t-il la prairie ?
Des bois j'ombrage les détours.
L'Aquilon glace-t-il la plaine refroidie ?
Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.
J'écarte les chagrins ſiniſtres ;
Je conduis l'embonpoint ſur les pas de Comus ;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les Plaiſirs ſont mes miniſtres.

LA FIDELITÉ.

De ton pouvoir voilà l'éloge fait :
Faiſons celui de ta perſonne.
Premier ment . . . .

PLUTUS.

Tout beau, ma Bonne !

Si je suis curieux de me voir en portrait,
J'ai des Peintres en abondance;
Et j'ai déja choisi, pour me tirer au net,
Un bâtard d'Apollon que j'ai payé d'avance.

LA FIDELITÉ.

En attendant, laisse-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Vénus je veux dire deux mots.
Tiens, prends ce diamant, & laisse-moi tranquille;

LA FIDELITÉ.

Garde de m'approcher.

PLUTUS.

Ah! Duègne indocile!
Quoi! Vénus, à vos yeux je serai mal mené,
Comme un soûtraitant ruiné!

VÉNUS.

Mais, Plutus, ce n'est pas ma faute.
Vous le traitez aussi d'une façon trop haute;
Il ne reviendra plus.

LA FIDELITÉ.

Vous le plaignez encor

PLUTUS.

Lançons lui notre fleche d'or.
Fleche universelle & puissante,
Arme doublement tranchante,
Tu sçais porter des coups infaillibles & sûrs;
Seul mobile de la terre,
Tu ramenes la paix, tu suscites la guerre,
Tu perces les rochers, tu renverses les murs:

Possesseur de qui te possede,
A ton éclat, à ta force tout cède :
Par toi l'Hymen allume son flambeau ;
Par toi Thémis écarte son banbeau,
Par toi la Vertu sommeille ;
Par toi la Beauté s'éveille :
Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta ;
Pour soumettre Daphné Phœbus te souhaita.
Sois moi secourable & fidelle,
Passe par le cœur de ma Belle,
Et va percer cette Mégere-là.

LA FIDELITÉ.

Ta fleche est sans effet, apprends à me connoître :
Porte ailleurs ta honte & tes pas.
Quand d'un cœur tu te rends le maître ;
Ou j'y suis languissante, ou bien je n'y suis pas.

VÉNUS.

Fidélité, votre victoire est belle ;
Et nouvelle.
J'ai résisté, Plutus, & je ressens
Qu'il est bien glorieux d'avoir été fidelle ;
Mais qu'il est mal aisé de l'être bien long-tems.

LA FIDELITÉ, *à Plutus.*

D'un instant seulement j'ai hâté ta défaite :
Mars revient, songe à la retraite.

PLUTUS *ramasse la fleche, & dit d'un ton excédé :*

Adieu.

SCENE V.

APOLLON, PLUTUS, VÉNUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON, *arrêtant Plutus.*

SEIGNEUR Plutus, quoi ! comme un exilé,
Vous fuyez la Cour de Cythere ?
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere,
Fade rimeur, pédant doublé ;
Ne sçauras-tu jamais qu'ennuyer & déplaire ?

APOLLON.

Ah ! je vois d'où naît ton chagrin.
Mars revient aujourd'hui ; l'aventure est cruelle.
Tiens-toi clos & couvert jusqu'au Printems prochain ;
Tes favoris, chez plus d'une mortelle,
Ont bien l'air d'essuyer un semblable destin.

PLUTUS.

Railleur glacé, caustique impitoyable ;
Tu ris du revers qui m'accable ;
Tremble, tu vas avoir ton tour :
Et de plus, je jure en ce jour

De conserver une haine immortelle
Pour tes Muses, pour toi, pour toute ta séquelle.
Tes enfans amaigris m'imploreront en vain ;
J'aurai pour eux le cœur d'airain :
Dans les bras de la faim cruelle
Aujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;
Jusques sur le plus vil faquin
Je verserai plûtôt ma prodigue abondance,
Que d'arracher à l'indigence
Ton éleve le plus divin.
(Il sort.)

APOLLON.

Le goût sçaura sauver les bons de ta vengeance ;
J'abandonne le reste à ton courroux mutin.

SCENE VI.

APOLLON, VÉNUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON.

REINE des cœurs, Beauté puissante,
Voyez rassembler votre Cour ;
Je ramene les jeux dans ce brillant séjour.
Mars & sa troupe florissante
Y conduiront bien-tôt l'Amour.

Impatient de revoir tant de charmes,
Il vole vers ces lieux, guidé par ses desirs;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes;
On quitte sans regret le séjour des allarmes,
Pour arriver au séjour des plaisirs.

VÉNUS.

Je connois Appollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaisirs qu'il dispense,
Il veut rester auprès de nous.

LA FIDELITÉ.

Eh! bien, Mars n'en est point jaloux!

VÉNUS.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite,
Dont la tendresse parasite,
Tournant sans cesse aupres d'une Beauté,
Goûte souvent un mets pour un autre apprêté.
Sur vingt tons différens il sçait monter sa lire;
Il anime, éleve, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraîne l'esprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire.
Là, dans le tête à tête, en ses vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguise la raison sous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus rians attraits;
L'expression est dans ses traits,
La séduction dans sa bouche.

LA FIDELITÉ.

Eſt-ce Apollon que vous peignez, Venus?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zèlé de votre empire;
A regret je l'ai vû détruire;
Je vous aime toujours, vous le ſçavez; jadis
Aux pieds d'une Beauté, reſpectueux, ſoumis;
Tendre, délicat & fidele,
Je nourriſſois une flâme éternelle;
Pour arriver au ſéjour enchanteur
Que le Plaiſir de loin offroit à ma conſtance;
Je ne ſçavois que la route du cœur:
J'attaquois de ce cœur ſa fiere réſiſtance
Par l'aſſemblage ſcrupuleux
De mille ſoins, de mille vœux,
De mille ſoupirs tout de feux;
Mais quelle étoit ma récompenſe?
Jouet d'une inflexible & conſtante rigueur,
J'emportois, pénétré de rage & de douleur,
Le mépris inſultant, la mordante ironie,
Le dégoût & la raillerie:
J'ai vû d'autres chemins ouverts;
Ainſi que la Beauté j'ai changé de méthode,
Elle eſt plus courte, plus commode;
Je la mépriſe, & je m'en ſers.

LA FIDELITÉ.

Apollon devient Petit-maître !
Je meurs, si j'y puis rien connoître.

VÉNUS.

Il s'est moqué de Plutus exilé :
Mais à son tour il faut qu'il sorte ;
Et qu'il sorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi ! la partie est trop forte.
Mars revient aujourd'hui, je cède sans aigreur.
Sous l'étendard de la France
Il conduisoit la Vaillance
La Victoire & la Terreur ;
Effrayé de leur présence,
L'ennemi, dans le silence,
A respecté son vainqueur.
Je cours de mes Sujets renouveller l'ardeur ;
Je veux à leurs travaux que la Beauté préside.
De leurs succès je veux qu'elle décide,
Et je promets de n'inspirer
Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.

(*Il sort.*)

VÉNUS.

Mars & moi, nous l'aimons, Déesse ;
Il nous amuse & nous instruit.

LA FIDELITÉ.

C'en est fait, pour jamais mon pouvoir est détruit :
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

SCENE VII.

L'AMOUR, LA FIDELITÉ, VÉNUS.

VÉNUS.

(On apporte l'Amour.)

QUE vois-je ? C'est mon fils ! qu'il est foible ; grands Dieux !
Il se meurt ! Ah ! faut-il qu'il expire à mes yeux ?
Fidélité, je vous en prie,
Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDELITÉ.

Ne sois point sourd aux cris de la Fidélité ;
Amour, c'est ma voix qui t'appelle.
Il renaît... Connoissez ma puissance immortelle.

L'AMOUR, *ouvrant les yeux.*

La Fidélité ! La Beauté !
L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble:
Mais rarement il vous rassemble.
Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien ?

L'AMOUR.

Ma mere!

VÉNUS.

Eh! bien, mon fils.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
Voyez l'état où Mars m'a mis.
Laiffez-moi, comme à l'ordinaire,
En tapinois & fans éclat,
La Campagne prochaine, arborer le rabat:
J'y ferai bien mieux mes affaires.

VÉNUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, &, par un trifte fort,
Nous revenons dix-fept tous malades à mort.

VÉNUS.

Dix-fept! O Ciel! dix-fept! Qu'eft devenu le refte?

L'AMOUR.

Tout a fenti les coups d'une abfence funefte.
Les uns font morts; d'autres, plus libertins,
Ont deferté fur les chemins.
En partant de ces lieux, fous diverfes brigades,
Chef habile, j'avois rangé mes camarades;
Tous frais, luifans, potelés, biens nourris,
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.

Tous brûloient de me suivre, & leur bouillante audace
Bravoit, dans sa fiere menace,
Le temps, l'absence & la langueur.
Inutile fierté, trop fugitive ardeur,
J'ai vû périr ma troupe entiere.
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs la tête la premiere ;
Tel en courant la poste a perdu la lumiere ;
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux ;
Tel autre expire de foiblesse
Aux pieds de la premiere Hôtesse.

VÉNUS.

Ne pleurez plus, mon fils ; moderez vos transports ;
Si les Amours, si vos freres sont morts,
Sçachez que bien-tôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres,
Qui jureront d'être à jamais constans.

L'AMOUR.

Ma mere, pour les croire attendons le Printems.
Je vous épargne hélas ! la moitié de l'histoire ;
Des maux que nous avons soufferts,
La Fatigue, en son humeur noire,
Nous laissoit au fond des deserts ;
La Gloire nous mettoit aux fers,
Et Bacchus nous crevoit de boire.
Je n'y pense point sans frémir ;
Avec Mars, avec ses éleves,
Les Amours n'ont ni paix ni trêves.

A leur retour, loin de les accueillir,
Les Belles, sans pitié, les devroient tous bannir;
Elles n'en feront rien; les traîtres sont aimables.

LA FIDELITÉ.

Et les Belles sont traitables.

VÉNUS.

Prenez des sentimens plus doux:
Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire?

L'AMOUR.

Ah! pourquoi m'interrogez-vous?

VÉNUS.

Quoi! donc, a-t-il abjuré mon empire?

L'AMOUR.

Oublions le passé, bien-tôt il vous verra;
Croyez, à son retour, tout ce qu'il vous dira:
Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper;
Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire,
Ma mere, laissez-vous tromper.

VÉNUS.

(*A la Fidélité.*)

Plaignez-vous donc encor des Belles?
Chicaneuse Divinité;
Mon fils est bien plus maltraité
Par les amans, que vous par elles.

LA FIDELITÉ.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :
Ou c'est aujourd'hui par vengeance
Que leur cœur est revendiqué,
Ou ce sera demain par inconstance ;
Un jour en fait la différence.

L'AMOUR.

Voilà votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la dispute foisonne ;
Je juge, & je soutiens mon jugement fort bon,
Que tout amant est un fripon,
Et toute amante une friponne :
Demandez, aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

LA FIDELITÉ.

Avant-coureur de bon augure,
Tenez voici déja Mercure :
Bien-tôt nous aurons votre amant.



SCENE VIII.

LA FIDELITÉ, VÉNUS, L'AMOUR. MERCURE.

VÉNUS.

QU a fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ses complimens, Déesse.

VÉNUS.

Où l'avez-vous laissé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

VÉNUS.

Comment !

N'est-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui, mais rien ne le presse.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?
L'Hyver conduisant les frimats . . . . . .

MERCURE.

Il est avec un Peuple insupportable,
Qui se moque des Almanachs ;
Toujours prêt à se battre, en été sur le sable,
En plein hyver sur le verglas.

VÉNUS.

Que ne les quitte-t-il?

MERCURE.

Il les aime à la rage;
Et même encor dernierement
Il a pris leur habillement;
S'il n'étoit immortel, il ne feroit pas sage;
Fardeau lourd & déshonorant,
Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse;
En petit hausse-col brillant
Il a converti sa cuirasse,
Sa cotte d'arme en juste-au-corps galant;
Pour un chapeau coquet il a troqué son casque,
Chapeau qui tombe au moindre vent;
Contre la mort la défense est fantasque.
Oh! la prudence assurément
N'en a pas introduit l'usage:
Elle eût moins fait pour l'ornement;
Et moins hazardé le courage.

VÉNUS.

De tout temps cet habit m'a plû;
Mercure, & j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revêtu.

MERCURE.

Aussi-tôt que vous l'aurez vû
Vous l'aimerez à la folie.
Il va, vient, court, boit, chante, rit;
Pour chaque Belle il s'attendrit.

Dans

Dans ſon regard la vivacité brille,
Dans ſon geſte le feu pétille :
Il eſt badin, ſemillant, étourdi ;
Mais il n'en eſt que plus joli.

VÉNUS.

Eh ! quoi donc ! une abſence & ſi longue & ſi dure
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure !

MERCURE.

J'ai vû force vin répandu ;
De larmes, je n'en ai point vû.

VÉNUS.

Que je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'eſt fort bien fait, ma mere :
Querellez toujours la premiere.

(On entend un bruit de guerre.)

MERCURE.

Tenez, à ces ſons éclatans,
Je gagerois que c'eſt lui.

VÉNUS.

Je l'attends.

MERCURE.

Je vais chez les Mortels, où, bien mieux qu'à Cythere,
On récompenſe mes talens.

(Il ſort.)

LA FIDELITÉ.

Eh ! Vénus, croyez-moi, point d'éclairciſſemens.
Craignez vous-même ſa colere.

SCENE DERNIERE.

VÉNUS, LA FIDELITÉ, L'AMOUR, MARS.

MARS, *à la françoise avec empressement.*

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux,
Beauté digne de ma constance;
Souffrez que mes transports, augmentés par l'absence
Par mille baisers amoureux...

VÉNUS.

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS.

Quoi! vous me refusez, je pense!
Eh! fi donc, vous faites l'enfant.

VÉNUS.

Ençor une fois, doucement.

MARS.

Ah! ah! voici du neuf. Vous boudez donc, Déesse!
Peut-on vous demander pourquoi?

VÉNUS.

Parce que je vous hais: de grace, laissez-moi.

MARS,

Eh! bien, c'est assez, je vous laisse.

VÉNUS.

Méritez-vous, ingrat, d'être admis dans ma Cour ?
Vous aviez emmené l'Amour ;
En quel état l'avez-vous ſçu réduire ?
Cruel, s'il voit encor le jour,
C'eſt par moi ſeule qu'il reſpire.

MARS.

Quoi ! ce n'eſt que cela ? ma foi, vous avez tort :
Je voudrois, moi, que cet Amour fût mort.

VÉNUS.

Vous êtes un traître, un perfide.
Si j'en croyois le tranſport qui me guide,
De ces lieux à jamais je ſçaurois vous bannir.

MARS.

Vénus, point tant de violence ;
Je ſerois fâché d'en ſortir :
Mais vous regretteriez bien vîte ma préſence.

VÉNUS.

Eh ! que perdrois-je en vous ? un amant indiſcret,
Prompt à jurer, plus prompt à trahir ſa promeſſe ;
Promenant d'objet en objet
Une avide, & vague tendreſſe ;
Eſclave impérieux, qui ſans ménagement
Veut maitriſer ſa ſouveraine ;
Dont la vivacité n'eſt qu'un emportement ;
Que la nouveauté guide, & le plaiſir entraîne ;

De l'encens le plus délicat
Raſſaſiant la Beauté qu'il adore,
Et l'immolant avec éclat,
Dès que ſon feu bruyant s'éclipſe & s'évapore.

MARS.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour :
Vous peignez à miracle. Oh! çà, c'eſt donc mon tour.
Fidélité, ma chere amie,
Un petit mot, je vous en prie.

VÉNUS, *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

MARS.

Moins que rien.

VÉNUS.

Mais encore ?

MARS.

Un mot de vérité,
Un ſupplément pour votre éloge.

VÉNUS.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

MARS.

Elle eſt adorable, Vénus.

VÉNUS.

Vous plaiſantez encore ? Ah! ſortez de Cythere
Perfide, craignez ma colere.

MARS.

Qui ? moi !

VÉNUS.

Sortez, vous dis-je, & ne revenez plus.

MARS.

Eh! bien, je ſors .... Mais, le diable m'emporte,
J'étouffe l'amour à la porte.

VÉNUS, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat; briſez des nœuds ſi doux.

MARS, *d'un air piqué.*

Oui, c'eſt fort bien fait, plaignez-vous.
On eſt huit mois éloigné d'elle,
Huit mois à regretter un ſi cher entretien,
Huit mois triſte, huit mois fidele:
On arrive, on vient avec zèle,
On veut prendre un baiſer ſur une main ſi belle,
Baiſer qui ne lui coûte rien,
Et l'on eſt reçu comme un chien.
L'accueil eſt régalant, & la façon nouvelle!

VÉNUS.

Cruel, vous voudriez que notre amour fût mort.

MARS.

Eh! que vous importe ſon ſort?
Connoiſſez mieux votre puiſſance;
Et ne regrettez plus un amour vieilliſſant,
Fatigué par huit mois d'abſence,
Reſte d'un feu preſqu'éteint, languiſſant;
Qu'entretient avec nonchalance
Une morne perſéverance,

Et qu'elle plaint en l'étouffant.
J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes.
Je vous offre un amour naissant,
Fils impétueux de vos charmes :
Amour tout neuf, & d'autant plus pressant.
Aujourd'hui son flambeau s'allume,
De nouveaux feux il me consume,
Il me frappe d'un trait plus doux & plus perçant ;
Un nouveau transport me possede ;
Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant
Un amour meure à chaque instant,
Pourvû qu'à chaque instant un autre lui succède.
Mais non, ingrate... il faut vous obéir,
De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
Vous le voulez... Je sors.

VÉNUS, *à l'Amour.*

Ah ! calmez sa colere !
Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR *ramene Mars, & se met entre lui & Vénus.*

(*A Vénus.*)

Eh ! bien, finirons-nous ? regardez votre amant.
Vous, (*A Mars.*) regardez la Reine de Cythere.
Vous souriez tous deux. Je n'ai plus rien à faire.

MARS

Consentez-vous à mon éloignement.

VÉNUS.

Pour vous, ingrat, ma foiblesse m'étonne.
Je devrois vous punir... Mais non, je vous pardonne.

MARS.

A quel excès va sa bonté !
Donnez-moi cette main. (*Il la baise.*) Ceci vaut un traité.

VÉNUS.

Eh ! quoi ! vous badinez sans cesse !

MARS.

C'est un don de l'habit que j'ai sçu revétir.
En tout lieu chercher le plaisir ;
Suivre Bacchus, bannir l'ivresse,
De tems en tems trahir une maitresse,
En possédant éguiser le desir,
N'écouter rien quand l'honneur presse ;
Donner la mort en badinant,
La recevoir en plaisantant,
C'est la morale enchanteresse
Du Peuple heureux dont j'ai pris l'ornement.
Mais, Vénus, votre Cour me paroît ténébreuse :
Qu'on s'apperçoive enfin que je suis de retour.
Rappellons dans ce beau séjour
Des Jeux & des Plaisirs la troupe paresseuse ;
C'est par eux seulement qu'auprès de la Beauté
Mars sçait fixer l'Amour, & la Fidélité.

Fin de la Comédie.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

PRINTEMS, ne vante plus tes charmes :
De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun est celui des allarmes.
Si-tôt que le Zéphir vient caresser les fleurs,
Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs ;
Quittent l'Amour, volent aux armes.
L'hiver est la saison aimable
Qui doit fixer tous vos desirs,
Beautés; sa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'Amour & les plaisirs.

MARS.
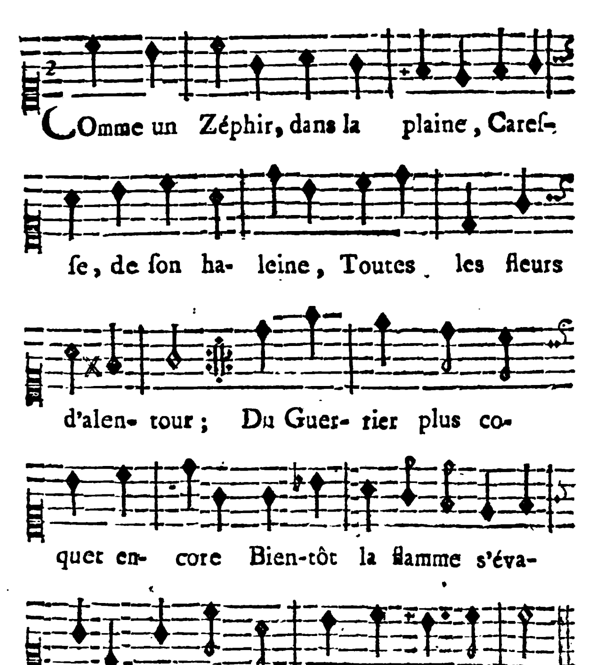
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant ;
Sur l'ennemi, sur un objet charmant ;
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire.
En attaquant, en combattant ;
Du triomphe on obtient la gloire ;
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant.

L'AMOUR.

Des bienfaits que ma main dispense,
Beautés, la source est dans vos yeux ;
L'Amour ne doit qu'à leur puissance
L'empire qu'il a sur les Dieux :
Mais n'abusez point de vos armes ;
D'un tendre amant partagez les desirs :
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaisirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.



VÉNUS.

Comme la rose nouvelle,
Que le Zéphir, d'un coup d'aîle,
Embellit & met au jour;
Aussi brillante que la rose,
La beauté passe à peine éclose:
Ne comptez point sur son retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naissante,
L'âge heureux fixe l'amour:
Si-tôt que la fleur est séchée,
Ailleurs il cherche la rosée,
Ne comptez point sur son retour.

LA FIDELITÉ.

Comme la neige brillante
Perd sa blancheur éclatante,
Aux feux de l'Astre du jour;
Par un nouvel amour détruite,
La Fidélité prend la fuite:
Ne comptez point sur son retour.

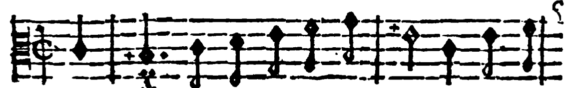
ARLEQUIN.

Comme un passager sur l'onde,
Effrayé quand le vent gronde,
L'Auteur se trouve en ce jour.
Tremblant pour son premier voyage;
Il abordera sans orage,
Si vous approuvez le Retour.
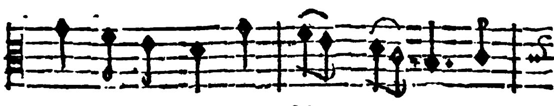
FIN.



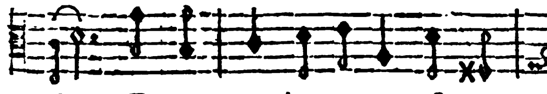
AIRS DU DIVERTISSEMENT.
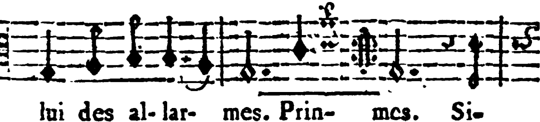


PRintems, ne vante plus tes charmes : De la



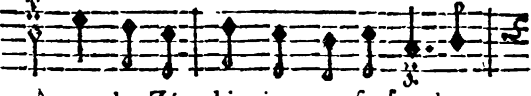
tendre Beauté tu fais cou- ler les



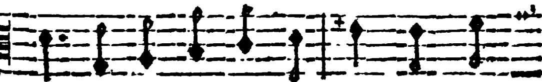
pleurs ; Ton re- tour im- portun eſt ce-
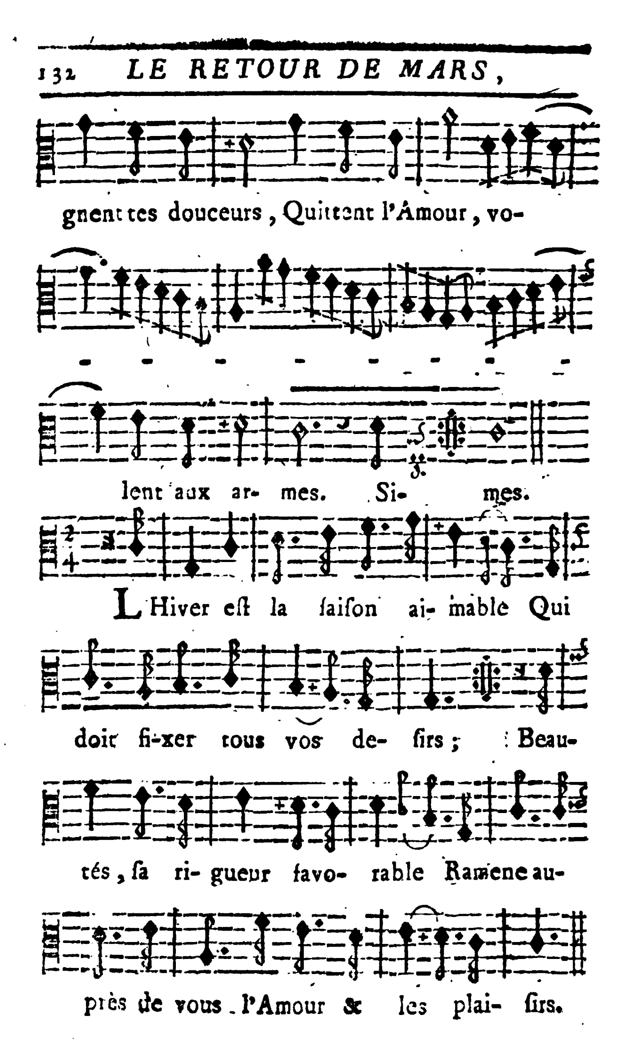


lui des al- lar- mes. Prin- mes. Si-
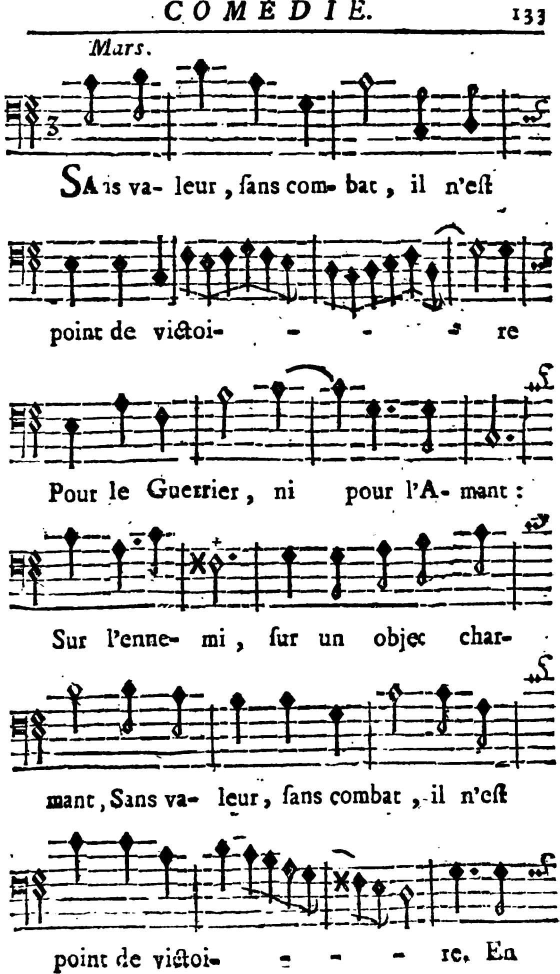


tôt que le Zé- phir vient careſ- ſer les



fleurs, Les fiers enfans de Mars cé- dai-


gnent tes douceurs, Quittent l'Amour, vo-
lent aux ar- mes. Si- mes.
L'Hiver est la saison ai- mable Qui
doit fi-xer tous vos de- sirs; Beau-
tés, sa ri- gueur favo- rable Ramene au-
près de vous l'Amour & les plai- sirs.


Mars.
SAns va- leur, ſans com- bat, il n'eſt
point de victoi- - - - re
Pour le Guerrier, ni pour l'A- mant:
Sur l'enne- mi, ſur un objet char-
mant, Sans va- leur, ſans combat, il n'eſt
point de victoi- - - - re. En

at-ta- quant, en combat-tant, Du triomphe

on obtient la gloi- - - -

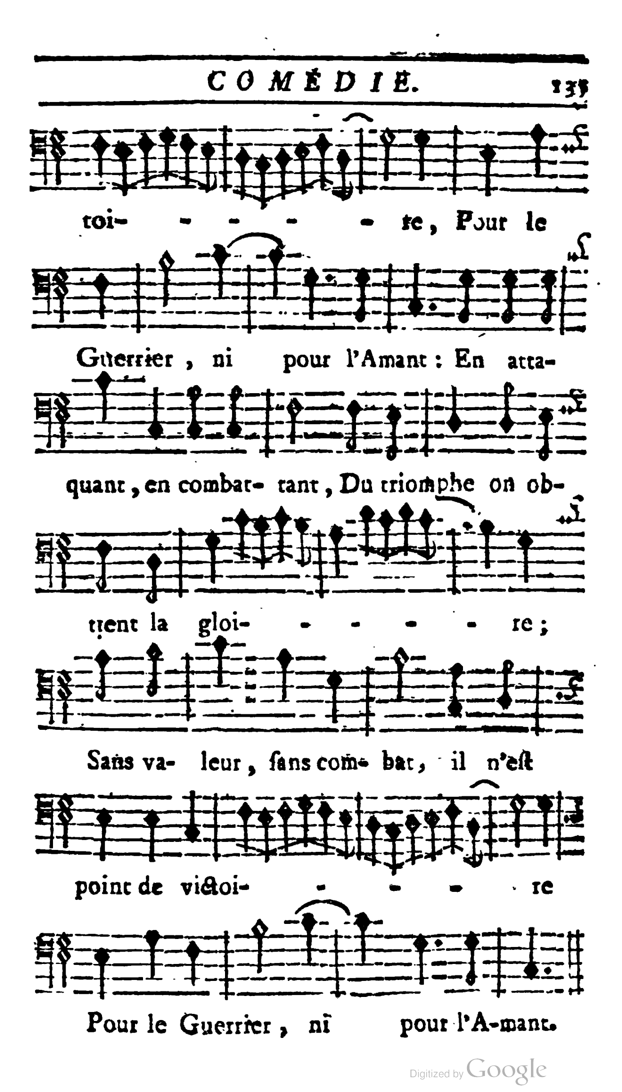
- - re; En atta- quant, en
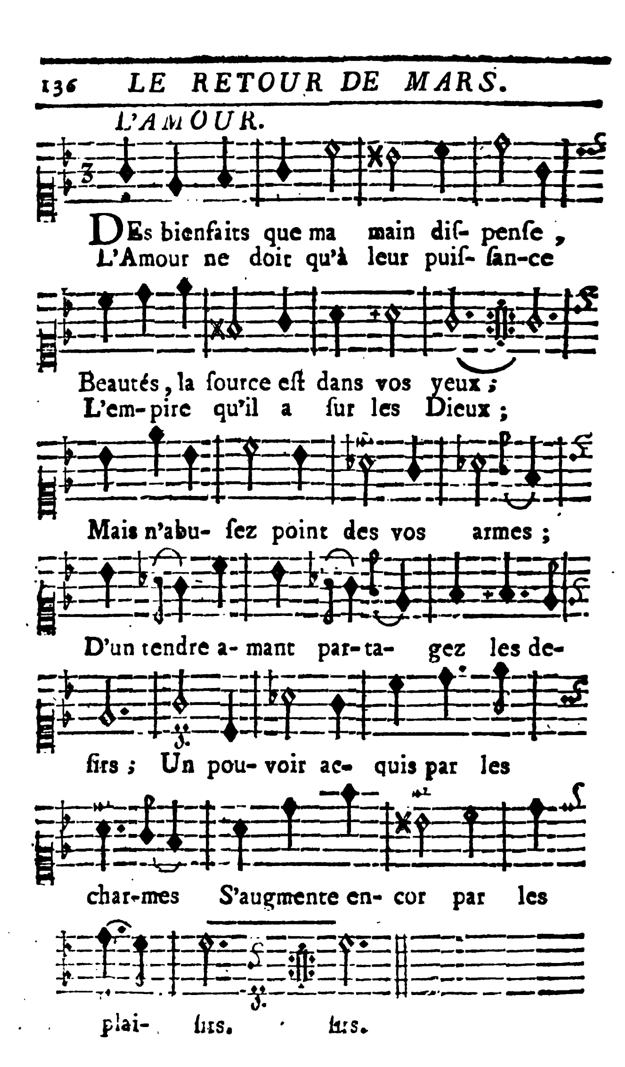
combat- tant, En at-ta- quant, en combat-

tant, Du tri-omphe on obtient la

gloi- - - - re. Sans va-

leur, sans com- bat, il n'est point de vic-


toi- - - - - te, Pour le
Guerrier, ni pour l'Amant: En atta-
quant, en combat- tant, Du triomphe on ob-
tient la gloi- - - - - re;
Sans va- leur, sans com- bat, il n'est
point de victoi- - - - re
Pour le Guerrier, ni pour l'A-mant.


L'AMOUR.
DEs bienfaits que ma main dis- pense,
L'Amour ne doit qu'à leur puis- san-ce
Beautés, la source est dans vos yeux;
L'em- pire qu'il a sur les Dieux;
Mais n'abu- sez point des vos armes;
D'un tendre a- mant par- ta- gez les de-
firs; Un pou- voir ac- quis par les
char-mes S'augmente en- cor par les
plai- sirs. sirs.

ZELISCA,

COMÉDIE-BALLET,

EN PROSE,

A TROIS INTERMEDES;

Donnée à Versailles pour la premiere fois, le Jeudi 3 Mars 1746.

Pour la seconde, le 10 du même mois.

CETTE Comédie-Ballet fut représentée sur le grand Théâtre de Versailles, par Ordre du ROI, à l'occasion du premier Mariage de M. le DAUPHIN.

M. LE DUC D'AUMONT,
Premier Gentilhomme de la Chambre en Exercice.

M. LE NOIR DE CINDRÉ,
Intendant des Menus Plaisirs du Roi.

M. DE LANOUE,
Comédien François Ordinaire de S. M. a donné le projet, composé la Comédie, & les paroles des Divertissements, ordonné les habits, les décorations & tout le Spectacle.

M. JÉLIOTE,
Ordinaire de la Musique du Roi, & de l'Académie Royale, a composé la musique des trois Divertissements.

M^r L A V A L,

Maître des Ballets de Sa Majesté, a composé toutes les danses des Intermedes.

M. S L O D S, *l'aîné*,

A exécuté les décorations, bâti & orné le Théâtre.

Les Comédiens François, les Danseurs de l'Opera, les Musiciens du Roi & de l'Opera réunis, ont exécuté la Comédie & les Intermedes.



PERSONNAGES

DE LA COMÉDIE.

ZÉLISCA,	Mlle. Gauffin.
TUDILLA,	Mlle. Dangeville.
ZALAIR,	M. Grandval.
FELISOR,	M. Drouin.
HASTIR,	M. Armand.

Ont chanté ſeuls dans les Intermedes;

LES DEMOISELLES,

Le Maur, Fel, Bourbonnois, &c.

MESSIEURS,

De Chaſſé, Jéliote, Poirier, &c.



ZELISCA,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grotte naturelle, un ruisseau sortant d'un des côtés de la grotte, de la mousse, des herbes, quelques arbres nains : le tout clair & verdoyant comme au Printems ; quelques cabanes propres sur les aîles, avec quelques arbres : du côté de la grotte un monticule avec des arbres fruitiers ; de l'autre côté, des campagnes riantes & un paysage agréable, quelques maisons de campagne & un Village dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

ZALAIR, TUDILLA.

TUDILLA.

QUE je vous suis obligée, Seigneur Zalair, de ce que vous venez de faire pour Hastir ! La simplicité de son caractere & de son état ne vous a point

rebuté, & votre protection auprès de la Princesse me réunit à un homme que j'ai aimé dès l'enfance, & à qui mes parents m'avoient promise.

ZALAIR.

Tu es donc du village prochain ?

TUDILLA.

Oui, Seigneur; c'est le lieu de ma naissance & de celle d'Hastir. Nous sommes d'égale condition; & quoiqu'en fort peu de temps la Fée ait beaucoup ajoûté à mes idées, & absolument changé ma façon de les exprimer, ce changement ne s'est fait que dans mon esprit, il n'a point passé jusqu'à mon cœur; & le desir de voir Hastir n'a pas peu contribué au conseil que j'ai donné à la Princesse de s'arrêter dans ces lieux.

ZALAIR.

Quoique la naïveté d'Hastir n'ait rien de rebutant, je ne doute point que ma mere ne produise dans ses idées & dans son langage le même changement qu'elle a fait en toi; cette inégalité entre vous sera bien-tôt réparée; en attendant, mes dons ne pouvoient mieux tomber que sur un homme qui t'intéresse. Mais laissons cela, & parle-moi de la Princesse, je t'en conjure.

TUDILLA.

Que puis-je vous en apprendre, Seigneur ? Vous voyez comme moi que son indifférence est toujours la même.

ZALAIR.

Et tu n'oses lui rien dire en ma faveur ?

TUDILLA.

Non, Seigneur ; malgré toute ma bonne volonté, les Fées n'entendent point raillerie. Mon ordre est de ne la point quitter, & de ne lui parler pour aucun de vous deux. La Fée, votre mere, a élevé la Princesse, elle l'aime, elle a promis de la rendre heureuse. Dans cette vue elle a voulu que Zélisca fut absolument maitresse de son choix. L'amour seul doit la déterminer ; c'est à vos soins ou à ceux de votre frere à faire naître cet amour.

ZALAIR.

Ah ! Tudilla, mon frere sera préferé.

TUDILLA.

Franchement ; ce seroit un peu votre faute. Vous aviez le choix des dons que votre mere a voulu partager entre vous : il s'agissoit de plaire à une jeune Princesse. Je ne vous comprends pas.

ZALAIR.

Quel si grand avantage lui ai-je donc cédé ?

TUDILLA.

Effectivement, une bagatelle. L'art tout entier des enchanteriens ; le pouvoir d'orner, d'embellir, d'animer, de créer en un mot, de répandre l'agrément partout, & d'employer pour cela jusqu'aux êtres imaginaires.

ZALAIR.

N'ai-je pas aussi mon pouvoir qui me distingue?

TUDILLA.

Quoi? Le pouvoir de détruire ces mêmes enchantemens, & de rendre tout à la simple nature? Le beau prodige!

ZALAIR.

Beaucoup plus grand que tu n'imagines. Rendre tout à la nature, c'est tout mettre dans l'ordre le plus parfait.

TUDILLA.

C'est vous réduire vous-même au rang des amants ordinaires.

ZALAIR.

Et c'est aussi ce que j'ai prétendu, en cédant à mon frere l'empire des illusions.

TUDILLA.

Mais cet empire, c'est celui des plaisirs; depuis un mois que Zélisca fait durer ses épreuves, combien de fois l'ai-je vû soûpirer après le moment qui rappelloit Félisor! Distrait en vous écoutant, n'offrant qu'une politesse indifférente aux amusements vulgaires que vous lui procuriez, le retour de votre rival vous exiloit: mille Fêtes galantes, mille amusements variés dans leur continuité remplissoient des moments trop courts pour les bien goûter. Jamais de conversation

languissante,

languissante, jamais un instant de solitude : rarem nt l'heureux Félisor s'est donné le temps de persuader la Princesse ; il l'a tout employé à lui plaire.

ZALAIR.

A lui plaire ! me serois-je donc abusé si cruellement ? Quoi ! ces plaisirs tumultueux dont l'appareil demande tant de ministres ; ces spectacles, illusion des yeux, vains chefs-d'œuvre d'un art imposteur ; cette agitation bruyante, qui n'éveille que les sens, qui ne peut passer jusqu'à l'ame ; quoi ! seroit-ce donc là les vrais plaisirs ? Ah ! que mon cœur s'en est fait une idée bien différente !

TUDILLA.

Votre cœur s'est trompé, Seigneur.

ZALAIR.

Non. Le cœur ne se trompe point. J'aimois la Princesse long-tems avant que ma mere m'offrît le choix de ses dons ; j'ai dédaigné des talents brillants, mais superficiels qui ne me rendoient pas plus digne d'elle. Le caractere même de Zélisca m'a déterminé. Franche & naïve, la nature semble se peindre dans sa sincérité ; douce & sensible, son cœur est fait pour la tendresse ; modeste autant que belle, elle possede tout ce qui peut rendre aimable, sans partager avec tant d'autres le desir de le paroître. Pourrois-je me pardonner le mélange du moindre artifice pour toucher un objet si digne de l'amour le plus sincere & le plus véritable ?



TUDILLA.

J'approuve votre délicatesse, mais je doute que Zélisca lui rende justice ; j'ignore même si elle s'en est apperçue.

ZALAIR.

Je sçais trop combien mes soins ont été inutiles jusqu'à ce moment. Mais, dis-moi, n'as-tu pû pénétrer quel est le don qu'elle possede, & que ma mere lui a confié ?

TUDILLA.

Il ne me convient pas de l'interroger ; & le refus qu'elle a fait de le dire à votre frere, m'a ôté l'envie de lui demander.

ZALAIR.

Ah ! Tudilla, si ce don étoit celui de lire dans les cœurs, j'aurois bien-tôt la récompense de tout l'amour dont le mien est pénétré. Mais, que dis-je ? J'ai tout à craindre ; & cet instant de solitude qu'elle a exigé de moi, n'est peut-être que pour rêver à mon rival, & pour me dérober une partie des moments qu'elle est obligée de passer avec moi.

TUDILLA.

Je ne le crois pas : elle a fait la même demande à votre frere, qui la lui a accordée comme vous. Il faut qu'elle ait quelque sujet particulier de rêver ; & ce desir d'être seule pourroit bien annoncer quelque changement dans son cœur.

ZALAIR.

Tu redoubles mon inquiétude : je ne puis plus supporter son absence. Voici Hastir qui te cherche ; je vais tâcher de rejoindre Zélisca, & tout employer pour lui persuader que l'amour de mon frere ne peut jamais égaler le mien.

SCENE II.

HASTIR, TUDILLA.

HASTIR *fait plusieurs révérences à Zalaïr.*

JE n'ai pas osé lui parler ; mais il a bien entendu mes révérences, n'est-ce pas ?

TUDILLA.

Oui, oui, va ; en tout cas, je les lui expliquerai.

HASTIR.

Que je suis bien aise de te revoir, ma chere Tudilla !

TUDILLA.

Je ne t'ai pas oublié comme tu vois ; te voilà, aussi bien que moi, domestique de la Princesse ; le Prince Zalaïr t'a donné une maison, des prés...

HASTIR.

Et des moutons, encor. Si tu sçavois avec quelles

bonnes magnieres il m'a donné tout ça ; combien de belles paroles, combien d'embrassements ! il étoit tout aussi aise que moi ; oh ! pour ça, c'est un aimable Seigneur. Pourquoi est-ce donc que la Princesse ne l'épouse pas ?

TUDILLA.

C'est qu'il a un frere qu'elle épousera peut-être.

HASTIR.

Qui ? celui qui est sorcier, comme tu dis ; qui bâtit, quand il veut, des villes, des châtiaux, des rivieres ? je ne l'ai jamais vû ; mais il me fait peur, celui-là.

TUDILLA.

Oh ! il n'y a rien à craindre avec lui. Il n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire du mal. Des Jeux, des Fêtes, des Spectacles de toutes sortes ; voilà à quoi sa mere a borné sa puissance. Il vous transporte où il veut, sans que vous vous en apperceviez ; quand il paroît, tout change : on n'est plus où on étoit, on ne voit plus rien de ce qu'on voyoit : ce que vos yeux regardent, ce n'est jamais ce que vous devez voir ; c'est ce qu'il veut que vous voyiez.

HASTIR.

Eh ! bien, qu'importe qu'on ne voye pas ce qu'on regarde, pourvû qu'on regarde ce qu'on voit.

TUDILLA.

Tu comprends donc ce que je te dis ?

HASTIR.

Moi ? Point du tout ; mais, quecque ça fait ? On parle toujours bien ſans ça : & pourquoi le Prince qui m'a donné des moutons ne peut-il pas auſſi faire regarder tout ça ?

TUDILLA.

Il ne l'a pas voulu. Au contraire, il veut qu'on ne voie que ce qu'on doit voir ; & ſa ſeule préſence détruit tout ce que ſon frere fait par enchantement.

HASTIR.

Ah ! j'entends. Tout ce que l'un fait, l'autre le défait. Mais au bout de tout ça, la Princeſſe n'en ſera pas plus riche.

TUDILLA.

Il ne s'agit pas de l'enrichir, il s'agit de lui plaire.

HASTIR.

Dame ! au village, qui dit l'un, dit l'autre. Et viendra-t-il bien-tôt, ſtautre Prince ?

TUDILLA.

Oui : l'heure de ſon retour approche.

HASTIR.

Et pourquoi eſt-ce qu'il s'eſt en allé ?

TUDILLA.

La préſence de Zalaïr l'a chaſſé, comme la ſienne va chaſſer Zalaïr.

HASTIR.

Et pourquoi eſt-ce qu'ils ne prennent pas la Princeſſe chacun par une main, pour lui conter leurs raiſons enſemble ?

TUDILLA.

La Fée, leur mere, leur a défendu. Elle a partagé les journées de Zélifca, & leur en a donné à chacun la moitié. Ils ne peuvent refter tous deux enfemble avec elle, que quand ils fe le permettent l'un à l'autre.

HASTIR.

Elle a donc peur qu'ils ne fe battiont?

TUDILLA.

Je n'en fçais rien; mais c'eft la loi qu'elle a établie entr'eux deux.

HASTIR.

Pardi, v'là bien du myftere! allons donc, que l'autre vienne, pifque c'eft fon tour. Mais qu'il me donne bien vîte queuque chofe de bon itou; car, vois-tu? j'ai bonne envie de t'époufer: mais j'en ai bien autant de devenir riche. Mais pourquoi eft-ce?....

TUDILLA.

Encore! Paix, tais-toi. Voici la Princeffe.

HASTIR.

Il paroît qu'elle a quecque chofe d'embarraffé dans la tête. J'avois encore tout plein d'hiftoires à te demander; mais adieu; ça fera pour tantôt.



SCENE III.

ZÉLISCA, TUDILLA.

ZÉLISCA, *rêvant.*

OUI, toutes mes réflexions sont inutiles.

TUDILLA.

Eh! bien, Madame, vous sortez de cette grotte; ai-je eu tort de vous la vanter?

ZÉLISCA.

C'est en vain que j'y pense, rien ne peut me déterminer; & je sens que je ne pourrai jamais me résoudre à choisir.

TUDILLA.

Je ne l'ai jamais vu si distraite.

ZÉLISCA.

Et cependant le moment approche.

TUDILLA.

Le Prince Zalaïr vous cherche, Madame.

ZÉLISCA.

Ah! c'est vous, Tudilla?

TUDILLA.

Oui, c'est moi que votre inquiétude afflige, & qui

ne voudrois en sçavoir la cause que pour la dissiper, s'il étoit possible.

ZÉLISCA.

Ah! ma chere Tudilla, je suis dans un terrible embarras!

TUDILLA.

Eh! quel est-il donc? Les deux Princes du Monde les plus aimables vous adorent; leur rivalité, loin d'interrompre vos plaisirs les reproduit & les varie sans cesse. Que peut-il manquer à vos vœux?

ZÉLISCA.

Le repos, & la certitude de mon sort. Ah! divine Fée, que n'ajoutiez-vous à tant de bienfaits, celui de me choisir un Epoux? Deviez-vous me laisser une liberté qui m'accable?

TUDILLA.

Mais, Madame, la mere des deux Princes en vous abandonnant ce choix n'a voulu que votre bonheur.

ZÉLISCA.

Pouvois-je être malheureuse avec l'un de ses fils?

TUDILLA.

Vous ne feriez pas cette demande, si vous aimiez l'un des deux. Mais enfin votre indifférence peut cesser.

ZÉLISCA.

Je ne le crois pas, puisqu'elle dure encore; & d'ailleurs je veux bien te l'avouer, mais à condition que tu

n'en inſtruiras aucun des deux Princes, il faut qu'ils l'ignorent abſolument; les ordres de la Fée ſont poſitifs.

TUDILLA.

Les vôtres me ſuffiſent, Madame.

ZÉLISCA.

Eh! bien, apprends donc que je n'ai plus que ce jour pour me déterminer.

TUDILLA.

Quoi! Madame?...

ZÉLISCA.

Oui, te dis-je, mon choix doit être fait aujourd'hui, & c'eſt ce qui m'inquiette. Je ne regrette point ces plaiſirs, ces fêtes, dont on m'amuſe depuis un mois: ſi la puiſſance de Féiiſor, ſi les effets de ſon art m'occupent agréablement; ce n'eſt point ſans plaiſir que j'y vois ſuccéder les ſoins & les entretiens de Zalaïr; leurs mutuels empreſſements me flattent, mais ils me laiſſent dans une égale indifférence pour l'un & pour l'autre. J'ai beau réfléchir, mon eſprit ne peut ſe déterminer.

TUDILLA.

Mais ce n'eſt point votre eſprit, c'eſt votre cœur qui doit décider.

ZELISCA.

Oui, la Fée me l'avoit dit; mais mon cœur eſt toujours le même.

TUDILLA.

Cela n'eſt pas naturel. La Fée a ſans doute quelque moyen que nous ignorons pour vous réſoudre à choiſir.

ZÉLISCA.

Eh ! qu'elle me le découvre donc. Ai-je jamais eu d'autre volonté que la ſienne ? J'ai penſé comme toi, & j'ai réſolu de remettre ce choix entre ſes mains.

TUDILLA.

Elle y a renoncé ; elle vous en a chargée : les Fées ne ſe démentent jamais.

ZÉLISCA.

N'importe : je veux abſolument la conſulter en préſence des deux freres ; elle m'éclairera ſans doute, elle fixera mon indéciſion. Voici le Prince Zalair, éloigne-toi.

SCENE IV.

ZÉLISCA, ZALAIR.

ZALAIR.

Je vous retrouve enfin, Madame ! Ah ! que votre abſence eſt cruelle ! Pouvez-vous, ſans me plaindre, me dérober tant de moments précieux ?

ZÉLISCA.

En vérité, Seigneur, mon dessein n'étoit pas de vous affliger ; j'avois besoin de ces instans de solitude.

ZALAIR.

Et ceux qu'il m'est permis de passer avec vous, sont presqu'écoulés. Bien-tôt mon rival, fier de son pouvoir enchanteur....

ZÉLISCA.

Vous voulez bien du mal au pouvoir brillant de Félisor ! ne le regretteriez-vous point ?

ZALAIR.

Non, Zélisca. Mon rival auroit-il possedé ce don précieux, si je l'avois cru nécessaire à votre bonheur ? Si jamais vous aimez, vous connoîtrez quelle preuve d'estime je vous ai donnée par mon choix. Mais pourquoi, dès ce moment, ne le sentiriez-vous pas ? Interrogez la nature entiere ; appellez, examinez tous les êtres qui la composent ; vous y verrez cet amour simple, cet amour tel qu'il est dans mon cœur ; tous l'avouent, tous en font gloire ; nul déguisement, nul prestige, l'art perfide n'habite que dans le cœur des humains. Je l'ai banni du mien pour le rendre digne de vous, & sincere autant que la nature, je me suis ôté tous les moyens de vous prouver mon amour, autrement que par mon amour même.

ZÉLISCA.

Mais votre amour auroit-il été moins véritable,

quand vous auriez ajouté au témoignage que vous m'en donnez, ceux que l'art de votre frere auroit pû vous fournir.

ZALAIR.

Mon amour eût sans doute été toujours le même; mais ma délicasse m'a fait rejetter ces armes brillantes, partage trop ordinaire de la séduction. Quoi! me suis-je dit, je ne devrois donc ce que j'aime qu'à des illusions? Un mensonge éternel regneroit autour de nous, & pénétreroit peut-être jusqu'à nos cœurs? Non, non, un amour mutuel est la perfection de la nature, & l'art ne peut être un moyen légitime de le faire naître. Pourriez-vous, Zélisca, me blâmer d'un choix, que l'amour m'inspire, que l'amour approuve, & dont lui seul peut être la récompense?

ZELISCA.

J'avoue que vos sentimens me paroissent singuliers, & je doute qu'ils eussent trouvé place dans tout autre cœur que le vôtre.

ZALAIR.

Quoi! cette satisfaction intérieure qu'excite en moi votre présence, cette douceur inexprimable que votre voix porte jusqu'au fond de mon ame; ce desir ardent & presqu'involontaire, de prévenir vos vœux, de vous sacrifier tout l'Univers, cette volonté active, flatteuse & constante de composer votre vie entiere de momens heureux, quoi! la nature n'auroit-elle formé

que mon cœur capable de ſentimens ſi délicieux ? Non, Zéliſca, le vôtre l'eſt auſſi. Ce que je ſens, l'Amour vous le doit, vous le ſentirez un jour ; eh ! voudrois-je vous aſſocier à ce bonheur, ſi je croyois qu'il en fût un plus parfait !

ZÉLISCA.

Votre choix avoit beſoin d'être juſtifié, & je le trouve à préſent moins extraordinaire.

ZALAIR.

Vous ne blâmez plus mon choix, belle Zéliſca ! Quel raviſſement, ſi je pouvois vous faire approuver le ſentiment qui me l'a inſpiré ?

ZÉLISCA.

Je le deſirerois autant que vous, & je voudrois pouvoir vous rendre heureux.

ZALAIR.

Ah ! Madame, ce deſir de faire mon bonheur ſeroit-il pour moi ſeul ? & mon frere. , . . .

ZÉLISCA.

Il le partage, Seigneur, & je lui ai fait le même aveu.

ZALAIR.

Eh ! quoi ! mes efforts ſeront donc toujours inutiles ! Mais, Madame, vous baiſſez les yeux, l'inquiétude ſe peint ſur votre viſage !

ZÉLISCA.

Il eſt vrai, Seigneur, j'héſite à vous demander une grace.

ZALAIR.

Ordonnez, Madame..

ZÉLISCA.

Prince, faites venir votre frere, je vous prie.

ZALAIR.

O Ciel! feroit-ce-là le fruit de vos réflexions? & le malheureux Zalaïr feroit-il condamné à ne vous plus voir?

ZÉLISCA.

Vous prier d'appeller Félifor, ce n'eft point vous bannir.

ZALAIR.

Pourquoi me forcer à partager avec lui les feuls moments heureux de ma vie? Bien-tôt les loix qui nous font prefcrites vont m'exiler; ah! Zélifca, mon malheur devroit-il être l'ouvrage de votre volonté?

ZÉLISCA.

Zalaïr, ne me refufez pas, je vous en conjure.

ZALAIR.

Venez, Félifor; c'eft Zélifca qui vous l'ordonne. (*A Zélifca.*) Ah! du moins, fi votre choix eft fait, ne me rendez point le témoin de fon triomphe.

SCENE V.

ZÉLISCA, ZALAIR, FÉLISOR.

FÉLISOR.

AH! Zélifca, que votre ordre m'enchante!
Vous prévenez mes defirs les plus doux;
Contre un rival, mon ame impatiente
Déja s'armoit de mouvements jaloux:
Mais que fa voix eft aimable & touchante,
Lorfqu'il m'appelle auprès de vous!

ZÉLISCA.

Je vous fuis obligée de votre empreffement; mais quittez de grace ce langage mefuré, & parlez comme nous, je vous prie.

FÉLISOR.

Eh! bien, Madame, quel fujet vous a fait avancer mon retour: ce n'eft pas, fans doute, pour embellir des lieux fi peu dignes de vous; la préfence de Zaïair fufpend ou détruit tous les effets de mon art, & fa retraite eft une faveur que je voudrois bien lui voir ajouter à la grace de m'avoir appellé.

ZÉLISCA.

Non, Félifor, la préfence de votre frere m'eft auffi néceffaire que la vôtre. Bien-tôt l'heure marquée vous va mettre en poffeffion de mes momens ; & fi je la préviens de quelques inftants, Zalaïr voudra bien le pardonner au motif qui m'y engage. Ecoutez-moi, Princes. Votre fort eft toujours incertain ; mon cœur flotte encore dans la même indécifion; un mois d'épreuve n'a pu déterminer fon penchant ; j'ai réfolu de confulter aujourd'hui votre mere ; & je veux que vous foyez l'un & l'autre témoins de fa réponfe.

ZALAIR.

Hélas ! Madame, vous avancez peut-être l'inftant qui doit m'ôter toute efpérance.

ZÉLISCA.

Non, Zalaïr, pour mon bonheur, pour le vôtre, fouffrez que j'exécute mon projet. Tous deux fils de ma protectrice, tous deux dignes de plaire, qui que ce foit des deux qu'elle me donne, je me trouverai heureufe de partager fon fort, & mon obéiffance fera fi prompte & fi fincere, que celui qu'elle aura nommé croira que je l'aurai choifi. Daignez donc, ô puiffante Fée, reprendre ce pouvoir de décider, dont le mérite de ces deux Princes m'empêcheroit toujours de faire ufage ; & déclarez vous-même celui pour lequel votre volonté me deftine.

FÉLISOR.

Ma mere vous entend, ſans doute; mais votre demande ne lui eſt pas agréable, puiſqu'elle refuſe d'y répondre.

ZÉLISCA.

Eh! quoi! généreuſe Fée, vous m'abandonnez! Ah! du moins, ne refuſez pas de m'éclairer, & de me dire à quel ſigne je pourrai connoître celui de vos deux fils, à qui mon ſort doit être uni. (*On voit quelques éclairs, l'on entend un tonnerre éloigné.*) Elle m'exauce enfin, & mes doutes vont ceſſer.

FÉLISOR.

L'eſpérance la plus flatteuſe s'empare de mon cœur.

ZALAIR.

La crainte la plus terrible me glace & m'interdit.

(*Des nuages clairs & légers ſe répandent ſur le Théâtre, s'aſſemblent, ſe diviſent, l'occupent preſque tout entier; ceux du milieu ſe développent, & laiſſent lire au centre, en Lettres de feu, cet Oracle, accompagné d'éclairs très-vifs, & d'un tonnerre lointain.*)

FÉLISOR *lit tout haut l'Oracle.*

Le ſpectacle le plus flatteur
Doit ſeul déterminer ton cœur,

(*Tout ſe replie & diſparoît.*)

ZALAIR.

O ! Ciel ! je suis perdu !

FÉLISOR.

Aimable Princesse, ah ! ne rougissez pas de ma victoire.

ZALAIR.

Ah ! Zélisca, quel Oracle ! & votre cœur l'approuve-t-il ? C'est donc fait, & je ne dois plus songer qu'à terminer loin de vous ma vie & ma douleur !

ZÉLISCA.

Quoi ! Zalaïr, vous renoncez à me voir ?

ZALAIR.

Je tremble à vous interroger. Me l'ordonnez - vous Madame ?

ZÉLISCA.

L'Oracle n'a parlé qu'à mes yeux, il n'a point déterminé mon cœur ; ma main n'est point donnée, & jusques-là, je ne puis sans injustice vous défendre ma vue.

ZALAIR.

Eh ! bien, je la chercherai donc encore cette vue si chere ; & du moins je retarderai le bonheur de mon rival, tant que je serai sûr de ne point troubler le vôtre.

FÉLISOR.

Prince, votre tems s'acheve, le mien commence ; & je me crois dispensé de rompre en votre faveur l'ordre suprême qui nous est prescrit.

ZALAIR.

Je m'éloigne, belle Zélisca ; & le seul desir de vous voir encore suspend mon désespoir.

SCENE VI.

FÉLISOR.

QUE tout ressente ici l'effet de ma puissance;
Esprits soumis à ma loi,
Ornez ces lieux, remplissez votre emploi.
Le cœur de Zélisca cesse d'être en balance;
L'art m'en fait triompher, célebrez sa puissance.

(La grotte naturelle disparoît: on voit à sa place au fond du Théâtre huit pilastres de nacre de perle, de corail & de rocailles colorées: quatre autres pilastres sont sur chacun des côtés, & tous sont couronnés par un chapiteau de même matiere; ce qui forme comme une grotte quarrée. De l'entre-deux des pilastres tombent des nappes d'eau dans des bassins du plus beau marbre & de la forme la plus agréable. Celle du milieu beaucoup plus large, est reçue dans une grande coquille de lapis qui fait saillie. Sur les aîles en avant, sont des baldaquins & des pavillons aussi riches que galants; des Génies en l'air en soutiennent les bonnes-graces: d'autres viennent remplir le Théâtre, sous la forme de Musiciens & de Danseurs.)

DIVERTISSEMENT.

LE GÉNIE, *Ordonnateur de la Fête.*

RIEN ne ſuſpend, rien ne limite
Les efforts d'un art enchanteur.
L'Univers en repos, la Nature en fureur,
N'ont point d'effets qu'il n'imite.

CHŒUR.

Rien ne ſuſpend, rien ne limite, &c.

L'ORDONNATEUR.

Avare de ſes dons, la ſtérile Nature
Les diſperſe en des lieux divers.
L'aimable fils de l'impoſture,
L'art aux vœux des Mortels tient ſes thréſors
ouverts;
Et dans le même eſpace
Il raſſemble, il ramaſſe
Les beautés de tout l'Univers.

CHŒUR.

Rien ne ſuſpend, rien ne limite, &c.

(On danſe.)

L'ORDONNATEUR.

Applaudiſſez au choix de votre maître,
Arts ſéducteurs, fils de la Volupté;
L'Amour ne vous a fait naître,
Que pour célebrer la beauté.
De vos concerts
Frappez les airs:
Chantez l'objet qui préſide à vos Fêtes;
Pour la plus belle des conquêtes
Uniſſez vos talents divers.

CHŒUR.

De nos concerts
Frappons les airs, &c.

(*On danſe.*)

UN GÉNIE. Mlle. Fel.

D'un tendre Amant partagez les deſirs:
Trop de fierté ſuſpend votre victoire.
Si la beauté fait votre gloire,
L'Amour doit faire vos plaiſirs.

(*On danſe.*)

UN AUTRE GÉNIE. Le Sr. Poirier.

C'eſt dans vos yeux qu'il allume ſa flamme,
Ce Dieu dont vous n'oſez éprouver les douceurs;

Pourquoi lui refuser l'empire de votre ame,
Lorsqu'il vous fait regner sur tous les cœurs

Beautés souveraines,
C'est de vos mains qu'il prend ses traits vain-
queurs :
Vous versez, en formant nos chaînes ;
Ou ses plaisirs, ou ses rigueurs.

C'est dans vos yeux, &c.

FELISOR.

Allez embellir d'autres lieux,
Déployez vos thrésors & bravez la Nature ;
Que le goût, la richesse & l'ordre & la parure
Enchantent ses regards, & décident ses vœux.
Formez le vrai séjour de la volupté pure,
Rassemblez-y les Amours & les Jeux.
Offrez enfin un spectacle à ses yeux,
A qui son cœur se rende sans murmure.

(On reprend le Chœur, sur lequel on danse.

De nos concerts
Frappons les airs, &c.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Peintre auroit dû lui-même donner la description de la décoration qui paroissoit au commencement de ce second Acte. Je l'en ai long-tems pressé, il est mort sans l'avoir fait, & je n'entreprendrai pas de la faire de mémoire.

Dans le fond étoit un Palais de Fée le plus superbe, le plus magnifique qu'on eut vû jusqu'alors. L'or, l'azur, les pierres précieuses y étoient employées avec le plus grand goût. Sur les deux aîles étoient deux colonades qui se réjoignoient au Palais en demi-cercle, & qui annonçoient une avant-cour. Toutes les colonnes cannelées, suivant les proportions, par le bas, devenoient torses en s'élevant; elles étoient embrassées par des guirlandes de diamants de différentes couleurs qui suivoient les contours, & figuroient des fleurs; les bases & les corniches, ainsi que l'architrave & la plinthe, en étoient enrichis avec profusion; des transparents, des bougies & des lampions sans nombre, cachés & disposés avec art, en varioient & en multiplioient les reflets. Le percé des colonnes conduisoit les regards dans des jardins de féerie, dont les détails

& la magnificence peuvent mieux s'imaginer que se décrire. En un mot, c'étoit ici, autant qu'on avoit pû le soumettre aux regles, l'exécution & la réalité de toutes les fictions les plus riches & les plus brillantes qu'on rencontre dans tous les ouvrages d'imagination, auxquelles le Poëte & le Peintre avoient encore ajouté leurs idées.

SCENE PREMIERE.

HASTIR.



AH ! Ciel ! que de richesses ! que de biautés ! que de thrésors ! ouf. Je n'en puis plus. J'étouffe d'aise. Mes yeux en ont la barlue. Quecque j'ai vû ? quecque je n'ai pas vû ? Des diamants bâtis en chambre ! de l'or moulé sus quoi on marche ! des parles en rubis qui avont toutes sortes de figures ! v'là qu'est fini, j'en mourrai. On m'a dit de prendre. Je prends par-tout, & je trouve toujours à prendre. Misérable ! en cent ans je ne pourrai jamais emporter tout ça. Je ne sçaurois retrouver le chemin de mon village ; je ne sçaurois tant-seulement trouver la porte. Je ne sis pas entré ici, & si pourtant m'y v'là. Par où est-ce qu'on m'y a mis. Ma cervelle est à la renverse. Je n'ose fouiller dans ma poche ; alle est toute pleine. Sstelle-ci n'en peut pú tenir : à moi, Tudilla ! Tudilla !

SCENE

SCENE II.

TUDILLA, HASTIR.

TUDILLA.

EH! bien, qu'as-tu donc ?

HASTIR.

Ah! Tudilla, je ne sçais pus où je suis; je ne sçais pus comment tout ça se fait. Es-tu bien toi? La, ne me trompes-tu pas?

TUDILLA.

Pourquoi veux-tu donc que je te trompe? Si je suis moi? Est-ce que tu ne me vois pas?

HASTIR.

Eh! je vois tant de choses que je n'ai jamais vues; que je ne sçais pus si ce que je vois, c'est ce que j'ai vû avant de voir tout ça.

TUDILLA.

Mais je crois que tu deviens fou.

HASTIR.

Donne-moi un bon coup de poing; la, de toute ta force.

TUDILLA.

Pourquoi donc veux-tu que je te batte?

HASTIR.

Pince-moi bien fort, je t'en prie ; réveille-moi bien vîte. Non ; je ne suis pas digne de faire un si biau songe.

TUDILLA.

Est-ce que tu dors, imbécille ?

HASTIR.

Eh ! non, je ne dors pas ; & si pourtant, c'est cent fois pis que si je n'étois pas éveillé. Fouille dans ma poche, Tudilla. Vois, vois s'ils y sont encore.

TUDILLA.

Eh ! quoi donc ?

HASTIR.

Tout ce que j'y ai fourré.

TUDILLA.

Tiens, est-ce cela ?

HASTIR.

Ah ! Ciel ! rends-moi ça tout-à-l'heure.

TUDILLA.

Oh ! je t'assure que je n'ai pas envie de t'en priver.

HASTIR, *baisant ses diamants.*

Mes joyaux !... Mes chers joyaux !... Je ne dormons donc ni vous ni moi. Et dans l'autre poche: tiens, tiens ; tout plein de pieces d'or.

TUDILLA.

Eh ! que veux-tu faire de tout cela ?

HASTIR.

Comment, ce que j'en veux faire ? Allons vîte, dis-moi où ça se vend.

TUDILLA.

Qu'eſt-ce que tu veux acheter ?

HASTIR.

Tout le monde ; afin d'avoir après de quoi vivre toute ma vie.

TUDILLA.

As-tu beſoin de tant de choſes ? N'as-tu pas des prés, des moutons....

HASTIR.

Ah! pardi, c'eſt encore un biau Prince que ton Zalaïr avec ſes moutons ! fi, queu miſere ! oh ! qu'il vienne ; je lui parlerai bien à ſt'heure, mais but à but ; la, pus de révérence.

TUDILLA.

Mais, calme-toi donc. Si on te voyoit ſi tranſporté, on ſe moqueroit de toi.

HASTIR.

Oui ; t'as raiſon, faut que je me calme. Dame ! vois-tu ! c'eſt la premiere fois que je ſis riche ; m'eſt avis que je ſis grandi de ſix pieds. La, la, tout doucement, note cœur ; ni vous, ni moi, je ne ſommes pus un payſan. Ce n'eſt pus de la joie qu'il nous faut.

TUDILLA.

Tu te crois donc bien riche à préſent ?

HASTIR.

Comment, ſi je le ſis ? Eſt-ce que ce n'eſt pas pour moi tout ce que je pourrai emporter ?

TUDILLA.

Oh ! oui ; tu emporteras de belles choses ! crois-moi, Haſtir, tout ce que tu vois ici, tout ce que tu poſſedes ; ce ne ſont que des chimeres.

HASTIR.

Des ... chimeres ? Mais voirement, ça eſt bien joli : faut que ça ne ſe trouve qu'à la Cour ; car je n'en cns jamais vû au village.

TUDILLA.

Au village, tu voyois quelque choſe ; mais ici, tu ne vois rien.

HASTIR.

Comment, je ne vois rien ?

TUDILLA.

Non, rien de ce que tu dois voir.

HASTIR.

Mais voyez ſt'envieuſe qui vouloit bien tantôt que je voyiſſe des moutons, & qui ne veut pas à ſt'heure que je voye des diamants.

TUDILLA.

Tes diamants n'en ſont pas.

HASTIR.

Eh ! ben, ne v'là-t-il pas pour me faire devenir fou ? Eſt-ce que tu n'es pas toi ? Eſt-ce que je ne vous vois pas l'un comme l'autre ? Oh ! je t'en prie, ne m'échauffe pas la bile. Allons, viens-çà que j'empliſſe tes poches.

TUDILLA.

De quoi ?

HASTIR.

De ce qui eſt dans les miennes, afin que j'en aille chercher d'autres.

TUDILLA.

Je n'ai que faire de tout cela.

HASTIR.

Oh ! point d'obſtination, vois-tu ! Je me marie les poches pleines, pourquoi veux-tu que les tiennes ſoyont *vuides*.

TUDILLA.

Mais, je te dis encore une fois....

HASTIR.

Mais je te dis, moi, que je le veux. Me v'là riche une fois ; ne me raiſonne pas. Il y a ici tout plein de filles à marier, & qui ſont belles encore, oh ! dame, je les ai regardées, moi.

TUDILLA.

Comment donc, tu me mets bien vîte le marché à la main ?

HASTIR.

D'où vient itou que tu ne veux pas faire fortune ?

TUDILLA, *à part.*

Je ne ſçaurois le détromper ; j'aime mieux m'en amuſer que de me fâcher contre lui.

HASTIR.

Que marmotes-tu là ?

TUDILLA.

Eh ! bien, Monſieur Haſtir, puiſqu'il y a ici tant de filles que vous avez regardées, vous pouvez en prendre une, j'y conſens ; le retour de Zalaïr vous rendra plus traitable, & me vengera bien-tôt de votre infidélité.

(Elle ſort)

SCENE III.

HASTIR, *ſeul.*

OH ! que Zalaïr ne s'y joue pas. Je l'étranglerois s'il m'ôtoit tout ce que j'ai. Je li rends ſes moutons, quitte à quitte Je ne ſis pus du village : me v'là de la Cour ; vive les chimeres : je ſis pourtant fâché de l'avoir renvoyée. Auſſi, c'eſt ſa faute. V'là Monſieur Féliſor qui vient ; je m'en vas tout droit lui demander une autre femme.

SCENE IV.

FÉLISOR, HASTIR.

MONSEIGNEUR.... Excuſez, ſi j'ons l'impertinence de vous parler. C'eſt que vous m'avez fait riche, & ça fait que j'ai queuque choſe à vous dire

FÉLISOR.

Que me veux-tu ?

HASTIR.

Monſeigneur... c'eſt que je ſis garçon.

FÉLISOR.

Eh ! bien ?

HASTIR.

C'eſt que je ſis brouillé avec mon amoureuſe.

FÉLISOR.

Avec Tudilla ?

HASTIR.

Oui, Monſeigneur. Ça ne ſe connoît pas en bijoux, ça n'aime pas les diamants ; alle dit comme ça que vous êtes un vendeux de fauſſe monnoye. Oh ! dame, je l'ai renvoyée, voyez-vous ! & c'eſt votre honneur de me marier à ſt'heure bien à mon aiſe. Y a tant de filles ici !

FÉLISOR.

Eh ! laquelle te plaît davantage ?

HASTIR.

Je n'en ſçais rien. Je les voyois tantôt l'une aprés l'autre ; quand j'en regardois une, je la voulois : & pis après, c'étoit ſa voiſine ; & pis après, c'étoient toutes les deux, quand alles auroient été un cent. Donnez-moi le choix d'une par préférence, afin que je l'épouſe.

FÉLISOR.

Volontiers, Haſtir ; chioſis celle qui te plaira le mieux. Je me charge de ſa dot.

HASTIR.

Grand-merci, Monſeigneur ; je m'en vas lorgner toutes les filles qu'ous avez données à la Princeſſe, afin d'en prendre une au pus vîte, tandis que je ſis en colere contre Tudilla.

SCENE V.

ZÉLISCA, FÉLISOR.

ZÉLISCA.

NON, rien n'eſt ſi brillant. Jamais on n'a vû tant de beautés réunies.

FÉLISOR.

Charmante Zéliſca, que votre perſonne en raſſemble de bien plus parfaites ! aimable rivàle de Vénus, habitez donc pour toujours un temple que vous jugez digne de vous : & que les yeux les plus beaux du monde ne voyent plus déſormais que les objets les plus agréables.

ZÉLISCA.

Eh ! quel moyen d'en voir ici d'autres ? Votre puiſſance.....

FÉLISOR.

N'attribuez rien à mon pouvoir. L'éclat qui vous environne, n'eſt que l'effet de votre préſence. Tout orner, tout embellir, n'eſt-ce pas le vrai partage de

la Beauté ? Ces mêmes Graces, qui ont orné vos cheveux, qui ont assorti ces fleurs sur vos habits & sur votre sein, ont aussi mêlé les couleurs de ces peintures. Le feu dont ces diamants pétillent, s'allume à celui de vos beaux yeux; cette foule d'Amours qui vous suivent sans cesse ont élevé ce palais, auquel chacun de vos regards ajoûte un ornement nouveau, & c'est bien moins ici le chef-d'œuvre de mon art, que le triomphe de vos charmes.

ZÉLISCA.

Vous m'avez accoutumée à reduire tous ces beaux discours à leur juste valeur : ne me louez point tant, je vous prie ; vos éloges me flattent, mais ils m'embarrassent.

FÉLISOR.

Puis-je vous priver d'un hommage qui vous est dû, & se peut-il que mon rival ne vous ait pas répété cent fois des vérités que votre modestie vous fait appeller des éloges ?

ZÉLISCA.

Je vous assûre que ses discours ne ressemblent point du tout aux vôtres ; & quoi qu'il m'ait beaucoup parlé, je ne me suis pas encore apperçu qu'il m'ait louée.

FÉLISOR.

Eh ! connoît-il comme moi le prix de vos charmes Apperçoit-il en vous, tant de beautés, tant d'attraits ravissants que vous seule rassemblez, & qui, partagés,

feroient l'orgueil de cent ob ets differents ? Non, *Zélisca* ; ses yeux vous trouvent belle & rien de plus ; les miens distinguent tout ce qui vous embellit. Son choix lui-même n'annonce-t-il pas le peu d'étendue de ses idées ?

ZÉLISCA.

Je ne sçais point si ses yeux me trouvent moins belle que les vôtres ; mais j'ai tout lieu de croire qu'il desire mon bonheur aussi ardemment que vous.

FÉLISOR.

Mais quel bonheur vous peut-il faire partager ? Comparez un instant les vulgaires amusements qui sont en son pouvoir ; & l'éclat, la variété des plaisirs qui sont en ma puissance. Jugez de notre amour par leurs effets ; le sien a porté l'aveuglement jusqu'à se dépouiller en ma faveur de tous les moyens capables de vous persuader.

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, je n'ai aucun pouvoir qui me distingue ; cependant j'ai sçu prouver mon amitié à votre mere. Si l'amour est un sentiment semblable, ne peut-il pas se faire connoître & se soutenir sans tant de fêtes & d'éclat ?

FÉLISOR.

Non, Zélisca ; le plaisir est un flambeau durable, auquel sans cesse l'Amour rallume le sien toujours prêt à s'éteindre. Dans un tendre commerce, dans une union de longue durée, quoique toujours occupés l'un de

l'autre, peut-on se dire sans cesse que l'on s'adore? L'Amour n'a-t-il pas, en dépit de lui-même, des moments qui le surchargent? On voit ce qu'on aime, on le voit encore: un Spectacle brillant lui enleve nos regards, dans l'instant, peut-être, que nous allions lui trouver moins de perfections. Un amusement étranger, une aimable distraction, renouvelle des sentimens qu'un entretien trop long alloit épuiser. Croyez-moi, Zélisca, mon rival a désarmé l'Amour, en arrachant de ses mains tous les traits que lui fournissent les Plaisirs.

ZÉLISCA.

Vous faites l'éloge de votre puissance: mais j'ai peine à croire que vous fussiez satisfait, si je la préferois à votre personne.

FÉLISOR.

Puis-je ne pas chérir tout ce qui m'approche de votre cœur? Mon pouvoir multiplie les moyens de l'obtenir. Sçavoir amuser, c'est sçavoir plaire. Décidez donc enfin, cédez à ces plaisirs, dont la variété peut seule vous rendre heureuse. Rappellez-vous l'oracle de ma mere. Ce Palais brillant, ce Spectacle enchanteur, en frappant vos yeux, a-t-il émû votre ame?

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur...

FÉLISOR.

Ah! ne balancez plus, Madame; ne me dérobez pas plus long-tems l'aveu de ma victoire.

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, j'admire.....

FÉLISOR.

Ne diſſimulez point, je vous en conjure. Non, ce n'eſt point là le mot que vous penſez. Eh ! quoi, l'Oracle n'eſt-il pas rempli ? Vos ſens ſont émus. Vos yeux admirent, votre cœur s'attendrit, votre bouche héſite ; achevez, charmante Zéliſca, & par un mot plus véritable, & beaucoup plus tendre, fixez pour jamais mon bonheur & le vôtre.

ZÉLISCA.

Je vous proteſte, Seigneur, que je ne ſçais point ce mot que vous me demandez, & s'il faut que mon cœur me l'apprenne, le Spectacle que vous m'offrez n'eſt pas apparemment celui qui doit le lui inſpirer.

FÉLISOR.

J'ai tort, je le confeſſe ; & peut-être moi-même je retarde l'inſtant de mon triomphe. Des beautés muettes & immobiles, fixent les yeux ſans aller au cœur : il eſt tems d'animer tous les objets qui vous environnent, de confier à des voix plus flatteuſes l'expreſſion de ma tendreſſe, & de multiplier les images des plaiſirs que vous inſpirez & qui vous attendent.

Gaieté deſirable,
Viens orner ma Cour ;
Enjouement aimable,
Fais-en ton ſéjour.

Guidez tour à tour
Les Graces légeres,
Et les Ris ſinceres,
Et le tendre Amour.

Tracez-nous l'image
D'un doux badinage.

Viens orner ma Cour,
Gaieté déſirable ;
Enjouement aimable,
Fais-en ton ſéjour,

Un Trône de Féerie à colonnes légeres & brillantes s'éleve ſur un des coins du Théâtre, à l'avant-Scene : Zéliſca & Féliſor vont s'y placer.

Pendant que les Graces & les Plaiſirs viennent occuper & remplir le Théâtre, des groupes d'Amours occupent les airs, & deſcendent pour ſe joindre à eux.

CHŒUR.

Dans ces beaux lieux,
Tous les Plaiſirs s'uniſſent ;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

A nos Chanſons, les Amours applaudiſſent:
De la Gaieté
C'eſt l'aſyle enchanté.
Dans ces beaux lieux,
Tous les Plaiſirs s'uniſſent;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

Libre de ſoins, la Raiſon, moins auſtere,
Embraſſe le Plaiſir;
C'eſt pour le mieux choiſir
Que ſon flambeau nous guide & nous éclaire.

Dans ces beaux lieux, &c.

(On danſe.)

UNE NYMPHE, *alternativement avec le Chœur.*

C'eſt dans nos Jeux
Que l'Amour ſe couronne;
C'eſt dans nos Jeux
Qu'il prépare ſes nœuds.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux, &c.

LA NYMPHE.

Il doit à nos attraits tous les cœurs qu'il moisſonne.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux
Que l'Amour ſe couronne.

LA NYMPHE.

C'eſt nous qui des Mortels lui préſentons les vœux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux
Qu'il prépare ſes nœuds.

DUO.

Ces biens qu'il vous promet, notre aveu vous les donne ;
Il enchaîne vos cœurs, nous les rendons heureux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux, &c.

DUO.

Pour vaincre une Beauté dont la froideur l'étonne,
Au flambeau des Plaiſirs il allume ſes feux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux, &c.

(On danſe.)

UN PLAISIR.

Ici les Ris & les Jeux
Forment les chaînes les plus belles ;
Il n'eſt point d'amants malheureux ;
Il n'eſt point d'amantes rebelles.
Un deſir,
Un ſoupir
Adoucit les plus cruelles ;
Et ſi l'Amour a des aîles,
C'eſt pour voler vers le Plaiſir.

Ici, les Ris & les Jeux, &c.

(On danſe.)

(Avant le Pas de Cinq danſé par Zéphire & Flore, un Faune, une Dryade, l'Amour au milieu les uniſſant.)

UN PLAISIR.

Acheve, Amour, prodigue tes faveurs ;
Que tout brille ici de ta gloire ;
Que l'image des biens dont tu combles les cœurs,
Aſſûre encor mieux ta victoire.

Pas de Cinq.

UNE NYMPHE.

Dans ce beau jour,
Quels biens vont éclore!
Zéphire & Flore
Conduisent l'Amour.

CHŒUR.

Dans ce beau jour, &c.

LA NYMPHE.

Pour vous, ces Dieux
A l'envi s'animent.
Leurs pas vous expriment
L'ardeur de leurs feux.

CHŒUR.

Dans ce beau jour, &c.

LA NYMPHE.

Les Ris, les Jeux,
L'aimable Jeunesse,
Les amants heureux;
Dans ces beaux lieux,
Tout vous redit sans cesse:
Que de plaisirs
L'Amour vous présente;
Beauté charmante,
Formez des desirs.

CHŒUR.

Que de plaisirs, &c.

(On danse.)

UNE NYMPHE.

L'amour est un badinage;
Devroit-il vous allarmer?
Il ne veut que vous charmer;
Tôt ou tard la plus sauvage,
Sous ses loix s'engage.
Devroit-il vous allarmer?

L'amour eſt un badinage.
S'il bleſſe quand on l'outrage,
Devroit-il vous allarmer ?
Lui ceder, c'eſt le déſarmer.

L'amour eſt un badinage;
Devroit-il vous allarmer ?

Ballet général.

(Tandis que le Chœur reprend, comme au commencement:)

Dans ces beaux lieux
Tous les Plaiſirs s'uniſſent;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

(Zalaïr paroît & tombe aux genoux de Zéliſca.)

Sur la fin du Divertiſſement, Haſtir, qui a examiné toutes les Graces, s'arrête à celle qui eſt ſur le bord de la Scene; il la carreſſe, lui fait ſa déclaration, ſe jette à ſes genoux.

En un moment, le Palas eſt détruit; tout le Spectacle diſparoît; l'obſcurité regne par-tout; la Nymphe d'Haſtir eſt transformée en chouette qui s'envole; Haſtir épouvanté s'enfuit en criant. D'autres oiſeaux

traverſent le Théâtre en volant. Cette deſtruction fut un des moments les plus intéreſſants de tout le Spectacle. La promptitude avec laquelle tout l'éclat diſparut ; l'horreur du contraſte qui lui ſuccéda, firent une émotion dans l'ame de tous les ſpectateurs.

Le Théâtre repréſente des rochers obſcurs & arides ; ſur les aîles ſont des pierres ſur une terre brûlée, quelques haies de houx, & des bruyeres à demi-jaunes ; en un mot, la ſolitude la plus triſte & la plus effrayante. Tudilla a pris la fuite.

SCENE VI.

ZÉLISCA, ZALAIR, *à ſes genoux.*

ZÉLISCA.

CIEL ! où ſuis-je ? Ah ! c'eſt vous, Zalaïr ?

ZALAIR.

Oui, Madame. Et j'expire à vos pieds, ſi je n'obtiens le pardon des déſordres que ma préſence opere.

ZÉLISCA.

Il eſt vrai qu'ils ſont grands ; & vous me voyez dans la derniere ſurpriſe d'un changement ſi prompt & ſi complet. J'admirois, il n'y a qu'un inſtant ; peu s'en faut que l'épouvante ne ſuccede à l'admiration.

ZALAIR.

Connoissez toute la malignité de mon rival. Auroit-il choisi le desert le plus affreux pour y produire la ressemblance du séjour le plus enchanteur, si son orgueil ne se fût flatté d'exciter, à son avantage, l'étonnement où il vous jette, en opposant la pompe & les richesses de son art aux difformités de la Nature ?

ZÉLISCA.

Prince, mes yeux se rassurent ; & quelque changement que vous apportiez dans ces lieux, je ne me plains point de vous y voir.

ZALAIR.

Vous ne vous plaignez point de ma présence ; mais hélas ! que vous étiez éloignée de la desirer !

ZÉLISCA.

En vous parlant ainsi, je ne croyois pas mériter un reproche.

ZALAIR.

Non ; je ne vous reproche rien. Laissez murmurer mon cœur : suivez l'impression du vôtre. J'interromps vos plaisirs ; je suspends votre bonheur ; étouffez un reste de pitié qui vous gêne ; unique, mais trop foible récompense de l'amour le plus tendre & le plus malheureux.

ZÉLISCA.

Prince, vous m'affligez, mais vous ne me chagrinez point. Cette pitié dont vous me parlez, & qu'il est vrai que je sens, est presque un plaisir pour moi.

ZALAIR.

Eh ! bien, conſervez-la, cette pitié généreuſe ; que mes malheurs l'augmentent. Ce ne ſont plus les preſtiges d'un rival que j'ai à combattre ; l'ardeur, la vérité de mon amour en auroient triomphé ; mais un Oracle fatal a prononcé mon arrêt ; & votre cœur, ou l'a déja confirmé, ou bien-tôt le verra s'accomplir ſans ſe plaindre.

ZÉLISCA.

Je ne comprends encore rien à cet Oracle. Il veut que ce ſoit le ſpèctacle le plus enchanteur qui me détermine : Féliſor vient de ſe ſurpaſſer, & cependant il n'a ſatiſfait que mes yeux.

ZALAIR.

Mais ce plaiſir de vos yeux ne peut-il pas en un inſtant paſſer juſqu'à votre cœur ?

ZÉLISCA.

J'ignore ce qui peut arriver ; mais, je veux bien vous l'avouer, les premiers jours que Féliſor déploya, pour me plaire, toute la magnificence de ſon art, j'en fus charmée. Mon cœur, comme mes yeux, ſembloit s'y livrer tout entier. Depuis un tems, ſoit vos diſcours, ſoit l'habitude, le plaiſir que j'y goûte eſt beaucoup moins vif. Aujourd'hui, malgré l'Oracle & les efforts de votre frere, j'en étois preſque à l'ennui quand vous êtes arrivé.

ZALAIR.

Eh! tous ces plaiſirs étrangers ſont-ils faits pour remplir un cœur comme le vôtre? L'Amour vous doit toutes ſes récompenſes. Vous méritez d'éprouver, de ſentir toutes les douceurs d'une tendreſſe réciproque & véritable; que ne ſuis-je aſſez parfait pour vous l'inſpirer? Ah! mon cœur, tout pénétré, tout enflâmé qu'il eſt, n'a pas l'orgueil de ſe croire digne de vous.

ZÉLISCA.

Zalaïr, ſongez bien à ce que vous me dites; car je ſerois bien fâchée, ſi vous ne me parliez ainſi que pour me flatter.

ZALAIR.

Moi! vous flatter, Madame! Eh! le puis-je? Le menſonge ne m'eſt-il pas interdit? Le ſeul avantage que je puiſſe recueillir de mon choix, c'eſt de vous perſuader qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de vous tromper; c'eſt la vérité qui m'inſpire; c'eſt elle qui me force à vous dire que, ſi je ne vous adorois pas comme la perſonne la plus digne de plaire, je vous eſtimerois comme la Princeſſe la plus accomplie.

ZÉLISCA.

Prince, votre frere m'a prodigué aujourd'hui bien des louanges; mais il ne m'a rien dit qui m'ait été ſi ſenſible. Votre eſtime me plaît infiniment; elle vous rend plus agréable à mes yeux. Je regrette moins les perfections qui me manquent, & que je voudrois pourtant bien avoir, pour que vous m'eſtimaſſiez davantage.

ZALAIR.

Ce desir annonceroit-il ? Ah ! Zélisca ....

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, ne pourriez-vous point vous en tenir à ce sentiment qui me fait tant de plaisir.

ZALAIR.

Toute mon espérance est détruite. Ah ! Ciel ! quel moment choisissez-vous pour me défendre de vous adorer ? Vous m'accablez.

ZÉLISCA.

Zalaïr, je ne veux point vous affliger ; au contraire. Votre amour vous rend malheureux, & je voudrois bien que vous ne le fussiez point. Calmez-vous donc : vous ne donnez point du tout envie de partager votre état.

ZALAIR.

Vous en ignorez les charmes & le supplice ; & je ne sçais moi-même, si les peines que j'éprouve sont au-dessus des plaisirs que je goûte. Mais, que dis-je ? Puis-je n'être pas le Prince le plus à plaindre ? Cet Oracle qui me désespere, peut-il changer en ma faveur ?

ZÉLISCA.

Je n'y vois point d'apparence. Aussi, vous êtes bien imprudent d'avoir cedé tout ce pouvoir-là à votre frere.

ZALAIR.

Je puis mourir de la douleur de vous perdre ; mais je ne puis me repentir d'avoir cedé ces moyens de vous obtenir.

ZÉLISCA.

Vous voyez cependant quel avantage il donne à votre rival, & peut-être ...

SCENE VII.

ZÉLISCA, ZALAIR, TUDILLA.

TUDILLA.

PARDONNEZ, Madame, ſi je vous interromps; mais ce déſert eſt épouvantable; je n'y peux plus tenir; & le Prince a grand tort de vous y arrêter ſi long-tems.

ZÉLISCA.

Pourquoi donc? Cette ſolitude n'eſt pas ſi affreuſe.

TUDILLA.

Ah! Ciel! elle me fait trembler. Le pauvre Haſtir vous feroit pitié. Riche de tout ce qu'il croit avoir emporté du Palais de Féliſor, il meurt de frayeur au pied d'un buiſſon; il ne veut pas ſouffrir qu'on l'approche. Daignez, Seigneur, nous conduire dans des lieux plus ſupportables; & ce ne ſont ſûrement point ici ceux que l'Oracle a déſignés pour déterminer le cœur de la Princeſſe.

ZÉLISCA.

Nous n'y penſions point, Zalaïr: elle a raiſon.

ZALAIR.

Venez donc, Madame; daignez me ſuivre dans des lieux plus dignes de vous. Quoique ſans eſpérance de remplir les conditions de l'Oracle, je me croirois coupable, ſi je négligeois aucun des avantages que la Nature & ſes agrémens peuvent fournir à mon amour.

ACTE III.



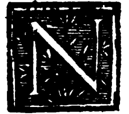
ACTE III.

Le Théâtre représente une belle & riche campagne: c'est un avant-goût de la Vallée de Tempé; on voit même sur un des côtés, dans le fond, la naissance d'une colline délicieuse, qui, à la fin de l'Acte, se découvre toute entiere. Sur les côtés sont des tapis de verdure & des moissons de differentes sortes.

SCENE PREMIERE.

TUDILLA, HASTIR.

HASTIR.



NON; je m'en retorne au village. Les gros Monsieurs sont trop traîtres; je n'en veux pus têter.

TUDILLA.

Pourquoi t'en aller si vîte? Tu n'es pas encore assez riche. Félisor va revenir.

HASTIR.

Et moi, je ferois bien fâché de l'attendre.

TUDILLA.

A qui en as-tu donc? Depuis que cet animal-là a des diamants plein ses poches...

HASTIR.

Eh! non; je n'en ai pus, puisqu'il faut te le dire: on m'a volé, on m'a ruiné, & pis encore, on s'est moqué de moi.

TUDILLA.

Quoi! tes pierreries, tes pieces d'or?...

HASTIR.

Tiens, vois ce qu'on m'a fourré à la place. Des caiiloux d'un côté, des feuilles d'abre de l'autre: ne me v'là-t-il pas bien riche, à st'heure?

TUDILLA.

Qui est-ce qui t'a joué ce tour-là?

HASTIR.

Je ne sçais pas comment ça s'est fait. Je n'ai vû personne; j'ai eu beau tenir mes poches à deux mains; on ne m'a pas approché, & si pourtant on m'a tout pris.

TUDILLA.

Quoi! tu n'as pû voir...

HASTIR.

Eh! non, te dis-je. Il faut bien que ce soit ce vilain sorcier de Félisor. C'étoit bien la peine qu'il me donnît tout ça, pour me le reprendre sus le pas de sa porte

TUDILLA.

Mais, vraiment ; il ne t'a rien repris. C'est le retour de Zalaïr qui a dissipé l'enchantement : il t'a fait voir que ce que tu croyois des diamants, n'étoit en effet que des cailloux.

HASTIR.

C'est donc Zalaïr qui m'a volé ?

TUDILLA.

Point du tout ; il t'a fait voir la vérité.

HASTIR.

Mais sa vérité me ruine.

TUDILLA.

Console-toi ; il te dédommagera de tout cela.

HASTIR.

Et moi, je n'en crois rien. Zalaïr m'a volé les diamants de Félisor ; je gage que ici m'aura emporté les moutons de l'autre.

TUDILLA.

Oh ! ce n'est pas de même. Et tu ne me parles pas de ta nouvelle maitresse.

HASTIR.

Laisse-moi en repos, je te prie.

TUDILLA.

Pourquoi donc ? Félisor va la ramener.

HASTIR.

Qu'il ne s'en avise pas.

TUDILLA.

Il veut absolument te marier avec elle.

HASTIR.

Qu'il aille marier tous les chats-huants de ſon pays. V'là donc comme on eſt dans ces châteaux de la Cour ! vous croyez épouſer la pus jolie créature du Monde ; &, zeſte, vous ne tenez pus qu'une chouette.

TUDILLA, *riant.*

Ah, ah, ah, ah...

HASTIR.

Ne te moques pas de moi, vois-tu !

TUDILLA, *riant*

Ah, ah, ah ; je ſçavois bien que tu ſerois trop heureux de revenir à moi.

HASTIR.

Et que ſçais-je, ſi tu n'es pas itou... une cigogne, toi ?

TUDILLA.

Parle donc, animal....

HASTIR.

A quoi veux-tu que je m'y connoiſſe ?

TUDILLA.

Patience, avec un peu de tems....

HASTIR.

Non ; je m'en retorne au village. Je verrai là... ce que je verrai. Ce que je mettrai dans mes poches, je le retrouverai, & je ne ferai pus l'amour à un hibou bâti en femme. V'là le Prince Zalaïr qui vient : il eſt bien bête de ſe donner tant de peine autour d'une petite Princeſſe, qui n'eſt peut-être qu'un papillon.

TUDILLA.

Oh ! je ne te quitte pas comme cela. Je veux abſolument te faire entendre raiſon.

SCENE II.

ZÉLISCA, ZALAIR.

ZÉLISCA.

NON, Seigneur, je ne vous écoute plus. Vos discours font sur moi un effet qui m'inquiette, & que je n'avois pas encore éprouvé ; c'est du plaisir, c'est de la peine ; je n'y conçois rien ; mais je suis bien mécontente de mon état.

ZALAIR.

Rassurez-vous, Madame : la vûe de mon rival va bientôt dissiper le chagrin que mes plaintes excitent en vous.

ZÉLISCA.

Je vous assure que je suis beaucoup plus tranquille avec lui. Il ne se plaint jamais ; tous ses empressemens ne vont qu'à me plaire. Il est enchanté quand quelque chose m'amuse. Mais vous ! Vous m'occupez, vous m'attachez à vos discours...Mais si Félisor vous ressembloit, je ne pourrois jamais regarder un instant toutes les beautés qu'il offre à mes yeux.

ZALAIR.

Que le prix qu'il en attend est digne d'envie ! & que son retour....

ZÉLISCA.

Son retour ! Croyez-vous que je le desire ? Est-ce pour m'entendre dire que non que vous m'en parlez? En vérité, vous m'arrachez des paroles que je voudrois, pour toutes choses au monde, ne vous avoir pas dites.

ZALAIR.

Ne vous les reprochez point. Songez que vous me parlez pour la derniere fois, & que vous allez être pour toujours délivrée de mes importunités.

ZÉLISCA.

Qui vous dit que vous m'importunez ? Si cela étoit, je n'aurois qu'à vous prier de me laisser seule, & je suis persuadée que vous m'obéïriez.

ZALAIR.

Oui, Madame, aux dépens de tous mes plaisirs.

ZÉLISCA.

Mais, vous vous plaignez sans cesse ; où sont-ils donc vos plaisirs ?

ZALAIR.

A vous voir, belle Zélisca ; &, pour mon désespoir, le sort me force d'y renoncer, & de respecter désormais les asyles pompeux de mon rival.

ZÉLISCA.

Et moi, je veux que vous détruisiez tout. Avec ses Palais & ses Fêtes ! je suis bien assez tranquille pour voir, & pour entendre tout cela !

ZALAIR.

Eh ! cet Oracle fatal ne l'a-t-il pas décidé ? Votre bonheur y est attaché.

ZÉLISCA.

Mon bonheur ! je vous avoue que j'entends ce mot-là moins que jamais.

ZALAIR.

C'est ma mere qui l'a prononcé ; elle vous destine, sans doute, à la félicité la plus parfaite ; mes plaintes en retardent le moment, & mon cœur se le reproche : mais que dis-je ? à peine un instant me reste... Déja mon rival se prépare... Adieu, belle Zélisca. Ce mot terrible déchire mon ame. Adieu, Princesse trop adorable ; soyez heureuse : ce sont-là tous mes desirs. Et, s'il se peut, conservez le souvenir d'un Prince infortuné, dont les vœux les plus ardens n'ont jamais eu d'autre objet que votre félicité.

ZÉLISCA.

Ah ! grands-Dieux ! je n'ai jamais été dans un état semblable. Quoi ! Zalaïr, vous ne voulez plus me voir ?

ZALAIR.

Ah ! juste Ciel !

ZÉLISCA.

Vous voulez me quitter, Zalaïr ! & vous pensez que mon bonheur dépend de votre absence !

ZALAIR.

Eh ! quel autre motif assez puissant me forceroit à m'éloigner de vous ?

ZÉLISCA.

Que ferez-vous, quand vous ne me verrez plus ?

ZALAIR.

La douleur & le désespoir auront bien-tôt terminé des jours qui ne vous sont plus destinés.

ZÉLISCA.

Non, Prince, vous ne mourrez point. Et le remède à vos peines est heureusement en mon pouvoir.

ZALAIR.

Quoi! Madame, vos bontés....

ZÉLISCA.

Elles vous seroient inutiles. Zalaïr, il faut m'oublier.

ZALAIR.

Eh! le puis-je? Mon amour seroit-il véritable, s'il pouvoit finir.

ZÉLISCA.

Ne parlons plus de votre amour. Cet instant éclaire ma raison. L'Oracle de la Fée décide pour votre frere, & je dois rougir du trouble que vous excitez dans mon cœur. Apprenez quel est le don que votre mere m'a confié.

ZALAIR.

Eh! bien, Madame?..

ZÉLISCA.

J'ai reçû d'elle pour une seule fois, le pouvoir d'éteindre l'amour dans un cœur.

ZALAIR.

Et c'est sur moi, Madame,... que vous voulez employer ce pouvoir?

ZÉLISCA.

C'eſt à regret, je l'avoue; votre amour ſembloit mériter une autre récompenſe; le Deſtin s'y oppoſe, & votre déſeſpoir me fait tout craindre... Soyez donc....

ZALAIR.

Arrêtez; ou vous avancez le moment fatal que vous voulez prévenir.

ZÉLISCA.

Ah! ne vous oppoſez point à mes efforts. Ne me laiſſez point réfléchir ſur la grandeur du ſacrifice que je fais. Mon cœur veut ignorer ſi ſes peines ſeront moindres que les vôtres : mais vous ne mourrez point; trop de pitié m'attache à vos jours. Zalaïr; ſoyez....

ZALAIR.

N'achevez pas, ou j'expire à vos yeux. Enflammez, déchirez mon cœur, mais n'exercez pas ſur lui ce funeſte pouvoir qui me fait trembler. Quoi! Zéliſca, ma chere Zéliſca, ne ſeroit plus pour moi ce que les Dieux ont formé de plus adorable! Un vuide affreux ſuccéderoit dans mon cœur aux tranſports, aux deſirs dont elle le remplit! Plus cruelle que la mort, Zéliſca elle-même voudroit arracher de ce cœur l'image la plus parfaite que l'Amour y puiſſe tracer! Oh! revenez d'un deſſein ſi barbare; mon amour eſt ma vie : le détruire, c'eſt plus que m'anéantir. Je mourrai, ſans doute, du bonheur de mon rival; ne m'ôtez pas du moins le bien ineſtimable de mourir en vous adorant.

ZÉLISCA.

Juste Ciel ! d'où vient donc que ce refus m'enchante. Ah ! Zalaïr, en résistant au pouvoir que j'ai d'éteindre un amour si parfait, vous m'ôtez la force de l'exercer sur moi-même.

ZALAIR.

Quoi ! Madame, mes sentimens...

ZÉLISCA.

Ont tous passé dans mon cœur. Cet instant m'en instruit, & je ne veux point en differer l'aveu. Oui, Zalaïr, je sens, je reconnois cet amour dont vous m'avez tant de fois vanté la puissance. Oui, je l'éprouve ; lui seul étoit digne de remplir tous mes vœux. Ah ! que de plaisirs vous me faites connoître ! Dût l'Oracle m'accabler, c'est votre sort que je veux partager, c'est avec vous...

ZALAIR.

Songez à tous les maux qui vous menacent.

ZÉLISCA.

Ils ne tomberont que sur moi ; & l'Oracle, en vous respectant, m'épargnera les plus sensibles de tous.

ZALAIR.

Ma chere Zélisca.... Mais, ô Ciel ! c'en est fait ; voici mon rival, & l'heure fatale est arrivée.



SCENE III.

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR.

FÉLISOR.

DEMEUREZ, Zalaïr; je vous accorde un instant, mais de grâce que ce soit le dernier. Cessez de me disputer la Princesse. L'Oracle a prononcé contre vous; perdez une espérance inutile, & laissez-moi remplir des conditions où tient son bonheur, puisque le Destin les interdit à votre foible puissance.

ZÉLISCA.

Écoutez-moi, Félisor. Il est tems de vous ouvrir mon ame toute entiere. J'aime le Prince votre frere. Mon amour est aussi tendre que le sien est sincere. Renoncez donc vous-même aux avantages que l'Oracle vous donne, & ne me forcez point à braver tous les malheurs dont il me menace.

FÉLISOR.

Qu'entends-je? Moi, vous céder, Madame! Mon amour me le permet-il? Dépend-il de moi de renoncer à vous? Je frémis des maux que vous vous préparez. L'Oracle doit avoir son effet, & mon frere en est trop instruit pour vous laisser courir dans l'abîme de malheurs où son entêtement vous précipite.

ZALAIR.

[illegible] regret, Zélisca, je dois vous céder; & je vous cede; mais ne craignez plus pour mes jours. Ils vous sont précieux, & je les conserve. Oui, je vivrai. Oui, je vous aimerai.....

ZÉLISCA.

Cher Prince! vous me promettez de vivre, vous me promettez de m'aimer! & moi, je jure devant Félisor de n'aimer que vous: de conserver, de chérir les sentimens que vous m'avez inspirés; je vous permets, je vous ordonne de troubler sans cesse le repos de votre rival; de détruire tous ces vains prestiges où l'on veut me faire trouver mon bonheur. Mais que dis-je? Non, ce n'est point assez, je ne vous quitte plus, Zalaïr: conduisez-moi, cherchons la Fée votre mere; c'est à ses pieds que je veux que ma tendresse éclate; elle m'aime, elle y sera sensible, & ne souffrira point que ma main soit séparée de mon cœur.

ZALAIR, *aux genoux de Zélisca.*

Ah! Ciel! à peine puis-je suffire à mon bonheur: ma chere Zélisca, je vous adore, & l'amant le plus passionné est en cet instant l'amant le plus heureux.

ZÉLISCA.

Juste Ciel! que vois-je? Quel trait de lumiere vient m'éclairer? Je tremble, & je n'ose encore....

ZALAIR.

Belle Zélisca, quelle joie subite a passé dans vos yeux, & vient redoubler la mienne!

ZÉLISCA.

Oui, je n'en doute plus. Mon cœur me l'annonce. L'Oracle est expliqué... Ah!... le spectacle le plus flatteur... c'est l'amour satisfait dans les yeux de ce qu'on aime.

ZALAIR.

Ah! grands Dieux! se pourroit-il?... (*On entend le bruit du tonnerre*) Oui, mon bonheur est certain, & ce bruit favorable m'en assure.

SCENE IV & *derniere.*

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR, TUDILLA, HASTIR.

HASTIR.

A Moi, Monsieur Zalaïr, sauvez-moi la vie.

ZALAIR.

Qu'as-tu donc?

HASTIR.

Eh! j'ai vû le tonnerre clair comme je vous vois, & il n'y a pas un brin de nuage là-haut.

ZÉLISCA, *à Félisor.*

Prince, le sort se déclare. Votre mere approuve mon bonheur & celui de votre frere: mais il ne seroit

point parfait, si vous le voyiez d'un œil jaloux. Je possede le don de bannir l'amour d'un cœur : c'est sur le vôtre que je dois l'exercer.

Soyez libre, Félisor ; cessez d'aimer Zélisca.

Ces mots tous puissants operent, sans doute ; vous éprouvez les effets que votre mere a voulu y attacher ; & votre trouble se dissipe.

FÉLISOR.

Oui, Madame. Mon amour expire, & ma jalousie s'éteint avec lui. Soyez heureux ensemble. J'y consens & le desire. Je fais plus, & si mon pouvoir vous est utile, je vous en offre le partage.

ZÉLISCA.

Non ; de grace, Seigneur, n'alterez point ici la Nature. Elle enchante mes yeux, elle pénetre mon cœur ; & l'amour que ce cher Prince m'a inspiré par son unique secours, me la rend encore plus précieuse.

FÉLISOR.

Puisse votre amour se suffire à lui-même, & n'avoir jamais besoin de mes talents. Dégagé des fers de la belle Zélisca, je ne veux plus que des chaînes que je puisse rompre ; & qui, semblables aux merveilles de mon Art, puissent, comme elles, se former & se détruire au gré du caprice & du plaisir.

(*Il sort.*)

TUDILLA, *à Hastir.*

Tu ne le suis point.

HASTIR.

J'en ferois bien fâché ; tu m'as tout pardonné, & si Monsieur Zalaïr veut bien...

ZALAIR.

Sois tranquille. J'aurai soin de votre bonheur. Belle Zélisca, ces contrées, l'amour & le triomphe de la Nature, semblent flatter vos regards ; une Fête plus touchante encore s'y prépare. C'est aujourd'hui que les habitans de ces heureux cantons couronnent le Berger le plus fidele, & la Bergere la plus tendre. Ce Spectale est digne de vous,

(Ils vont s'asseoir sur un des côtés du Théâtre.)

C'étoit encore ici un de ces momens de Spectacle capable d'intéresser l'ame la plus immobile. Le fond du Théâtre où cette Fête fut représentée est terminé par trois arcades derriere lesquelles on avoit construit un arrière-Thèâtre, presque moitié aussi grand que celui où se passoit la Scène ; on avoit profité avantageusement de cet enfoncement sur-tout pour la décoration & les lointains du second Acte. Dans ce moment du troisième, cet espace figuroit un côteau, le plus agréable, le plus riant, le plus varié qu'on puisse imaginer dans la Nature. De petits ruisseaux le coupoient en serpentant ; des verdures émaillées de fleurs, des arbres fleuris, d'autres verdoyants, des buissons clairs & agréables en ornoient le site sans l'offusquer. En un

mot, c'étoit le Printems dans son triomphe. Plus de douze mille bougies ou lampions éclairoient ce seul espace & y répandoient un jour tel que le Soleil peut le produire quand il parcourt un Ciel sans nuage; mais ce qui rendoit ce Spectacle animé, c'étoit plus de cent vingt Bergers & Bergeres distribués par petits groupes sur tout le penchant de la colline, habillés du plus grand goût dans leur simplicité, tous en action ou dans des attitudes galantes; les uns présentoient des fleurs à leurs Bergeres, d'autres ornoient réciproquement leurs houlettes, ou les échangeoient; ceux-ci soupiroient à leurs genoux, ceux-là, appuyés contre des arbres ou se promenant, sembloient converser ou jouer du chalumeau.

Aprés quelques moments, les Musettes se faisoient entendre; tout changeoit d'attitude, s'animoit sans confusion, & se mettoit en ordre.

Ils descendoient du côteau par differents contours qui les multiplioient encore; les trumeaux des arcades en cachoient ou en rendoient successivement une partie. Au milieu de tous & séparés des autres, étoient un Berger & une Bergere, chacun une couronne à la main. Le Théâtre & la colline retentissoient d'une symphonie champêtre, sur laquelle les Bergers & les Bergeres dansoient à mesure qu'ils remplissoient le Théâtre: la plus grande partie chantoit ce qui suit, hommes & femmes alternativement ou tous ensemble.

INTERMEDE.

CHŒUR.

CHANTONS tous Daphnis & Thémire ;
Chantons tous Thémire & Daphnis.

BERGERES.

Tous deux ont le prix
Que leur cœur desire ;
Ils sont unis,
Leurs maux sont finis.

BERGERS.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

BERGERES.

Chantons tous Thémire & Daphnis.

TOUS.

Pour son aimable Thémire ;
Que Daphnis toujours soupire.
Rends, Amour, à jamais constants
Les plus heureux amants
De ton Empire.

BERGERES.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

BERGERS.

Chantons tous Thémire & Daphnis.

TOUS.

Chantons tous Daphnis, &c.

(Scène chantée du Berger & de la Bergere couronnés.)

DAPHNIS.

Bergers qui chantez ma victoire,
Vous allez couronner la plus sincere ardeur.
C'est mon amour qui fait ma gloire;
C'est lui qui fera mon bonheur.

Mais de tous les amans soumis à son Empire,
Pouvois-je n'être pas vainqueur?
Bergers, j'adorois Thémire.

THÉMIRE.

Daphnis a sçu me charmer;
C'est Daphnis que mon cœur préfere.
Dans nos hameaux, l'amant le plus digne de plaire,
Est toujours le Berger qui sçait le mieux aimer.

DAPHNIS.

Deviez-vous si long-tems éprouver ma constance?
J'ai senti tous les traits de l'Amour en courroux.

THÉMIRE.

Ne me reprochez point vos tourments, mon silence;
J'étois plus à plaindre que vous.

DAPHNIS.

Tout prouvoit votre indifference;

THÉMIRE.

Interrogez les échos de ces bois:
Ils répetent encor l'aveu de ma tendresse;
Sur ces ormeaux que Zéphire caresse,
Mes serments sont écris cent fois.
C'est le nom de Daphnis que ce ruisseau murmure:
De tout, dans la Nature,
Mon amour empruntoit la voix.

Vous ignoriez une flâme si tendre,
Vous à qui seul j'aurois voulu l'apprendre;

DAPHNIS.

Je ne puis vous offrir pour prix de tant d'ardeur,
Que de sentir tout mon bonheur.

ENSEMBLE.

Thémire, } je vous aime;
Cher Daphnis, }
Je vous aime.

Que ces mots ſont charmants,
Quand l'Amour lui-même
Les inſpire aux amants !

Thémire, }
Cher Daphnis, } je vous aime ;

Uniſſons nos voix,
Répétons cent fois,
Je vous aime.

(On danſe.)

(Et l'on couronne le Berger & la Bergere)

DAPHNIS.

Vous dont l'ame attachée aux frivoles honneurs
Croit aſſervir l'Amour, l'ignore, ou le mépriſe;
Vous n'en connoiſſez pas les plus cheres faveurs :
C'eſt ſur nous ſeuls qu'il les épuiſe.

THÉMIRE.

Touchés de la douceur de nos amuſements ;
Un Prince, une Princeſſe honorent cette Fête.
Un nœud mutuel les arrête ;
C'eſt le même tranſport qui dicta leurs ſerments.
Auſſi tendres que nous...

DAPHNIS.

Ils le ſont davantage,
Si l'Amour remplit leurs momens.

Tout invite un Berger aux tendres sentimens ;
Et quand il n'aime point, rien ne le dédommage.
Mais leur rang....

THÉMIRE.

Hâtons-nous de leur rendre un hommage
Qui dans ce jour n'est dû qu'aux plus parfaits amants.

(Le Berger & la Bergere vont présenter leurs couronnes à Zalaïr & à Zélisca, qui figuroient Monsieur le Dauphin & Madame la Dauphine.)

DUO.

DAPHNIS ET THÉMIRE.

L'éclat qui vous environne,
Est étranger dans ce séjour ;
Nous honorons en vous l'Amour
Et par nos mains il vous couronne.

(Le Chœur répete le Duo.)

(On danse.)

UNE BERGERE, *alternativement avec le Chœur.*

L'Amour, dans ces lieux,
Couronne vos feux ;
Quelle gloire nouvelle !
Quel sort heureux !

Une ardeur si belle
Est pour jamais
Une image fidelle
Des amants parfaits;
Pour servir de modèle,
Vos cœurs sont faits.

L'Amour, dans ces lieux, &c.

[*On danse.*]

(*Pendant cette danse, un Pastre & une Pastourelle paroissent sur le haut de la montagne; ils appellent leurs camarades, s'assemblent & descendent en sautant; ce qui change tout le caractere du reste du Divertissement, qui, de tendre devient très-vif & très-gai.*)

(*Danse de Pastres.*)

CHŒUR DE PASTRES.

Attirés sous ce feuillage
Par la tendresse de vos sons,
Avec plaisir nous unissons
Et notre danse & nos hommages
A vos amoureuses chansons.

Grand Ballet général, coupé par plusieurs Entrées particulieres.

VAUDEVILLE.

I.

L'Or & l'éclat pompeux
Ici ne nous touchent guère ;
Dans cet asyle heureux
On ne songe qu'à plaire.

Notre bonheur ne part
Que d'une source pure :
Notre amour est sans fard ;
Tout notre Art
N'est que la Nature.

II.

Du Destin le plus doux,
Chaque Berger est le maître ;
Un trésor est en nous
Pour qui sçait le connoître.

Le cœur est ce trésor ;
Que de biens il procure !
Voulez-vous voir encor
L'Age d'or ?
Suivez la Nature.

III.

Vous qui feignez d'aimer,
Et ne cherchez qu'à séduire ;
Croyez-vous nous charmer ?
Le cœur ſçait nous inſtruire.

Le ſerment, le regard,
Chez vous tout eſt parjure :
Bien-tôt on voit le fard ;
Jamais l'Art
Ne rend la Nature.

IV.

Tandis que, dans nos bois,
Nous goûtons un ſort paiſible ;
Le plus aimé des Rois
Eſt par-tout invincible.

Sa grandeur eſt ſans fard ;
Sa valeur toujours ſûre
Aſſervit le hazard,
Dompte l'Art,
Soumet la Nature.

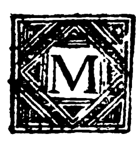
(Ce Divertiſſement eſt terminé par un Ballet général.)

Fin du Tome premier.



A MONSEIGNEUR DE MONTMORENCY LUXEMBOURG,

DUC de Luxembourg, de Montmorency & de Piney, Pair & premier Baron Chrétien de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majesté, Lieutenant-Général de ses Armées, Gouverneur de la Province de Normandie, &c. &c.



ONSEIGNEUR,

Je joüis aujourd'hui du plus flateur de tous vos bienfaits, vous me permettez de rendre ma reconnoissance publique. Quelle satisfaction pour moi de devoir mon bonheur au protecteur le plus estimable! quelle gloire d'oser le publier!

Il est des formes sous lesquelles la fortune se seroit vainement présentée à moi ; il est des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me distribuer ses faveurs ; en choisissant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ses bienfaits ?

La noblesse de votre nom aussi illustre, aussi ancien que la monarchie, l'éclat de vos dignités, l'autorité qu'elles vous donnent, tant de titres, tant d'emplois honorables ; dont aucun n'est dû à la faveur, vous avoient dès longtems soumis mon esprit, vous avoient attiré tous mes respects. Mais, MONSEIGNEUR, la noblesse de votre ame au-dessus de celle de votre nom, l'usage de cette autorité qui n'est entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité & de bienfaisance, votre sensibilité pour les malheureux, votre amour pour les Arts, tant d'autres qualités qui vous sont personnelles ont entraîné mon cœur, ont fixé tous mes sentimens. Oui, MONSEIGNEUR, je vous dois tout, & mon desespoir est de ne pouvoir exprimer combien j'aime à vous tout devoir,

Cet ouvrage même que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques auxquels le goût & la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand & d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassements d'un Maître adoré & si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pû connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pû étendre mes idées, épurer mon stile, & reconnoître en passant cette foule de différents caracteres que des yeux plus clairvoyants que les miens auroient pénétré, & qu'un pinceau plus exercé auroit sçu peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caracteres, j'avoüe sans flaterie qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce théâtre on rencontre des vices & des ridicules, on y voit aussi

des exemples sublimes de desintéressement, de probité, de toutes les vertus : combien de traits en pourrois-je citer ? Mais, MONSEIGNEUR, il en est auxquels il seroit trop aisé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette estime, de cette considération universelle & constante dont vous y jouissez : on y verroit que je ne suis pas à beaucoup près le seul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaisir de le faire.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond & la reconnoissance la plus vive,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur
DELANOUE.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMEDIE.

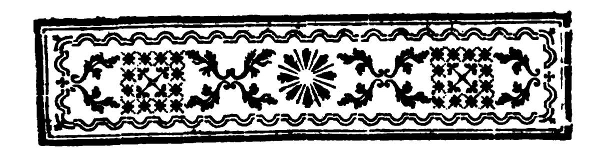
PERSONNAGES.

JULIE, *Jeune Veuve Coquette.*
ORPHISE, *Tante de Julie.*
LA PRESIDENTE, *Femme du monde.*
ROSETTE, *Suivante de Julie.*
LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ERASTE.
UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris dans un Salon commun aux appartements d'*Orphise *& de* Julie.

NOTA. *J'ai vû souvent dans les Provinces beaucoup d'embaras, ou beaucoup de négligence dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions sur cet article, qui souvent est de grande conséquence pour le jeu, je crois avoir trouvé un moyen bien simple de transporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque Scène, j'ai toujours nommé le premier, celui qui doit être le plus proche de la Loge du* Roi*, & les autres successivement. Personne n'ignore que la Loge du* Roi *est toujours à la gauche des Acteurs.*

Les cédilles marquent les retranchemens qu'on a faits au Théâtre.



LA COQUETTE CORRIGÉE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.



H Clitandre c'est vous ! Ma joie en est extrême ;
Je devois envoyer chez vous ce matin même,
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner & remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi je vous prie
Quel est le but, l'objet d'une plaisanterie
Que l'on me fait, & dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ? moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

Il donne un billet à Orphise qui regarde la signature, & dit :

» *Julie !* Enfin mes projets réussissent.

Billet.

» *Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre de » la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle » ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a pour » vous, & je pretends juger par moi-même si vous les » méritez : ainsi, Monsieur, préparez-vous à subir » l'examen le plus sévere ; & surtout faites provision » de bonnes raisons pour justifier à votre âge & votre » éloignement pour les nièces, & votre goût déterminé » pour les tantes.* Julie.

ORPHISE *continue.*

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma nièce est l'interpréte :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sçauroit s'augmenter,
Clitandre ; j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable & sincere ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les Etats ;
Que la science éclaire, & ne surcharge pas,
Dont l'essor libre & pur parcourant chaque espace
Badine avec justesse, & raisonne avec grace....
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu....

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sçai que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore :
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit,

C'eſt aſſez me flâter, je voudrois être inſtruit.
Cette Lettre.....

ORPHISE.

Eſt l'effet de mon heureuſe adreſſe :
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi, ce projet encor occupe votre eſprit ?
Votre nièce l'ignore, ou ſans doute elle en rit.
Mais pour l'exécuter quel rare ſtratagême ?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi, Julie !

ORPHISE.

Oui vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce eſt-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne ſans choix dans les flots du grand monde ;
Je ſçai qu'elle eſt coquette, & qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ſes fers,
Envahir tous les cœurs, briller ſans concurrence
Déifier enfin ſa beauté qu'on encenſe.
Si je l'accuſe ici ce n'eſt point par humeur
Je l'aime, & je voudrois aſſurer ſon bonheur.
Quand ſon époux mourut, victime de mon zele,

Retraite, amis, maiſon, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche & grondeur,
Ni d'une ſurveillante affecté la rigueur ;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que ſa plus tendre amie ;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ſes pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats ;
Ne pouvant l'arrêter, je la ſuis : ma prudence
Préſide à ſa conduite, en bannit l'indécence ;
Et toujours occupée à régler ſes deſirs,
Je parois ſeulement partager ſes plaiſirs.

CLITANDRE.

Je ſçai juſqu'à quel point vous êtes eſtimable :
Mais Julie après tout n'eſt point ſi condamnable,
Tout la porte au plaiſir, ſa fortune, ſon rang ;
De ces brillans défauts ſon âge eſt le plus grand ;
Et quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle réſiſte encor au torrent qui l'entraîne.
Mais peſez vos deſſeins. Qui, moi la réformer ?
Je ne connois en moi rien qu'elle puiſſe aimer.
Je le ſens à regret ; mais j'oſe vous le dire ;
Le moindre Petit-Maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non. Tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs aſſauts ſon orgueil s'eſt joué.
Contente d'entaſſer conquêtes ſur conquêtes.

Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais en les ſoumettant elle échappe à leurs traits,
Et du ſien juſqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis eſt excellent : mais ſongez donc, Madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flâme
Je pourrois le premier en être conſumé.
Pour braver tant d'attraits ſuis-je aſſez bien armé?
Veuve & très-jeune encor, riche, ſpirituelle,
Fière de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux long temps fixés ſur tant d'appas divers
Pourroient faire à mon cœur oublier ſes travers;
Je n'oſe le riſquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre,
Lorſqu'à tant de beauté vous craignez de vous rendre
Ce n'eſt là qu'une excuſe, un honnête détour.
La vertu ſeule a droit d'allumer votre amour:
Juſqu'à ce jour ma niéce a conſervé la ſienne;
Mais bientôt il n'eſt plus de frein qui la retienne;
Vous penſez comme moi ſur cet article-là.
D'un danger ſi preſſant de grace arrachons la.
Aidez-moi de vos ſoins.

CLITANDRE.

Il faut être ſincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.

Déja plus d'une fois j'ai ſurpris dans mon cœur
Des deſirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déjà depuis longtems ma raiſon en allarmes
Ne peut qu'avec effort réſiſter à ſes charmes :
De toutes ſes erreurs peu tranquile témoin,
Je la fuis à regret, & l'admire de loin.
Ainſi vous le voyez, l'épreuve eſt dangereuſe.

ORPHISE.

Elle vous aimera. Son ſort eſt d'être heureuſe.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, & vous me raviſſez
Par ce ton déciſif dont vous me l'annoncez.
Et ſur quoi fondez-vous un eſpoir qui me paſſe ?

ORPHISE.

Oh je vais vous le dire : écoutez-moi de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout ſaiſir,
Je conduis mon projet ſans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie,
Eſt moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'aſſervir les cœurs ſoumis à d'autres loix.
Un amant quel qu'il ſoit la trouvéra rebelle,
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle ;
Et pour ſe l'attacher il n'eſt feintes, détours,
Ruſes, dont ſon orguëil n'emprunte le ſecours.
Elle attaque, on réſiſte ; elle preſſe, on lui céde ;

Mais un est-il soumis, un autre lui succéde.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés
Remplissants tous les vœux d'une amante sincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du mistere;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs,
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, & ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions;
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vûe agitée
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même-tems sur moi se confondoient:
A cent petits égards, votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Hé bien, si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'eſt point : pourquoi le prendre au ſérieux ?

CLITANDRE.

Elle n'en eſt pas moins criminelle à mes yeux.
Penſeroit-elle à moi ſi ſa maligne adreſſe
N'y trouvoit le plaiſir d'enlever ma tendreſſe.
A qui ? . . . Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux ;
Son caractere eſt-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faiſant aimer confondez ſa malice :
Entraînez, ſéduiſez, humiliez ſon cœur,
Et forcez ſon orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc, vous balancez ! Quelles ſont vos allarmes ?
Vous le ſçavez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a verſé ſur elle avec plaiſir
Cent dons que la fortune a pris ſoin d'embellir.
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiéte,
Mais qu'elle aime une fois, & la voilà parfaite :
Un véritable amour, au ſein de la vertu
Va fixer pour jamais ſon cœur trop combattu :
Ces mêmes qualités qui cauſent notre flâme,
Un honnête homme aimé les tranſmet dans notre ame.
De mille ſots amours ſon cœur s'eſt garanti ;
Sans le vôtre comment peut-il être aſſorti ?

Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,
Et le mien est de voir heureux & réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma niéce & mon ami.

CLITANDRE.

Je céde, & vais tenter cette grande entreprise,
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour!

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraste & son amour?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse; & ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule;
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient, & je vous quitte.
Adieu mon cher neveu.

CLITANDRE *seul.*

C'est aller un peu vîte:
Il s'en faut que sa niéce & moi soyons d'accord.
Allons sans nous flatter secondons son effort.

SCENE II.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ERASTE chez Julie ? Est-ce-là ta promesse ?
Qu'y viens-tu faire, dis ?

ERASTE.

Abju-er ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler à tes yeux
L'objet le plus perfide & le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ERASTE.

Qui, moi ? Je la déteste ;

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ERASTE.

Oh ! Je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit
Qui s'irrite & s'appaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, & je viens t'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :
Mais j'en augure mal puisque tu veux la voir ;

Qui gronde une volage eſt encore fidelle,
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie éteint preſqu'en naiſſant,
Eſt encor ignoré de cette fille aimable;
Ce ſecret revelé te rendroit plus coupable;
Vas: je l'ai diſpoſée à te bien recevoir.

ERASTE *tirant de ſa poche une Lettre.*

Tiens; reconnois Julie & le trait le plus noir.
Hier déteſtant Julie & ſa flâme inconſtante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente;
Dans ſes yeux où ſon ame étalloit ſa candeur,
Je lis en rougiſſant mon crime & ſon ardeur:
Je tombe à ſes genoux muet & plein d'allarmes....
Je reçois mon pardon arroſé de ſes larmes;
Attendri, pénétré d'amour & de remords;
Pour me juſtifier je fais d'heureux efforts;
Lucile s'y prêtoit, & ſa bouche timide
Me traitoit de volage, & non pas de perfide....
C'eſt dans ce même inſtant qu'un demon envieux
M'accable, la détrompe, & l'inſulte à mes yeux.

Il donne le billet à Clitandre.

CLITANDRE *lit.*

» *De grace, Madame, débaraſſez-moi d'Eraſte.*
» *L'hommage qu'il s'aviſe de me rendre afflige votre*
» *amour propre ſans flater le mien, & vous devriez*

» *prendre un peu plus de ſoin de conſerver vos conquêtes ;*
» *il m'a menacée de retourner à vous ; ſoyez, je vous*
» *prie, aſſez généreuſe, pour ne me le point renvoyer.*

JULIE.

ERASTE.

Hé bien, que diras-tu.

CLITANDRE.

Que Julie eſt ſinçere :
Qu'il faut pour ton honneur l'oublier, & te taire.

ERASTE.

Me taire ! oh la coquette apprendra déſormais
A reſpecter l'Amour, à le laiſſer en paix :
A voir d'autres beautés partager ſon empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire :
Et je veux préſerver de ſes fers odieux
Cent crédules amants que ſéduiroient ſes yeux.
Je l'attens. Lorſqu'au gré du courroux qui m'amene,
Mes diſcours inſultans auront bravé ſa haine,
Je cours dans vingt maiſons, des plus vives couleurs
Peindre ſa fauſſeté, ſes travers, ſes noirceurs,
Et livrant au public l'eſprit dont elle brille,
J'imprime ſes billets, & je les apoſtille.

CLITANDRE.

Tu lui feras juſtice, & pour moi j'y conſens.
Les beſoins du courroux ſont des beſoins preſſans ;
Contente-les, mon cher ; quand tu ſeras tranquile
Je te demanderai ce qu'en penſe Lucile.

ERASTE.

Oh ! Lucile eſt trop bonne ; elle m'a deffendu
De la voir, d'éclater, mais....

CLITANDRE.

Je l'avois prévû.
Reſiſte à ſes conſeils, vas, cours te ſatisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ERASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie ? & pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidelité n'étoit pas dans ſes yeux,
Elle étoit dans ton cœur ; ſeul il fit l'injuſtice,
Et c'eſt ſur lui qu'en doit retomber le ſupplice.
Ton dépit, ton courroux n'eſt encor qu'imprudent,
Il devient criminel ſi tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire & tu plûs à Julie.
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le ſceau le plus ſaint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, diſcours, ſigne de toute eſpece,
Du plus profond ſecret ſuppoſoient la promeſſe ;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier

Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier ;
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage ;
Elle est femme, elle rompt de perfides liens,
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître, & l'impudent cynique
S'abreuver de scandale & vivre de critique,
Et sans frein, sans pudeur déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse & sans ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

ERASTE.

Mais enfin quand Julie....

CLITANDRE.

Hé ! finis. Ta colere
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi,
C'en est fait ; pour jamais son honneur est noirci.

ERASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas....

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sotise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.

Une femme coquette ! ah ! bon dieu quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige,
Et des belles surtout le scrupuleux troupeau
Va frémir, au récit d'un forfait si nouveau.

ERASTE.

Mais je prétens au moins....

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile,
Elle t'aime ; aime la ; la vangeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton successeur....

ERASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ERASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui ; d'honneur.
Sa tante me l'a dit.

ERASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai ; mais si peu fait pour plaire ?
Que depuis quatre mois le Marquis son neveu,
Malgré tant de leçons a façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ERASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?
C'est

C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise coppie ;
Véridique, borné ; par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour. Oh ! parbleu, mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizare,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE III.

ERASTE, LE COMTE, CLITANDRE.

LE COMTE *embrassant Eraste.*

Hé ! bon jour, mon très-cher.

ERASTE.

Quel transport ?
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ERASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ERASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.

Tu railles ; mais crois-moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins,
Je sçavois les réduire ; & plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ERASTE.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Eraste, à ton air moitié triste & mocqueur,
On diroit qu'un congé ... mais de la bonne espece..

ERASTE.

Il est vrai

LE COMTE.

bas.

Bon. Julie a rempli sa promesse.

haut.

La perfide ! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas ?
Hé bien ; conte-moi donc ton pitoyable cas :
Julie....

ERASTE.

Oh ! s'il vous plaît, vous le sçaurez d'un autre :
Et vous-même bientôt nous conterez le votre.

LE COMTE.

Le mien ! pauvre jeune homme ! il est désespéré.
Crois-moi ; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours ?

LE COMTE.

Oui ; malgré votre surprise extrême
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même.

LE COMTE.

Oui, vous-dis-je.

CLITANDRE.

Oh, oh, c'est tout de bon.
Eraste, qu'en dis-tu ?

ERASTE.

Que Monsieur a raison ;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse ;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blame les gens que l'on ne connoît pas !
Sçavez-vous que Julie avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette ?
Rien qu'une écervelée ; oui, je vous le repette.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égale ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence,
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincerité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.
Vous riez ? Oh ! parbleu, Messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece.

SCENE IV.

ERASTE, LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS.

Bon jour, mon oncle. Hé bien, nous avons réussi,
Vous êtes en faveur ; Eraste.... Ah! te voici ?
Tu n'es plus à Julie, & j'ai rompu ta chaîne :
Demain, le Président te cede Céliméne,
Nous avons hier au soir pris nos arrangemens.

ERASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir ; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie.

ERASTE.

Oh ! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Hé oui, mon cher, hé oui, c'est comme il faut agir,
Regretter une femme ! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole ?
Une vous quitte ? Hé bien, une autre vous console,
On se convient ? Tant mieux, entiere liberté,
On se déplait ? Bon soir ; chacun de son côté,

ERASTE.

Vos conſeils ſont fort bons, & j'en vais faire uſage.
Clitandre, je t'attens pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, & je veux l'achever.
Chez Lucile à l'inſtant je vais te retrouver.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS.

CEci pour vous, mon oncle, eſt un exemple utile,
Quand votre tour viendra, ſoyez auſſi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Et mais....
Il faut bien que Julie un jour....

LE COMTE.

Et non, jamais.
Elle m'eſtime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous priſe,
Encor faut-il qu'un jour....

LE COMTE.

Hé non, son ame est prise,
Son cœur sera constant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

Il entre chez Julie.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS *riant.*

LEs Oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere;
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois pour Julie & vous quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie? ...

LE MARQUIS.

Hé! qu'importe?
Elle n'a point encor eu de scene un peu forte:
Il la faut aguérir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de ſoin ?

LE MARQUIS.

Non. Sa vocation
L'emporte ; la nature en a fait un chef-d'œuvre ;
C'eſt le meilleur eſprit ! qui tracaſſe, manœuvre,
Médit, ſeme le trouble, aime à tout diviſer,
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuſer :
De révolutions, de conquêtes avide
Qui voudroit envahir tout l'empire de Cnide ;
Son ame eſt toute à jour ; ſon cœur eſt un miroir,
D'où l'amour diſparoît dès qu'il s'eſt laiſſé voir :
Petit monſtre charmant, lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable :
Qui blamant, approuvant, raiſonnant au hazard,
Vous étonne, vous force à ſuivre ſon écart.
Avant qu'il ſoit deux mois, & ſous ma diſcipline,
De nos cercles brillants ce ſera l'héroine.

CLITANDRE.

Oui, c'eſt un bon ſujet. Sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel eſt l'objet de votre ſoin ?
De vous en faire aîmer ?

LE MARQUIS.

L'idée eſt impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi ;

Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord, est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répetés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'éffacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller & de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amêne un autre éclat,
Tantôt c'est un caprice, & tantôt un combat:
On noircit, on carrésse, on brouille, on raccommode;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi,
De braver le public, & de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveïlleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, & je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre systême,
Il n'est point infaïllible; & Julie elle-même,
Malgré son naturel, & malgré vos talents,

N'eſt point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ſes progrès ſont lents.
Depuis un certain tems, certaine retenüe
Sur le dernier degré l'arrête ſuſpendüe.
Pour atteindre au ſommet il ne lui faut qu'un pas ;
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh parbleu, nous verrons ; Chloé, Célie, Hortenſe ;
Dont je vais l'entourer, vaincront ſa réſiſtance.
Je leur prête ce ſoir ma petite maiſon ;
Leur exemple mettra Julie à la raiſon :
Une femme, d'une autre aime à preſſer la courſe,
Et c'eſt pour les former ma derniere reſſource.
La voici.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, LE COMTE, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite Maîtreſſe, & regarde beaucoup Clitandre pendant toute la ſcène.*

Au Comte qui lui donne la main :

POURQUOI non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS.

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraîment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah, Madame! les miens
Sont de perpétüer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadême:
Comme elle est rayonnante!

JULIE.

Au Marquis. Il suffit pour un jour.
Je sçai presqu'à present comme on faisoit l'amour
Au tems de mon ayeule. Adieu : je vais en Ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer:
Dans la même monnoye, oh! je vais la payer;

Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Hé, oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les broüiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Et mais oui ? Ce seroit un service à leur rendre.
Damon en vérité devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ! C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah Madame ! On se dit....

JULIE *donne la main au Marquis & au Comte, & fait une reverence à Clitandre.*

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

CLITANDRE *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piége !
Vingt regards.... Pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette; tant mieux.

SCENE VIII.

ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE.

MOnſieur, par ordre exprès ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loiſir.

ROSETTE.

La réponſe eſt jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais.....

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE *lui donnant un billet.*

Rends ce billet. . . .

ROSETTE.

C'eſt vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'eſprit, quelqu'amour que vous puiſſiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une Lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse ;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant ;
Je le sçai bien.

CLITANDRE.

Hé non.

ROSETTE.

Ciel, quel entêtement !
Je sçai son secret.

CLITANDRE.

Soit ; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous sçavez fort mal vivre, au moins, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

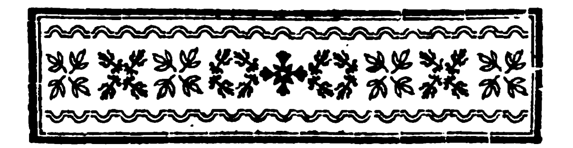
Une affaire me presse ; & je ne puis tarder.

SCENE IX.

ROSETTE *seule.*

OUI ! C'est donc là le ton de ces gens raisonnables?
De ces gens qu'on estime ? Ah, qu'ils sont haïssables!
Quel accueil ! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, & nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens, dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit & médite ?
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.



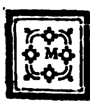


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.


AIS je n'y comprens rien. Quoi, tout de bon? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement
Madame, j'ai vû fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie & l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net;
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Voici la Lettre.

JULIE.

Comment ?

ROSETTE.

Qu'il vous a plû de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue ?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procedé, l'air, le ton étoit joint.
Vous rougissez, je crois.

JULIE.

L'avanture est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;
Mais il devroit me croire assez d'habileté

Pour m'honorer d'un piege un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piege.
Il ne vous aime point, voilà tout son manege.

JULIE.

Il ne m'aime point!

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable.... oui. Mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces gouts bornés & terre à terre ?
Plongez dans l'épaisseur de leur petite sphere,
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage,
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahiſon !
Ils s'aiment ſans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raiſon.

ROSETTE.

Quoi, tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Perſécute en tous lieux, détruit l'amour fidelle,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous diviſez au loin, les cœurs les mieux unis ;
Quoi, dans votre maiſon, & ſous vos yeux, Madame,
Deux cœurs oſent bruler d'une conſtante flâme ?
Armez-vous, combattez, courez les déſunir,
Oui, fut-ce votre mere, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems ſoit orgueil ou franchiſe,
Le ton avantageux eſt le ſeul ton d'Orphiſe.
Fiere de ſon héros, elle m'a mille fois
Vanté, ſans le nommer le prix de certains choix....
Que je faiſois grand bruit tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-deſſus de mes armes....
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux ſi beaux j'ai découvert l'objet ;
C'eſt ce fameux Clitandre, ou je ſuis fort trompée :
Oh ! je la punirai de s'être émancipée
Ce jour même ſes tons ſeront humiliez,
Et je trouve plaiſant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira ; mais les niéces prudentes
Aiment bien mieux tromper, qu'humilier leurs Tantes.
Consultez-vous ; tromper ... c'est un plaisir si doux !
Mais je n'approuve pas le second entre nous.
Clitandre est de ces gens, il a sçu m'en convaincre,
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre :
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu ? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si béte !
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts ;
Nous dédaigne de loin. Sommes nous en présence ?
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préference, ...
Notre juge bientôt réforme ses arrêts :
On veut nous décider : on nous voit de plus près,
On nous voit ; ... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brule, tandis que la raison dispute.
Cliandre par exemple, & bien je mets en fait
Qu'il a secretement lû dix fois mon billet :
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise,
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le mét à mes genoux.

ROSETTE.

Puiſque vous le voulez, tentez donc l'entrepriſe.
Il doit être venu, ſur les ordres d'Orphiſe.

JULIE.

Bon, tu m'avertiras. Ma tante.... Ah ! la voici.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA Niéce, comment donc, vous voilà ſeule ici !
Vos ſujets raſſemblés & pleins d'impatience
Murmurent hautement d'une ſi longue abſence.
Julie, allez regner. Un peuple tout entier
Attend, & devant vous ſe vient humilier ;
A ſon empreſſement ne ſoyez point rébelle ;
Vénus s'honoreroit d'une cour auſſi belle.

JULIE.

Mes triomphes ſont beaux & nombreux, j'en conviens;
Mais mon aimable Tante aime à cacher les ſiens.
Contente de regner ſur un cœur ſans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc ! ſur un cœur, moi, je prétens regner !

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner....
Car si j'allois lui plaire ? ... Allons en confidence,
Dites ... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense;
Vas, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton sçavoir, tes talents,
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me deffiez! je ne répons de rien:
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

ORPHISE *seule*.

Je ris de sa menace, & son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarasse & l'entraine.
J'ose tout espérer.

SCENE III.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage:

On va pour vous gagner mettre tout en ufage ;
Voyez-là ; profitez d'un inftant fi flateur,
Et de fens froid, fondez les chemins de fon cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre ;
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre
Dont vous m'avez inftruite, ont par leur nouveauté
Si puiffament furpris fon efprit agité,
Que fuyant de fa Cour la cohüe ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu folitaire
Tenant avec Rofette un *comité* fecret,
Et fur ce que j'ai vû, vous en etiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'eft pas tems encor d'écouter l'efpérance.
De grace affermiffez plutôt ma réfiftance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour,
Eft inconftant, perfide, incapable d'amour ;
Qui joignant contre moi les attraits à la rufe
Va rire, fi j'échappe ; & me perd, s'il m'abufe.
Avec ces fentimens qu'il me faut infpirer,
Affez de coups encor me reftent à parer ;
J'y ferai de mon mieux, & j'ofe bien vous dire
Qu'il ne lui fera pas aifé de me féduire.

ORPHISE.

Paix. J'apperçois Rofette.

SCENE IV.

ORPHISE, ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE *bas.*

Bon. Le voilà venu.

ORPHISE.

Veux-tu me parler ?

ROSETTE.

Moi ? non ; mais. . . .

ORPHISE.

Que cherches-tu ?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie ?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant. . . .

ORPHISE.

Que fait-on ?

ROSETTE.

Les parties,

Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins :
Les laides au contraire en face des croisées
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants dos-à-dos aux deux bouts du Logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis :
Pour Madame, elle a pris après mainte Epigramme
Deux Seigneurs les mieux faits & la plus laide femme :
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir.
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribüé les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que par l'effet du même arrangement
Elle est vûe & se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE *à Clitandre.*

Hé verra-t-on, Monsieur ?

CLITANDRE.

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE

SCENE V.

ORPHISE, ROSETTE, LE COMTE, CLITANDRE.

ROSETTE *au Comte.*

Venez; on vous attend.

LE COMTE *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante:
Mais quand la niéce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE *au Comte.*

Venez donc.

LE COMTE *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

Il entre avec Rosette.

ORPHISE.

Il ne joüira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.

CLITANDRE *seul.*

Je tremble; oh oui. Je suis sincere.
Je connois le danger; puissai-je m'y soustraire!



SCENE VI. *

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

MAIS rien n'est si galant que votre procédé ;
Ah qu'en un autre tems je vous aurois grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépens du moment, & celui-ci m'amuse ;
Car voulant vous parler, vous sçachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il est au desespoir ; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais de grace, pourquoi me nommer son rival ?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame... ;
Jamais... ...

* *J'ai beaucoup retranché de cette scene après la premiere représentation ; mais tout le monde m'a conseillé de l'imprimer telle que je l'ai faite, les guillemets indiquent ce qu'on passe au Théâtre.*

JULIE *avec gaîté.*

Ah vous voulez déguiser votre flâme ?
Vous voulez m'adorer sans que j'en sçache rien ?
Hé cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Hé bien, mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE *étonné.*

Tout est dit ? Permettez. . . .

JULIE.

Allons, regardez-moi.
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Et bien donc !

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *toûjours gaîment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, Monsieur ; vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE *minaudant.*

Mais vous pouvez compter. . .

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance;

Je le sçai. Répondez de grace à votre tour.

Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sçache,

Quelle idée à ce mot, parmi vous, on attache;

Car vous le présentez ici sous un aspect,

D'une aisance, d'un ton, qui m'est un peu suspect:

Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,

Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment, en est-il deux ? Il est je crois par tout

Tel que nous le sentons: *consonnance* de goût,

Union d'agréments, habitude amusante

Qu'un caprice détruit, & qu'un coup d'œil enfante:

Le ressort, le lien de la société,

Qui d'objets en objets voltige en liberté,

Qui pour briller au jour a quitté les ruelles,

Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses aîles.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon là.

JULIE.

Et mais...

CLITANDRE.

Quoi, vous croyez que l'amour soit cela ?

JULIE.

Oui vraîment ; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre :
Arrangeons-nous pourtant ; voyons quel est le vôtre ?
Détaillez-moi....

CLITANDRE.

Le mien toujours mal défini
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti ;
Et sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah vous m'allez vanter cet être suranné,
De misteres, de pleurs, d'ennuis environné :
» Cette mauſſade erreur des cœurs pusillanimes,
» Qui mettoit l'inconstance & l'art au rang des crimes ;
» Qui nous forçoit jadis, par ses austeres loix,
» A regner sur un seul, à n'aimer qu'une fois :
Ce tiran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour :

» Ses flêches, autrefois pesantes, meurtrières,
» Il les rompt, les divise, & les rend plus légeres,
» Il ne pénétre plus, il effleure le cœur ;
» Ce qu'il mettoit de feu pour nourrir une ardeur,
» Lui suffit aujourd'hui pour en allumer trente :
» Ce qu'arrachoient les pleurs, le plaisir le présente :
» Billets, aveux, portrait, tout fuit dans un matin,
» Le lieu du rendez vous est un bal, un festin ;
Clitandre, croyez-moi, suivez cette methode
Elle est plus usitée, & beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !
Vous vous rendez enfin ?

CLITANDRE *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui, moi ? faire pitié !

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai crû jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre ;
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source & pesez sa valeur ;
Il est dans votre tête & non dans votre cœur.
» Oui, ces empressemens, cette ardeur pétulante,
» Qui d'objets en objets, vous chasse, vous
» tourmente,
» Ces agitations, ce fracas, ces efforts,
» Où tous vos sens entiers se jettent au dehors ;
» N'est d'un ésprit mal sain qu'une fiévre inquiéte
» Toujours plus altérée, & jamais satisfaite ;
» Dans cette soif, votre ame avide de plaisirs,
» Par-delà leur séjour élance ses désirs.
Dans la foule & le bruit, une bouillante yvresse,
De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse,
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente Nature
Les a mis prés de vous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'ésprit des intérêts du cœur.

JULIE.

Mais vraiment il raisonne ! A merveille, Clitandre,
A vos discours pourtant je ne sçaurois me rendre ;

Car enfin ces plaifirs à moi, me femblent doux,
Je les fens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller & de plaire :
Tout autant que la vie il nous eft néceffaire;
Et j'aimerois autant me paffer de beauté,
Que de voir fur un feul fon pouvoir limité.
Là, defcendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaifir doit enyvrer fon ame,
Quand d'un cercle brillant, les vœux & les regards,
Sur elle concentrés tombent de toutes parts.
Quand fur mille témoins de fa toute-puiffance,
Elle verfe l'amour, le dépit, l'éfpérance;
Elle parle, l'éloge auffi-tôt retentit;
Elle jette un coup d'œil? on efpére, on pâlit;
Autour d'elle à fon gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête.
De mille paffions elle excite les flots,
Tous les cœurs font troublés, le fien refte en repos.

CLITANDRE.

Le fien refte en repos? l'aimable perfpective
Que vous nous préfentez! Quoi, l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne paffez rien. Allez-vous quereller?

Je dis que c'est pour nous un besoin de briller. *

CLITANDRE.

» Oui, votre vanité doit être bien contente
» Des cœurs que le hasard ou l'espoir lui présente;
» Un mot de vérité. Sur quels sujets s'étend
« Cet Empire absolu que vous nous vantez tant?
» Sur un tas d'étourdis, sur de minces espéces
» Que signale l'abus du rang ou des richesses;
» Qui parlant, agissant toujours hors de propos
» Font rougir de pitié leurs flateurs les plus sots;
» Qui de leur faible instinct tourmentent l'étincelle,
» Pour rendre, ou se prêter quelque noirceur nouvelle.
» Sur d'autres dont l'esprit téméraire & pervers,
» S'occupe à vous gâter, à nourir vos travers,
» Vous font rapidement abjurer la décence».

---

* *Au Théâtre on passe ce morceau, & l'on dit:*

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens, & laissez-moi, Madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame,
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, ç'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut, parmi nous rencontrer ce modele, &c.

» Du nom de liberté décorent la licence,
» Et du plus rare objet ne sont jamais épris,
» Qu'après qu'ils l'ont rendu digne de leurs mépris;
» Qui las de tout, toujours dupes de leurs caprices,
» Baillent d'ennui parmi tous leurs plaisirs factices.
» Quand de tels demi-Dieux encensent vos autels,
» Que doit vous importer le reste des mortels?
» Laissez-moi donc chercher sans briguer mon
,, hommage,
» Des cœurs & des plaisirs qui soient à mon usage.
» Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
» Des appas, des vertus, ç'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends; de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire, & cet amour, Madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous, la fadeur Pastorale;
Mais je hais encor plus le bruit & le scandale;

L'honnête me suffit, & dût-on me blamer,
J'estime ce que j'aime, où je cesse d'aimer.

JULIE.

» Comment, nous voyez-vous renoncer à l'estime?

CLITANDRE.

» On ne sçait trop chez vous ce que ce mot exprime.
» On vous voit estimer des gens dont, entre nous,
» On ne fait pas grand cas autre part que chez vous.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prens point le change;
J'ai mon projet en tête, & rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous;
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE *les surprend.*

PARBLEU, je m'en doutois.

JULIE *riant.*

Quoi, tout de bon, cher Comte?

LE COMTE.

Cher Comte! déloyale! ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS.

Hé bien donc, mon Oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi, déja de l'aigreur, du courroux ?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu.

LE MARQUIS.

Mon oncle ? ....

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise ;
Mon neveu ; laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Hé ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet
J'arrive ; en minaudant là perfide m'appelle :
Cher Comte ; je reviens, prenez mon jeu ; dit-elle.
Je le prens comme un sot, & pendant ce tems là,
On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu.

LE MARQUIS *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste l'impertinent.

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement, prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vangerai d'un si sanglant outrage.

LE MARQUIS.

» Hé bien oui, vangez-vous. Tenez, à l'Opera
» Cidalise m'attend ; mon oncle, prenez-la,
» Je vous la cede. Hier Dorimon l'a quittée :
» Vîte, n'attendez pas qu'elle soit arrêtée,
» Elle est diablement vive ; un instant entre nous
» Vous perdez votre rang.

LE COMTE.

» Morbleu, gardez pour vous
» Vos amours d'un moment, vos conquêtes brillantes,
» Les cœurs & les noirceurs de vos extravagantes :

Toujours en l'air, toujours trahissants & trahis,
Faites un monde à part, & soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une Coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre,
En moins d'un jour, Eraste, & mon Oncle & Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, & peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre Présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

Laissez-là vos projets : Monsieur est occupé ;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé.
Il soupire, il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidelle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis....

JULIE.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment....

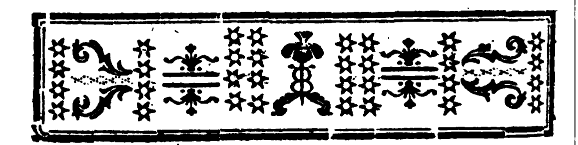
JULIE.

Suivez-moi. Je le veux.

Clitandre lui donne la main.

Fin du Seconde Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

EH ! bien, mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espere ?
Et ma Julie encor peut elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos :
Votre niéce m'attaque avec trop d'avantage,
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc, l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sçai, mais, Madame ;
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.
Le dangereux objet ! & quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté !
Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, & s'appaise, & s'aigrit,
Sans relâche elle occupe & le cœur & l'esprit ;
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, & son œil vous carresse.
Vous la voyez souvent par un détour adroit
Rire dans sa fureur, s'irrriter de sang froid ;
Maitresse du moment, tantôt brillante & vive,
Elle enchante, ravit ; tantôt douce & naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment :
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;
En passant par ses yeux la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature ;
Oui, Madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité ;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude,
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi:
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature;
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups.
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.
Ce choc de séntimens, cet art si compliqué,
Supposez la sensible, & tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie.
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez vous-en à moi,
Son penchant se déclare; & c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pû cacher ses mouvements confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abregeois l'intervale,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,

Son dépit à mes yeux s'est-il pû démentir ?
De notre tête à tête à présent inquiéte,
Elle hâte son monde, & presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas :
Qu'est-ce que de l'amour si cela n'en est pas ?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?
La fuir, il n'est plus tems. Ah ! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jetté ?
Aidez moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête ;
Tourmentez bien son cœur, j'attaquerai sa tête :
Servons-nous de son art ; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse ;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse,
C'est un puissant mobile ; & son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.



SCENE II.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE *feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT, c'est vous, ma Niéce ?
J'ai cru que ... jusqu'au soir... la foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée !

JULIE *riant à moitié.*

Ah ! ma Tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma Niéce ? ... Pourquoi ? ... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Hé oui ; vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre ;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objèt nouveau son cœur étoit tenté.
Prenez-y garde au moins, & ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, & tu le sçais fort bien.
Heureuse, qui possede un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment c'est un thrésor.

ORPHISE *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie.

Pour l'amour de ta Tante, aime-le, je t'en prie.

Elle sort.

SCENE III.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

Pour l'amour de ma Tante, il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer,
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné ?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné ! ... Quoi, Madame ?

JULIE.

Oh ! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sotise.

Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge, il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encor.

JULIE.

Oui, oui, pour une Tante.
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
» A son âge le tems chaque jour accumule
» Des dégats qu'une femme envain se dissimule.
» Tantôt c'est d'un bel œil l'éclat qui s'obscurcit;
» Une taille bientôt que l'embonpoint détruit,
» Un sourire aujourd'hui qui se change en grimace;
» Demain, un agrément qu'un air pesant remplace,
» Des graces, qui bientôt n'ont nul contemporain,
» Et des prétentions qui vont toujours leur train;
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le tems ne détruise
Je le sçai : cependant en honnête mari
J'ai mon systême, moi : systême assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtems ; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment;
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,

A cesser d'être jeune elle s'est préparée.
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres.
Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain tems, que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve:
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, & deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune?... Etre belle?... Oui, c'est un double crime
Dont....

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre homage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi? Le compliment m'honnore;

Mais dans un autre tems, il eût mieux fait d'éclore;
Je ne ſuis pas d'humeur à le récompenſer.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit bleſſer:
Ce ton de dignité m'annonce le contraire;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aſpirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'eſprit guindé, l'humeur ſont mon averſion,
Et c'eſt tout ce qu'en vous, Monſieur, j'ai vû paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc broüillé.

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien; ſur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaiſir à m'impatienter!

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amuſez, j'en prens ma part.

JULIE.

Courage.
Vous m'indignez, au moins: votre air, votre langage
Tout conſpire, Monſieur, je vous le dis tout net,

minaudant.

A vous faire haïr, ... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Bon, ce n'eſt rien encor ; & ſi jamais, Madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous eſſuyeriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon eſprit eſt paitri de contrariétés,
Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire
Seroit préciſément l'objet de ma ſatire ;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but, reſtons ſans intérêt.

JULIE.

Hé quoi ; ma façon d'être eſt donc bien haïſſable ?

CLITANDRE *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;
Mais vous le feriez trop en ſuivant mes avis.
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la réſiſtance,
Et de vos propres mains bornez votre puiſſance
De la nature en vous deffigurez les traits,
D'un attirail ſans fin, ſurchargez ſes attraits :
Du bon ſens, du plaiſir, conjurez la défaite :
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;
C'eſt fort bien fait à vous, je dois le ſouhaiter,
Et quel cœur ſans cela pourroit vous réſiſter ?

JULIE *embaraſſée & ſerieuſe.*

Quoi, ſérieuſement ; vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très-ſérieuſement. Incapable de feindre,

J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE *plus gaie.*

Pour devenir aimable, hé bien; que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? Vous n'êtes pas sincere.
Le cœur vous le diroit si vous l'écoutiez bien.
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

Le Marquis les écoute.

CLITANDRE.

Moi seul?

JULIE.

Assurément; ce que vous m'avez dit
Me frappe; & je prétens en faire mon profit.

CLITANDRE *à demi rendu.*

Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE *avec émotion.*

Ah! traitresse,
Vous voilà.

JULIE *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que sçavez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE *hésitant.*

Je sçai que ... contre vous il est bon d'être en garde.

Le Marquis éclatte de rire.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE, LE MARQUIS.

JULIE *étonnée.*

QUE faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,
J'écoute, & j'applaudis. Hé bien; (*à Clit.*) tu conviendras
Qu'on ne peut mieux joüer ce que l'on ne sent pas.
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance ?
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.
à Julie.
Parbleu, vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE *à demi déconcertée, & finissant par rire.*

Ne me louez point tant ; cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer ; cela se gâgne au moins.

CLITANDRE.

Et vous ne sçavez plus aimer devant témoins.

JULIE *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(*à Clit.*) Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, & rien plus. Et sa bouche, & ses yeux
N'ont jamais sçu que dire, *aimez-moi, je le veux.*
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est sçavante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh! taisez-vous, Marquis;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis
Quoi, si j'ai des raisons pour engager Clitandre!
S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux; toi, Clitandre, surtout;
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit & du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde;
Posons le fait. Julie, après t'avoir joüé,

Te livrera par tout comme un homme échoüé ;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton deshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Hé ! ne peut-on sçavoir à qui Monsieur le donne ?

LE MARQUIS.

* A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !
» Sa taille est un peu longue, & son visage aussi ;
» Mais chez elle, l'amour se traite en raccourci.
» Avare du moment, la premiere visite
» Devient un rendez-vous : son cœur que tout excite
» Vous contraint dès l'abord à partager son feu,
Et ne vous laisse pas le tems du désaveu.
A la celerité dont sa flame s'annonce
Avant que d'y penser vous avez fait réponse.

* *Au Théâtre.*
A la digne Baronne ; oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas, &c.

De tout autre on pourroit détailler les exploits,
L'œil le plus attentif ne peût saisir son choix ;
En effet un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, & toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, ou tu n'échoüeras pas.
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Cephise ?
Et notre Présidente ?... Ah ! j'oubliois vraiment !
J'ai donné ta parole ici dans ce moment :
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE.

Pour parvenir à vous, la route est détournée :
Mais puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur....

JULIE *piquée*, *à Clitandre.*

Ah ! vous l'avez déja.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
Riant au Marquis. *Elle rencontre un regard de* Clit.
Bon, il n'en fera rien. Il adore...... Imprudente,
Taisons-nous.

LE MARQUIS *riant.*

Ah ! parbleu, j'aime la nouveauté.
De la discretion ? Qui vous, de la bonté ?

Fi donc ; point de quartier. Sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'Amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi ? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh ! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie ?
Rassurez-vous, Madame : oui, malgré vos attraits
On peut vous desirer, mais vous aimer, jamais :
C'est-là le résultat, je crois, de vos usages ;
C'est à quoi je sçaurai borner tous mes hommages :
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.


Il sort.



SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne

Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Hé bien, laissons-le aimer,

Que nous importe ?

JULIE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! ça, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie,
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, & lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente ; & nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant,
Qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Oui-dà. Le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas. Point de Tante.
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante ?

JULIE.

Mais la décence....

LE MARQUIS.

Encor ? On n'y peut plus tenir ;
Et ce terme est ignoble à faire évanoüir.
Laissez-là pour toujours & le mot & la chose.
Sçavez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.
Par un début d'éclat vous nous éblouïssez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez ;
» Des cœurs & des esprits voilà la souveraine,
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne.
Point, ce sont des égards, de la discretion ;
Une Tante partout qui nous donne le ton ;
Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore ;

Oh ! parbleu finissez ; ou je vous deshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat ; & qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer ;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptûres,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut ; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment que l'on se fait un nom ?
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter en la brusquant une Tante si bonne !
Non Marquis ; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi, vous voudriez. . . . .

LE MARQUIS.

Oui. Sçachez quoiqu'on en glose ;
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose,

En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot, se soumettre la loi;
Braver également la louange & le blâme,
C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer & courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout:
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, & la honte & la crainte:
Les loix, puis nos desirs, & rien après cela:
Tout ce qui plait est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbüe
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime:
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime,
Je fais pour vous former un inutile effort:
Soyez prude, je vois que c'est-là votre fort.

JULIE.

Mais, Monsieur?

LE MARQUIS.

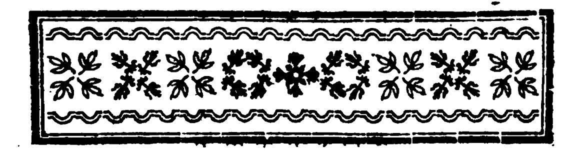
Affichez votre chere décence :
Retournez sur vos pas, & rentrez en enfance.
Ecoutez : je vois clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins :
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais Julie, à ce soir, ou brouillé pour jamais.

SCENE VI.

JULIE *seule.*

LA leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux & rompre avec ma tante !
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor cependant c'étoient-là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule ?...
Quelle misere ! Eh mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là ;
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?
Cela se pourroit bien.... mon cœur balance & flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor ; réfléchissons.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Julie est très-agitée dans cette Scene.



OUS paroissez enfin ! vous m'avez allarmée.
Pourquoi donc si long-tems demeurer enfermée ?
On vous attend par-tout, & seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cet humeur solitaire ?

JULIE.

Sçais-tu depuis tantôt, ce que je viens de faire :
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et de grace, ſur quoi ?

JULIE.

Je ne m'en ſouviens plus.

ROSETTE.

La folie eſt charmante.
Bon, ceſt que vous dormiez.

JULIE.

Non. Indéciſe, errante,
Et d'idée en idée....

ROSETTE.

Ah ! Madame, entre nous
Cela ne vous ſied point. J'apperçois du courroux,
De l'aigreur....

JULIE.

Que veux-tu ? c'eſt ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus au moins ; je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos en eſt-ce fait ? Son cœur
Eſt à vous. Son amour doit être une fureur ;
Car vous avez ſur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien ſot en vous rendant les armes ?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez moi donc comment....

JULIE.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Eſt-ce que le ſuccès ? ....

JULIE.

Hé bien ! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante ?
Je la devine.

ROSETTE.

Hé quoi ?

JULIE.

C'eſt ſon Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir ſon tréſor.
Le beau tréſor, un homme ! oh ! j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces ;
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire ?
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colere ?

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! Madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais ma tante à propos ; je ris de son effroi,
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame . . . .

JULIE.

En vérité mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,
De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs, qui de leurs feux me voudront voir complice.
C'est-là le vrai bonheur ; & je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh ! pourquoi ?... Je ne sçai. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

Elle sort.

JULIE.

Qu'il l'adore à jamais, & nous laisse en repos.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

JULIE *affectant de la gayeté.*

Ah ! je vais donc sçavoir le secret de ma tante !
Je brûle dès long-tems d'être sa confidente.
Traitons ceci gayement. Vous soupirez, je croi.
C'est affaire de cœur. Allons nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas tems encor : mais ma chere Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes Sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours, à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma niéce,
Tu ne sçaurois pour toi douter de ma tendresse.
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop sçu mériter :
Mais, ma chere, Julie, enfin quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma niéce.

JULIE *riant à demi.*

Ah ! ma tante,
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant ? vous dont l'œil & le soin
Ont sçu me garantir....

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être ;
A mon âge le monde est un terrible maître,
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement ?

Ne me le cachez point. Si j'ai pû vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ROSETTE.

Toi, me déplaire ?

JULIE *malignement.*

Eh mais ! ... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore ....

JULIE.

Je sçai ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sçache.

JULIE *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat ?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez ....

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je,

JULIE.

Comment, vous marier ?

ORPHISE *à son tour riant à demi.*

Oui : Cet aveu t'afflige.

JULIE *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux ;
Et c'est presqu'en avoir que sçavoir le connoître.

JULIE *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi.
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;
Un cœur noble, sensible ; un esprit doux, affable ;
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable :
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;
Qui content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;
Uu homme rare enfin ; toi-même assûrément,
Quand tu le connoîtras m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

ORPHISE.

C'eſt un ſecret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, ſans doute vous adore ?

ORPHISE *ſouriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :
Il m'eſtime beaucoup, il connoit tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me peſoit, quoiqu'il fût néceſſaire :
Tandis qu'un digne époux va borner mes déſirs ;
Vole au gré de tes vœux dans le ſein des plaiſirs.

Elle examine en s'en allant Julie conſternée.

SCENE III.

JULIE *ſeule.*

C'Eſt ce Clitandre. Eh quoi ! ſon idée ennuyeuſe
Me pourſuivra par-tout. Non : je ſuis furieuſe ;
Ce maudit homme eſt né pour me déſeſpérer.
Et ma tante à ſon tour . . . . pour me contrecarer,
Qui ſe jette à la tête . . . oh ! doucement, Orphiſe ;
Je vous empêcherai de faire une ſottiſe :
Il ne vous aime pas, & vous le ſçavez bien ;

C'eſt une charité de rompre ce lien;
Je m'en charge, & bien-tôt .... Roſette ? Hola,
Roſette ?

SCENE VI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Hé bien ? que vous plaît-il ?

JULIE.

Que ſçais-je ?

ROSETTE.

La toilette ?
Sortez-vous ?

JULIE.

Laiſſe-moi. Je ſuis au déſeſpoir.

ROSETTE.

Comment donc ? Quel chagrin ? ....

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, Madame ?

JULIE.

Ni lui, ni perſonne,

ROSETTE.

Hé, Madame,

Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame ?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé . . . . . je ne sçaurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler ! ceci redouble mes allarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre . . .

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Hé que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enléve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah juste ciel ! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enléve ? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête ?

ROSETTE.

Je l'ai crû.

JULIE.

Je ne sçai qui m'arrête ? . . . .
Mais non . . . Le repentir me les rendra tous deux.
Bien-tôt je les verrai l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques :
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort ;
Et m'appeller en tiers pour maudire leur sort,
Je les attens : sur-tout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux ;
Oui, je le deviendrai . . . . pour un autre que vous ;
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiéte,
Et pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah ! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur,
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

Un Laquais entre.

Qu'est-ce ?

LE

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE.

Attendez, laissez faire;
Je m'en vais le traiter.....

JULIE.

Non. Qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame....

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

Elle sort.

JULIE *seule.*

Mais vraiment;
On me croiroit quittée au tour que cela prend.
Oh! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene;
Et de ses procédés il va subir la peine.



SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE *avec hauteur & ironie.*

QUOI, ſi-tôt de retour ? Je ne l'eſperois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas ?
Juſques-là vous deviez éviter ma préſence,
Et c'étoit m'annoncer une aſſez longue abſence.
Voyons ; inſtruiſez-moi de vos ſuccès brillants,

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'uſage encor de mes talens,
Je venois.

JULIE.

Avouez, mon cher Monſieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a penſé ſurprendre.
Avec ce froid bon ſens que vous mettez à tout,
Vous avez crû tantôt pouſſer mon cœur à bout ;
M'inſpirer du deſir pour cette rare eſtime
Que vous ne diſpenſez qu'au mérite ſublime.
Le deſſein étoit grand, & j'ai vraiment regret
Que ſur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais ſouffrez de ma part cet avis ſalutaire
Que ſçavoir raiſonner, ce n'eſt pas ſçavoir plaire.

CLITANDRE.

bas.
Son ton est bien changé ! qu'est-ce donc qui l'aigrit ?
haut.
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi, vous vous seriez dit que par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage ?
Que dans vos procedés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs ?
Que de vos arguments l'énergie & la suite
M'a beaucoup amusée, & ne m'a pas séduite ?
Non ; malgré la raison & tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous les devois pour éclaircir votre ame ;
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflâme ;
Et pour vous empêcher de carresser l'erreur
Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur.
Hé ! quoi, de l'embaras ?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse ;
Cette témérité dont ici l'on m'accuse....
N'est pas bien averée.

JULIE.

Oh ! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prens.

CLITANDRE.

bas.

Elle m'accablera, songeons à nous deffendre.

haut.

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Hé! non, je l'attendois : ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez....

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures....

JULIE.

Mais, Monsieur, je vous dis....

CLITANDRE.

Bon, bon; ne feignez plus.
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Hé! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême?

JULIE *outrée.*

Du stratagême?... Hé mais ... où donc en voyez vous!
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur; soyez bien sûr que ruse, ni finesse,
Ne veut surprendre ici votre chere tendresse,
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir

Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous, enfin.

CLITANDRE *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie !
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE.

Je ne sçais où j'en suis.

CLITANDRE *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur; qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.
La mienne désormais sincere & de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Eraste qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,

Enfin par mes conſeils eſt devenu plus ſage.

JULIE.

Hé ! qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE *effrayée.*

D'imprimer ! Ah ! Monſieur !

CLITANDRE *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'eſt laiſſé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !

CLITANDRE.

Il vous écrit, je penſe.

JULIE *ouvrant une Lettre ſéparée des autres.*

Voudroit-il excuſer une telle impudence ?

Elle lit.

» *Je ne ſçai ſi vous remercierez beaucoup Clitandre*
» *du prétendu ſervice qu'il croit vous rendre, en m'em-*
» *pêchant d'imprimer vos Lettres.*

Quel monſtre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE *continuant de lire.*

» *Le public auroit ſans doute applaudi à la légereté de*
» *votre ſtile, à l'agrément de vos expreſſions, & vous*
» *auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare &*

» *prompte, à laquelle vous semblez aspirer, & dont sa*
» *maladresse vous prive encore pour quelque tems.*

Les hommes sont affreux.

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux.
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, & je vous rens justice:
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procedé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée....
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désesperée,
J'en tremble encor. Comment pourai-je m'acquitter?...

SCENE VII.

JULIE, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE, CLITANDRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à la Présidente.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE *toujours gaiement & en petite maitresse.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE *au Laquais.*

Hé! laisse-nous, de grace.

à Julie.

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais ma chere, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procedés que l'on doit se deffendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre;
J'en reçois les honneurs, je l'attens bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne;
Vous attirez à vous ses soins & son amour;
Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

En effet, cela n'est pas honnête;
Car enfin, à quoi bon ces petits tête à tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réünir;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? Non, Marquis; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence :
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Ceder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sotise.
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.
Allez-vous par foiblesse abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir en dépit de Madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame:
Clitandre vous plaît-il! Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS *affectant de la bonté.*

Voyez; à l'amiable.

riant.

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE *à part.*

Cette leçon est vive ; attendons-en l'effet.

JULIE *très sérieuse & piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante ;
Mais je n'en rendrai pas la suite interressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs, sur qui vos droits pourront s'étendre :
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, & donnez-moi la paix.

LE MARQUIS *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Au Marquis.

Oh ! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire ; & mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je croi, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Hé ! quoi, n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble ?
Même société tous les jours nous rassemble.

Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer par tout les mêmes feux ;
» Il est vrai, plus que vous je me suis signalée
» De bien plus d'incidents je me suis démêlée.
» De mes nombreux succès tout Paris est instruit,
» Et personne avant moi n'avoit fait tant de bruit ;
Mais pour vous distinguer de la même maniere
Quoi, ne courez-vous pas dans la même carrière ?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Hé ! sans doute. Après tout, quelle est la différence ?
Quoi, parce que Madame a pris un peu l'avance !
L'une est formée, & l'autre....

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois ; & puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE.

Songeons à disparoître.
à Clitandre.
Vous, dont j'admire ici les tranquiles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons ?
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.

Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir ?
Venez donc, au Public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? Si je vous aime ?

Au Marquis.

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même.

LE MARQUIS *riant.*

Parbleu, la question est neuve, & me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.

à Clitandre.

Oui, tu peux éxiger beaucoup sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Ça, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense.
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

Clitandre se presse de lui donner la main.

ROSETTE *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Et mais, vraiment ;
Il se fait tard, Marquis ; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi, laisser seul ainsi cette pauvre Julie ?
Sa Tante décemment lui tiendra compagnie.

La Présidente sort en riant beaucoup, & emmene Clitandre.

SCENE VII.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

QUELLE femme ! quel front ! venir jusques chez moi,
Réclamer ? .... C'est un tour du Marquis, je le voi.
Mais Clitandre la suit -- seroit-il bien capable ? ...
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
à Rosette.
Suis-les ; je veux sçavoir la fin de tout ceci.
Rosette sort.
Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme ?
D'une femme qui vient sans pudeur ... je la blâme ;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller ; même fureur de plaire ;
De l'esprit, des talents, même emploi téméraire.
Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vû de si près

Le vice revêtir ses véritables traits !
J'aurois pû ressembler à cet affreux modele !
On auroit dit de moi, ce que je pense d'elle !
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, & Clitandre, & ma Tante....

à Rosette qui revient.

Hé bien donc ?

ROSETTE.

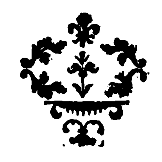
Le Marquis, Chloé, la Présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

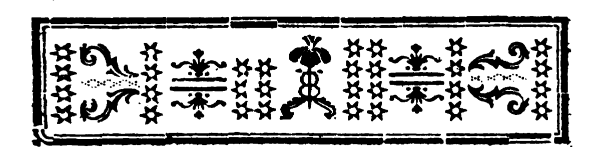
Elle sort.

JULIE.

Son départ me console, & j'en avois besoin.
Que dis-je ? Dans mon cœur je tremble de descendre ;
Juste ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.

OUI, Madame ; en ſecret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il ſuffit, je l'attens.

ROSETTE.

Je vais la conſoler ;
Car elle n'a que moi qui partage ſa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc ?

ROSETTE.

Elle a ? ... la fievre, la migraine ;
Tout ce qu'on peut avoir ... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu m'effrayes.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante,
Et nous voulons mourir, ou toucher notre Tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir, quelle énigme est-ce-là ?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée.

ROSETTE.

Quelle nuit, juste ciel ! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement,
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console,
Je n'en ai pû tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appelloit le sommeil,
Elle, dont la gaieté prévenoit le réveil,
Qui songeoit, en riant, toute la matinée
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant, ou malin ;
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, & c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point ; on se couche de nuit ;

Bientôt on se releve : on s'afflige sans bruit :
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre;
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Des portes-feuilles entiers de chansons & d'écrits...
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
sanglotant.
De détails... de portraits finis ... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après.

ROSETTE.

Je suis entrée ; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit : nommoit la Présidente...
» *L'indigne!...* disoit-elle. Et puis, *ma chere Tante*
» *Soyez heureuse.* Et puis rêvant profondément,
» *Il m'a désabusée, il fera mon tourment,*
» *N'y pensons plus, allons.* Témoin de ses allarmes,
J'ai vû de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! Madame! c'étoit la plus belle douleur?
La plus vraie!... un ensemble & si noble & si tendre,
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre;
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté:

Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a sans sourciller
Contremandé marchande, & peintre, & bijoutier;
Et ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah! Madame! elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes.
Vous riez ? Croyez-moi, cet effort surhumain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.
Encor?...J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre:
Mais non. Femme jamais n'en a sçu plaindre une autre,
Je vais dire à Julie....

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame. Une Tante insulter à ses maux!
La voici; je lui vais....

ORPHISE.

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiette.

Rosette baise tristement la main à Julie, & sort.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE.

ORPHISE.

C'Eſt un miracle au moins, de te voir ſi matin!
Qu'eſt-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
D'une mauvaiſe nuit j'apperçois quelques traces.
Hé ſi donc ! Hâte-toi de rappeller les graces.
J'ai fort heureuſement de quoi te diſſiper,
Tes bons amis ce ſoir t'attendent à ſouper ;
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Préſidente eſt, dit-on, l'héroïne,
T'amuſera beaucoup, on m'aſſure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? hier encor n'étiez vous pas amies ?
Quelque rivalité vous aura déſunies,
Tu l'éclipſes par-tout ; on te cherche, on la fuit,
Tes ſuccès dans le monde ont fait un ſi grand bruit...

JULIE.

Hé ! voilà juſtement ce qui me déſeſpere :

C'eſt ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, phantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paye de ſon honneur.

ORPHISE.

Ma niéce, quels diſcours ?

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce :
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce;
Ne me parlez donc plus de ces ſociétés,
De ce ramas confus d'eſprits, de cœurs gâtés,
De ces hommes ſans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un nauffrage affreux conſolent leur orgueil,
En pouſſant tous les cœurs contre le même écueil:
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vüe;
Je laiſſe s'y plonger leur brillante cohüe;
Oublions le paſſé qui me force à rougir,
L'avenir eſt à moi, je ſçaurai l'annoblir.

ORPHISE.

Ma niéce, ton dépit m'étonne, je l'avoüe:
Tes nouveaux ſentimens méritent qu'on les loüe;
Mais combien tiendront-ils ? un chagrin paſſager
T'inſpire pour un tems ce courage étranger:
Crois-moi, n'affiche point cette réforme auſtere,
Bien-tôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincere & véritable
Suppléoit cette vie éclatante, agréable;
Je dirois, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé :
Une plus douce erreur l'occupe, & l'a changé.
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre :
Mais bien loin que l'amour.... Comment donc tu rougis ?
Acheve ; tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Hé bien..... Il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée :
Quoi, tout de bon ?... Oh oui, ton ame est agitée.
Julie ! Ah quel bonheur ! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'himen passer des jours heureux;

malignement.

Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien hier au soir observer le silence ?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits;

N'importe du bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il ? dis-moi donc.... Tu te tais... ma
surprise....

JULIE.

Oh, mon aimable tante ! Oh respectable Orphise !
Votre bonté m'accable, & ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niéce,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse :
Le sang & l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre ;
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure,
Et si mon zéle ardent ne peut la soulager,
Ma chere enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, ç'en est trop : le remord me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte :
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... Puis-je le dire ?... Oui... J'adore
Clitandre.

ORPHISE *souriant.*

Clitandre ? . . . Oh ! doucement, ma niéce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant ; vous êtes jeune, aimable. . .

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous sçaviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai taché d'échauffer pour moi tous ses transports,
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pû me rabbaisser,
Pour entrer dans son ame & pour vous en chasser ?
Aujourd'hui j'en rougis . . . Hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége.
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vêcu tels sont les badinages :
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr :
Daignez me pardonner, & laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chere Julie,
Non, & c'est tout de bon que je suis ton amie ;

D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et comme tu disois, traitons ceci gayement;
Premiérement il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pû se défendre ;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, & faire mon malheur.

JULIE.

Qui, moi, vous disputer ?

ORPHISE.

Hé ! laissons ce scrupule,
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule,
Il vous estime tant ! . . . . .

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour sçavoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige & je t'ordonne
D'offrir à ton Amant ton cœur & ta personne ;
De tenter, d'épuiser sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressans efforts ;
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse ;
S'il céde, hé bien, je fais le bonheur de ma niéce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même ? . . . .

ORPHISE.

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste ; voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE III.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

VOus nous voyez ici dans un grand embarras.
(*Elle le tire à l'écart.*) (*A part.*)
Ma nièce voudroit... Non, je ne lui dirai pas.
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... Je crois qu'il s'est fait un miracle :
Ma nièce a du chagrin, son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sçais quels desirs...

(*A Julie.*)
Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?
(*A Clitandre.*)
Oh ! oui.... Pour l'obtenir employez la prudence:
Son bonheur & le vôtre, & sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante !

ORPHISE.

Adieu, Julie.
(*Bas à Clitandre.*)
Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras ;

Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt, la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi ?

JULIE.

Je veux sçavoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si, pour sçavoir le vôtre, il faut être indiscret ;
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non. Mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu ?
Quoi, suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis, est-elle trop âgée ?

JULIE.

Ah ! de grace, oubliez des travers & des torts ;
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.

Coupable trop long-tems quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sçais, fort mal sa concurrence;
Elle est digne de vous; soyez sa récompense,
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime;
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, & portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Sçavez-vous que c'est-là du sentiment, Madame?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement....

JULIE.

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement!
Vous, Clitandre! Ah! du moins, quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime:
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art;
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere,
Dont l'éclat imprévu vous étonne & m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie ! à la raiſon vous vous ſeriez rendue !
Non : vous ne feignez point & votre ame eſt émue :
Ces ſentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié ;
Voilà les qualités, les graces ſéduiſantes,
Qu'hier je préferois à vos graces brillantes ;
C'eſt en les uniſſant toutes pour vous parer,
Qu'à regner ſur nos cœurs il vous ſied d'aſpirer.

JULIE, *ſoupirant.*

Quoi ! ſi j'avois été.... ce que je m'en vais être ?
Si la raiſon plûtôt dans mon cœur eût pû naître,
Et ſi, telle qu'Orphiſe, & modeſte, & ſans art ;
J'euſſe fui des erreurs, que je connois trop tard ;
Quoi ! ſeule, ſans apprêt, dans cet état paiſible,
J'aurois pû me flatter de vous rendre ſenſible ?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ? Ah ! mon cœur tout entier....

JULIE, *très-agitée & très-attendrie.*

Clitandre... C'eſt aſſez. J'oſe ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.
Quoi ! j'aurois pû toucher !... Ah ! je ſuis trop punie.
Cher Clitandre !...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus tems . . . . Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE

Oubliez . . . un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre. . .

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher Clitandre ?
Orphise vous perdroit ! quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira . . . .

JULIE.

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez !

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

SCENE V.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, *vivement & attendrie.*

EMBRASSE-MOI, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, & son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur & ta flâme,
N'étoient qu'un piége adroit, qu'un appas séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur :
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nâgeois, qui t'a longtems déçue,
Te paroîtroit bien-tôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise ! est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si, malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !
Que de biens je vous dois !.. Vous, mon cher bienfaicteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, & mon cœur.



SCENE VI. *& derniere.*

ROSETTE, CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ROSETTE, *à Julie.*

MADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense;
Le Comte, le Marquis, & bien d'autres, je pense,
(Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas,)
S'empressent de sçavoir si l'on ne vous voit pas.
La joie éclate au loin parmi leur assemblée....
Mais, à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la derniere fois je veux les recevoir,
Et solemnellement renoncer à les voir.
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce:
Ils m'égaroient; l'honneur m'interdit leur commerce;
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

Fv

ACTEURS.

DAMIS, *Pere.*

DAMIS, *Fils, obstiné Amant de Lucile.*

CÉPHISE.

LUCILE, *Niece de Céphise.*

JULIE, *Fille de M. Damis.*

LISETTE, *Suivante de Julie.*

FRONTIN, *Valet de Damis, Fils.*

La Scène est à Paris dans une maison commune à Céphise & à Damis.



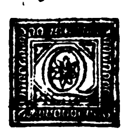
L'OBSTINÉ,

COMÉDIE
EN UN ACTE EN VERS.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.



Uoi ! vous tremblez, Julie !

JULIE.

Oh ! oui, je suis sincere.

LUCILE.

Pourquoi ?

JULIE.

Le cœur me bat, lorsque j'entends mon pere,
D'un ton demi-moral, plaisanter nos amours.
Differons, differons, répete-t-il toujours.

Par goût, par ſentiment, il hait le mariage :
Sa conduite avec vous en eſt un témoignage.
Il projette d'abord de vous donner la main ;
Il balance ſix mois, puis change de deſſein.
» Elle eſt pour moi, dit-il, & trop jeune & trop belle;
» Je lui donne mon fils, il eſt plus digne d'elle.
De mon frere pour vous il fait naître l'amour,
Il voit que vous l'aimez vous-même à votre tour ;
Sa joie éclate : eh! vîte, il conclut l'hyménée :
A Clitandre auſſi-tôt me voilà deſtinée ;
Tout eſt fait. Point : la guerre éloigne nos amans :
L'heureux prétexte ! il va differer de dix ans.
La, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre ?
Quand on aime, croit-il qu'il ſoit aiſé d'attendre ?

LUCILE.

Oui, votre plainte eſt juſte ; allez lui déclarer
Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir differer ;
Qu'il vous expoſe trop en prolongeant vos peines ;
Que le ſang pétillant qu'il a mis dans vos veines,
De tout retardement implacable ennemi,
Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

JULIE.

Avec votre ſang froid vous me raillez ſans ceſſe.
Autant que moi pourtant ceci vous intéreſſe.
Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.
De Clitandre, demain, moi j'attends le retour.

Mais que nous servira leur ardeur empressée,
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur ?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui; mais elle est pétulante ;
Ils n'ont qu'à se brouiller : moi, cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh! bien, nous attendrons un raccommodement.

JULIE.

Attendre! Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais ... pester comme moi : du moins cela soulage.

LUCILE.

Non, croyez-moi, Julie, une fille à notre âge
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors;
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts :
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hymènée;
Loin d'y courir, il faut qu'elle y semble entraînée.
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh! bien, on n'a pas tort.

LUCILE.

Encor ! de tels aveux...

JULIE.

Pour peu qu'on ait d'esprit....

LUCILE.

Gardons d'en faire usage ;
Sçachons l'envelopper du plus obscur nuage ;
Rougissons de parler, étouffons tout bon mot ;
Penser dans le silence est notre unique lot.
Les hommes volontiers entourent une fille,
Dont l'enjouement réveille, en qui l'esprit pétille ;
Mais même en l'admirant, tous ses approbateurs
Vous diront que l'esprit fait craindre pour les mœurs.

JULIE.

Si bien donc qu'une fille, en bonne conscience.,
Doit être un automate, une froide existence,
Sans cœur, sans yeux, sans bouche, & sur-tout sans esprit !
Oh ! j'ai de tout cela pour moi sans contredit ;
Et je veux en user, qui plus est ; & Clitandre
Trouve bon que j'en aie, & n'en est que plus tendre.
Mais comment se peut-il que mon frere Damis,
Vif, bouillant comme il est, de vous se soit épris ?

LUCILE.

Et comment se peut-il que vous bouillante & vive,
Un homme raisonnable & sensé vous captive ?

JULIE.

S'il étoit autrement, je l'aimerois bien moins.
Mais mon frere est têtu.

LUCILE.

J'espere par mes soins....

JULIE.

Vous aurez à souffrir, vous devez vous attendre...

LUCILE.

A tout ce que de vous doit esperer Clitandre.

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre soit heureux.

LUCILE.

Et mon bonheur aussi ne sera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité dont on me fait la guerre,
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer,
Employer ce sang froid dont vous m'osez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjouement que ma gaieté déploie,
Dans le cœur d'un époux fasse passer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur, dans le cœur d'un époux,
Entretienne sans fin le plaisir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner, moi, dans, une journée
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

LUCILE.

La, ne vous fâchez point. J'applaudis de bon cœur
Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur.
Eh ! quel mari pourroit vous refuser son ame ?
Heureuse, si du mien je peux fixer la flâme !
C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers ;
Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

JULIE.

Quel charmant caractere ! Ah ! ma chere Lucile ;
Vous me prouvez combien la douceur est utile.
C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer !
Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.
Oui, ma vivacité mérite qu'on la blâme ;
Dominer, en cédant, c'est l'emploi d'une femme.
Mais mon pere... Ah ! c'est lui, je l'entends murmurer.

SCENE II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS.

Je ne le cele point, je voudrois differer.

JULIE, *à Lucile.*

Qu'avois-je dit ?

CÉPHISE.

Pourquoi ? Ne sont-ils pas en âge ?

M. DAMIS.

Oui, tous deux pour l'état d'employer leur courage.

CÉPHISE.

Quoi ! s'ils sont mariés, l'emploieront-ils donc moins ?

M. DAMIS.

Mon Dieu ! le mariage entraîne tant de soins !

CÉPHISE.

Enfin que deviendront votre fille & ma niece ?

M. DAMIS.

Elles attendront bien encor ; rien ne les presse.

CÉPHISE.

Rien ne presse ! est-il vrai ?

JULIE.

Mon pere, j'ai seize ans.

M. DAMIS.

Plaît-il ?

LISETTE.

Elle a seize ans.

M. DAMIS.

Je...

CÉPHISE.

Ces pauvres enfans !

Çà, ne la grondez point.

M. DAMIS.

Quoi ! tandis qu'à la guerre

Ils peuvent s'avancer tous deux....

CÉPHISE.

Belle chimere!

Pour être mariés auront-ils moins de cœur?

M. DAMIS.

Sans doute.

LISETTE.

Mais tant pis.

M. DAMIS.

Enfin, c'eſt ma frayeur.

Chacun ſçait qu'une femme aimable & que l'on aime,
D'ordinaire, ſur nous prend un pouvoir ſuprême;
Et chacun ſçait auſſi qu'un mari complaiſant
N'eſt, & ne fut jamais qu'un guerrier languiſſant.

LISETTE.

Un mari complaiſant! Eh! mort non de ma vie,
Où le trouverez-vous? La chaîne qui les lie
Eſt légere en ce jour, elle prête, & s'étend
Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant;
Et d'ailleurs votre fils eſt-il d'un caractere
A devenir jamais un mari débonnaire?
Toujours enveloppé dans ſon opinion,
Rien ne peut ſurmonter ſon obſtination:
Ombrageux & rétif, toujours ſur le qui vive,
On le voit contre tous ſaiſir la négative:
Diſputant ſur un mot, s'échauffant ſur un rien,
Lui ſeul il a raiſon, lui ſeul il ſçait tout bien.
Evaporant au loin ſa bile opiniâtre,
On ne peut avec lui que céder ou ſe battre.

CÉPHISE.

Lisette le connoît ; oui, telle est son humeur.
Lucile, en l'épousant tu feras ton malheur.

LUCILE.

Non, ma tante, à ces traits je ne puis le connoître :
Et Lisette devroit mieux parler de son maître.

M. DAMIS.

Que de bons sens ? ma foi, j'aurois dû l'épouser.

CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monsieur, d'en disposer.

M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

CÉPHISE.

Oui, c'est ce qui m'irrite.

M. DAMIS.

Mais quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite.

CÉPHISE.

Et ma niece, Monsieur, n'en a-t-elle donc pas ?

M. DAMIS.

Oui, sans doute, beaucoup : de l'esprit, des appas ;
Mais, mon fils....

CÉPHISE.

Mais, ma niece...

LISETTE.

Oh ! oui ; mon fils, ma nièce...
Ils sont, vous le verrez, les seuls de leur espece.
Laissez le parallele, & songez à finir.

CÉPHISE.

Oui, Monſieur, terminons. Leurs amants vont venir.
Par quel entêtement voulez-vous qu'on differe ?

M. DAMIS.

C'eſt qu'au Printems prochain recommence la guerre;
Et je ne prétends pas que Clitandre & Damis
Dans les bras de l'Hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh ! pour rendre à l'Etat leurs bras & leur courage,
Il ſuffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.
Avant que le Printems les rappelle aux combats,
Tous quatre de l'hymen ils ſeront déja las,
Et tous quatre en ſecret béniront la journée
Qui pour un tendre adieu ſera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien ſûr.... mais il n'en ſera rien;
On a peine à quitter cela, je le ſçais bien.

JULIE.

Mon pere...

M. DAMIS.

J'ai ſeize ans, n'eſt-il pas vrai ? Silence;
Ou je te punirai de ton impatience.

LISETTE.

Ma foi, voici Frontin.

SCENE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE, FRONTIN, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS.

EH ! bon jour, mon ami.
Mon fils . . . .

FRONTIN.

Vous l'allez voir ; il eſt tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter ?

FRONTIN.

C'eſt une bagatelle ;
Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se ſeroit-il battu ?

FRONTIN.

Ma foi, pour aujourd'hui ;
Il a trouvé quelqu'un plus obſtiné que lui.

LISETTE.

Cela ne ſe peut pas.

FRONTIN.

C'eſt la vérité pure.

CÉPHISE.

Et qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ecoutez l'aventure :
Vous en rirez, je pense, & moi j'en ris aussi.
Vous sçavez que la poste est à vingt pas d'ici ;
Sur un cheval très-las, Damis couroit fort vîte ;
L'animal, en passant, a reconnu son gîte ;
Est entré tout courant, & jusqu'au ratelier
A mené brusquement son brusque cavalier.
Damis fort étonné, tourne bride, l'exhorte
Le presse, & trente fois le ramene à la porte ;
Trente fois l'animal refuse de sortir,
Recule, & près de l'auge il revient se blotir.
Du fouet, de l'éperon, votre fils l'estropie,
Et tâche à l'éloigner de son auge chérie,
Fixé par l'odorat, sourd aux cris comme au frein,
Notre cheval têtu conserve son terrein.
Votre fils en fureur de cent coups l'apostrophe,
Il jure, il bat, il mord. Le coursier Philosophe
Souffre tout, refléchit, puis, sans dire un seul mot,
Plie, & sur le fumier vous l'étend comme un sot.
Damis écume en vain de colere & de honte :
Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier differe son départ :
Il prend la poste enfin pour arriver plus tard.

LISETTE.

Le voilà donc en train ?

CÉPHISE.

Monſieur . . . .

M. DAMIS.

Pur badinage,

Riſible emportement d'un amant de ſon âge.

CÉPHISE.

Son amour pour Lucile eſt-il le même ?

FRONTIN.

Oh ! oui :

Le vent depuis trois jours va moins vîte que lui.
Il creve des chevaux, il court, il éclabouſſe ;
Et ſelon le chemin ſon humeur étoit douce.
En trouvoit-il un bon ? courons, mon cher Frontin !
Nous courons vers Lucile.

CÉPHISE.

Eh ! bien, Monſieur ?

M. DAMIS.

Enfin ;

C'eſt votre intention, il faut la ſatisfaire.
Venez, je veux moi-même aller chez le Notaire.

(*A Frontin.*)

Eſt-on content de lui ?

FRONTIN, *s'en allant.*

C'eſt un brave Officier.

M. DAMIS, *s'en allant avec Céphise.*

Quel meurtre, que cela songe à se marier !

LISETTE, *les suivant.*

Quel meurtre bien plûtôt d'en voir finir l'espece !
Le besoin de l'Etat plus que vous m'intéresse ;
Et l'on devroit contraindre, à commencer par moi,
Toute femelle à faire un bon Sujet au Roi.

SCENE IV.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

COMMENT ! mon frere arrive, & vous restez tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux, Lucile !
Que le plaisir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !
Mais tout mon sang, à moi, pétille dans mon cœur ;
Et ce n'est que mon frere.

LUCILE.

Eh ! mon phlegme, Julie,
Cache des feux plus vifs, que votre étourderie
N'en

N'en fait voir au-dehors. Differente de vous,
L'amour le plus ardent, le plaisir le plus doux,
Pénetre tout mon cœur sans que rien en transpire,
Le remplit en secret. Chez vous tout est délire;
Le plus grave sujet, le moindre évenement,
Passe par votre cœur, l'émeut rapidement,
De joie ou de douleur un instant le colore,
Se transmet à vos sens, & soudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau discours n'est pas fort obligeant pour moi;
Mais on vient, c'est mon frere; oui, c'est lui, je le voi

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS.

Adorable Lucile, enfin...

JULIE, *l'interrompant toujours.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS.

Je peux faire éclater l'ardeur la plus sincere.

JULIE.

Damis... ...

DAMIS.

Trois mois d'exil...

JULIE.

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS.

N'ont fait que redoubler mes feux & mon amour.

JULIE.

Mais embrassez-moi donc...

DAMIS.

Puis-je espérer encore....

JULIE.

Un mot...

DAMIS.

De retrouver vos bontés que j'adore.

JULIE.

Avez-vous vû Clitandre?

DAMIS.

Après un long tourment...

JULIE.

Arrive-t-il?

DAMIS.

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant.*

Parlez donc?

DAMIS.

Mon amour....

JULIE.

Dites-moi...

DAMIS

Peu tranquille.

S'accroît...

JULIE.

Répondez donc.

DAMIS.

En vous voyant, Lucile.

JULIE.

En vérité, mon frere....

DAMIS.

Eh! que diantre, ma sœur!

ENSEMBLE.

{ Laissez-moi donc parler; quelle est votre fureur!
{ Parlez-moi donc du moins; quelle est votre froideur!

LUCILE, *passant entre deux.*

Moderez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle?...

LUCILE.

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zèle.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal.
Mais il sera toujours plus têtu qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval! quel cheval?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez!

LUCILE.

Julie ! . . .

DAMIS.

Aisément je devine.

JULIE.

Devinez ; j'y consens.

DAMIS.

Oh ! je l'entends fort bien ;
Elle sçait . . . .

LUCILE.

Non, Damis ; non, elle ne sçait rien.

DAMIS.

Je suis donc plus têtu. . . .

JULIE.

. . . Oui ; qu'un cheval, mon frere ;
Qui mene à l'écurie & qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma sœur, fi, de vos jours. . . .

LUCILE.

Julie, en vérité,
C'est pousser à l'excès votre vivacité ;
La, revenez à vous. Votre frere vous aime ;
Votre amitié pour lui, je le sçais, est extrême ;
Et tout en arrivant, pour un mot, sur un rien,
Vous le chagrinez ; la, trouvez-vous cela bien ?

JULIE.

Pas trop.

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.
Vous l'aimez ?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse.
Pardonnez-moi, mon frere, & daignez m'embrasser.

LUCILE.

Damis ! ...

DAMIS.

Moi ! jusqu'au cœur, elle a sçu me blesser ;
Et je l'embrasserois !

JULIE.

Et de grace, Lucile,
Faites ma paix.

LUCILE.

Julie est vive, mais docile.
Damis, embrassez-la.

JULIE.

Mon frere !

DAMIS.

Non, jamais....

JULIE.

De grace.

DAMIS.

Laissez-moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets ...

DAMIS.

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis !

DAMIS.

Non, non.

JULIE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Regardez-la du moins.

DAMIS.

Non, non, non; de ma vie.

JULIE.

Eh! le vilain mutin! J'ai fait ce que j'ai dû;
Mais tel il est parti, tel il est revenu.
Ne vous démentez point, tenez ferme, mon frere
Montrez à qui Lucile aura bien-tôt affaire;
Montrez-vous plus têtu cent fois, plus obstiné
Que le maudit cheval qui vous a ramené.

SCENE VI.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

EH! bien, vit-on jamais esprit plus indocile?
C'est pour l'amour de vous que je cede Lucile;
Tenez m'en compte.

LUCILE.

Adieu. Calmez votre courroux.

DAMIS.

Vous sortez ?

LUCILE.

Je ne puis rester seule avec vous.

DAMIS.

Lucile !

LUCILE.

Je ne puis ; votre sœur est absente.

DAMIS.

Qu'importe ?

LUCILE.

Y pensez-vous ? Elle est avec ma tante.
Que pourroient-elles dire ?

DAMIS.

Eh ! de grace, un moment.

LUCILE.

Vous n'avez vû personne encor ; & décemment,
Il faut à votre pere.....

DAMIS.

Il est absent.

LUCILE.

N'importe ;
Il va rentrer.

DAMIS.

Sur vous, ma sœur est la plus forte.

LUCILE.

Il faut que je la suive ; adieu.

DAMIS.

Si vous sortez ...

LUCILE.

Vous voyez le succès de vos vivacités !
Par un mot de douceur vous arrêtiez Julie ;
Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie ;
Vous trouviez réunis, à votre heureux retour,
Les tendresses du sang, les transports de l'amour ;
Vous paroissez, tout change ; une sœur qui vous aime
Est forcée à vous fuir, & m'y contraint moi-même.
Vous seul avez trouvé le moyen d'attrister
Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter ;
Un premier mouvement, (daignez le reconnoître,)
Mene toujours trop loin, si l'on ne s'en rend maître.

(Elle sort.)

DAMIS, *seul.*

Elle croit que j'ai tort ; il faut lui pardonner.
Dans la suite pourtant, je veux m'examiner.
Quelqu'un vient, ... c'est mon pere.

SCENE VII.

M. DAMIS, DAMIS, *Fils.*

M. DAMIS.

AH ! mon fils, quelle joie !

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne se déploye.

M. DAMIS.

Avec plaisir, mon fils, je te vois de retour.

DAMIS.

L'espoir de voir enfin couronner mon amour
Au desir de vous voir sembloit prêter des aîles.

M. DAMIS.

Ainsi, Clitandre & toi vous revenez fideles :
Je n'en suis point fâché ; mais cependant ces nœuds
Sont pour vous avancer des moyens dangereux ;
Vous devriez attendre.

DAMIS.

Ah ! de grace, mon pere,
Achevez mon bonheur. La paix qui va se faire...

M. DAMIS.

Quoi ! la paix ? ....

DAMIS.

Oui, vraiment : les articles déja
Sont dressés, consentis.

M. DAMIS.

J'ignorois tout cela.

DAMIS.

Comment ! vous l'ignoriez !

M. DAMIS.

Et même, plus j'y pense,
Et moins à ce récit je trouve d'apparence.

DAMIS.

L'apparence n'est rien quand le fait est réel.
La Prusse & les Anglois, par un Traité formel.

M. DAMIS.

Quoi ! la paix seroit faite ?

DAMIS.

Oui ; la chose est publique.

M. DAMIS.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique ;
Et je n'en ai rien sçu.

DAMIS.

Soyez-en bien certain.
Cette nouvelle-là me vient de bonne main.
Un Ministre l'a dit, & par son Sécretaire . . . .

M. DAMIS.

Quoi ! vous me soutiendrez ? . . .

DAMIS.

Moi ! soutenir mon pere.
Oh ! je ne soutiens rien.

M. DAMIS.

Mais vous dites pourtant
Que la paix est signée.

DAMIS.

Oui, rien n'est plus constant.

M. DAMIS.

Constant ? qui vous l'a dit ?

DAMIS.

C'est la Cour, c'est la ville.

M. DAMIS.

Je suis donc un stupide, un sot, un imbécille ?

DAMIS.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plûtôt ...
Je sçais avoir raison, & ceder quand il faut.

M. DAMIS.

Cedez-moi donc, mon fils ; car la paix n'est pas faite.

DAMIS.

A la bonne heure.. mais... bien-tôt, dans la gazette,
Vous lirez à loisir votre conviction.

(*M. Damis fait un geste d'impatience.*)

Ce que j'en dis n'est pas par obstination.

M. DAMIS.

Quoi ! ..

DAMIS.

Je suis bien guéri d'un défaut si frivole.
On me croit si l'on veut.. mais ce qui me console...
Je dis la vérité.

M. DAMIS.

Mon fils, la vérité
Pour base, & pour soutien veut la docilité.
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience,
Excite la colere, & non la confiance ;
La raison s'insinue avec moins de roideur ;
Son trait pénetre mieux, plus il a de douceur ;
Sa voix, loin d'émouvoir, écarte les orages ;
Elle veut obtenir non ravir les suffrages ;
Elle prouve & se tait sans vouloir décider ;
Et, pour persuader, elle enseigne à céder.

DAMIS.

Mais cependant ....

M. DAMIS.

Mon fils, cette leçon ſincere
Devroit vous avertir qu'il eſt tems de vous taire.

DAMIS.

Soit.... je mets à profit l'avis que je reçoi...
Mais ... ſi la paix eſt faite, eſt-ce ma faute à moi?

M. DAMIS.

Non, Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cede.

DAMIS.

Mais, Monſieur...

M. DAMIS.

Oh! ceſſons un diſcours qui m'excede.

DAMIS.

Je ſuis bien malheureux. Par forme d'entretien,
Je dis ce que je ſçais... ce que je ſçais fort bien.
Je ſoutiens la raiſon pendant une minute:
Point du tout, on s'offenſe, on dit que je diſpute.
Si la paix vous déplaît, je vais me rétracter.

M. DAMIS.

Vous ne voulez donc pas...

DAMIS.

Mais, non; ſans s'entêter;
Suppoſons un moment que la choſe eſt réelle;
Ai je tort, dites-moi, de vous l'aſſurer telle?
Et quand vous la verrez afficher, publier,
Aurez-vous eu raiſon, vous, de me la nier?

Quoi que vous en disiez, la vérité, mon pere,
A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire.
C'est presque la trahir que la défendre mal :
Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal :
Y traîner le Mensonge est un droit légitime ;
Et quand l'Erreur y plaide, on lui répond sans crime.
Par exemple, la paix...

M. DAMIS.

Oh ! taisez-vous, enfin.

DAMIS.

Vous voilà prêt, mon pere, à m'appeller mutin ;
Je le vois. Cependant vous sçavez bien dans l'ame,
Que je ne le suis plus.

M. DAMIS.

Le courroux qui m'enflâme...

DAMIS.

Allons, puisqu'il vous plaît, je cede & sans effort.

M. DAMIS.

Ah !

DAMIS.

Quoi que vous disiez, pouvez-vous avoir tort ?
Tout le Monde, il est vrai, le dit & le répete ;
Mais il ne vous plaît pas.... non, la paix n'est pas faite.

M. DAMIS.

Eh ! Bourreau, finis donc ; donne-la moi la paix.

DAMIS.

Vous ne la voulez point.

M. DAMIS.

Encor ! Oh ! je m'en vais.

SCENE VIII.

DAMIS, *seul*.

MON pere est obstiné. Mais en lui tenant tête,
Comme je le pouvois, j'eusse été malhonnête.
J'ai bien fait. Après tout, que me fait son erreur?

SCENE IX.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

VOus avez donc déja fait des vôtres, Monsieur!
Tout se plaint; la sœur gronde, & Lucile soupire,
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire;
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.
La tante va monter; prenez bien garde à vous.

DAMIS.

Prendre garde?... A quoi donc?

FRONTIN.

La maligne femelle
Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.

On vous ôte Lucile au moindre entêtement.
C'eſt elle qui m'envoie ici ſecrettement
Vous donner cet avis.

DAMIS.

L'avis eſt d'importance ;
Mais la tante en ſera pour ſon expérience.
Moi, diſputer ! Fi donc.

FRONTIN.

Enfin, ſongez-y bien ;
Cet effort...

DAMIS.

Cet effort ne me coûtera rien ;
Tu le ſçais bien toi-même.

FRONTIN.

Eh ! la, la, mon cher maître,
Votre tête par fois s'échauffe...

DAMIS.

Comment ! traître,
Tu m'oſes ſoutenir ?...

FRONTIN.

Mon Dieu ! point de fracas ;
Oui, vous êtes très-doux : mais ne l'oubliez pas ;
On vient.

SCENE X.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

BOn jour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois deſcendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! Fi. J'aime à vous entendre,
Et je viens vous chercher. Çà, diſcourons un peu.
Rapportez-vous ici ce ton ferme, ce feu,
Cet air ſi déciſif que j'aime à la folie,
Et qui de vos diſcours ſoutenoit l'énergie ?
Depuis votre départ, je m'ennuie à la mort.
Comment ! dans ce logis on eſt toujours d'accord ;
Déraiſonne qui veut, aucun ne le réfute ;
Pas le moindre débat, pas la moindre diſpute ;
Je dis non, on dit non. Je dis oui, on dit oui.
Vous m'avouerez que c'eſt pour expirer d'ennui.

DAMIS.

Oui ; ces gens conſentans ne divertiſſent guère ;
J'aurois cru cependant que ma ſœur & mon pere...

CÉPHISE.

J'ai beau les exciter, pas un ſeul mot.

DAMIS.

Pourtant,
Je viens de leur trouver l'air aſſez diſputant.

CÉPHISE.

Vous m'étonnez beaucoup : c'eſt donc votre préſence ;
Car je peſtois hier contre leur indolence.
Je ne le cele pas ; moi, j'aime à diſputer ;
Cela me réjouit, & me fait mieux porter ;
Quand le matin, à jeun, quelqu'un me contrarie ;
Je m'anime au combat ; je m'échauffe, je crie,
Je prouve, je ſoutiens ; car j'ai toujours raiſon :
J'éveille les voiſins, j'étourdis la maiſon ;
Et j'ai de la ſanté pour huit jours.

DAMIS.

Sur mon ame,
Vous donnez appétit de diſputer, Madame.

FRONTIN, *bas.*

Gardez-vous....

DAMIS.

Je t'entends. Mais enfin ce plaiſir
Eſt un défaut, dit-on ; j'ai ceſſé d'en jouir.

CÉPHISE.

Oh ! vous y reviendrez.

DAMIS.

Jamais. Plus de querelle ;
Sur les avis d'autrui, mon avis ſe modele,
Dût-on me ſoutenir qu'il eſt nuit à midi.

CÉPHISE.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'eſt qu'un défi.

DAMIS.

Non.

CÉPHISE.

Si.

DAMIS.

Mon changement sur ce point est sincere.

CÉPHISE.

Je vous soutiens...

DAMIS.

(Frontin le tire.)

Et moi... Non, j'aime mieux me taire.

CÉPHISE.

C'est pour me contredire ; apparemment, Monsieur ;
Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douceur.

DAMIS.

Pouvez-vous le penser ?

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, je le gage.

DAMIS, *vivement.*

Ah ! Madame, parbleu...

FRONTIN.

Doucement, soyez sage.

DAMIS, *docilement.*

S'il faut en convenir, je suis assez soumis...

CÉPHISE.

Il n'en démordra pas au moins ; Monsieur Damis,
Vous trompez mon attente, &, par mutinerie,
Vous n'êtes plus mutin. Mais je vous signifie

Que je veux à ma nièce un têtu pour époux ;
Si vous êtes changé si fort, tant pis pour vous.

DAMIS, *à Frontin.*

S'il étoit vrai, pourtant...

FRONTIN.

Eh ! non, c'est par malice.

DAMIS.

A ma docilité rendez plutôt justice ;
Pour mériter Lucile & faire son bonheur,
J'ai tâché d'acquérir sa vertu, sa douceur.
Ne disputer jamais, ceder au moindre signe ;
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.
Si vous lui réservez un mutin pour mari,
Je ne puis me resoudre à l'acheter ainsi.
Oui, fallût-il la perdre, (& j'en perdrois la vie,)
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

CÉPHISE.

Pour jamais ?

DAMIS.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Est-il bien vrai, Damis ?

FRONTIN.

Oh ! parbleu ; j'en réponds.

CÉPHISE.

Eh ! bien, soyons amis.

DAMIS.

Comment !

CÉPHISE.

Au moindre trait de votre humeur mutine ;
Je rompois tout accord.

FRONTIN.

Ah ! que vous êtes fine !
C'étoit un détour . . . .

CÉPHISE.

Oui.

FRONTIN.

Bon ! mon Maître à présent
Va jusqu'à la fadeur ; il est trop complaisant.

CÉPHISE.

Je voulois éprouver . . . .

DAMIS.

Quoi ! je perdois Lucile !
Cette crainte, à jamais, va me rendre docile.

CÉPHISE.

Tant mieux ; car le mardi, jour de votre départ. . . .

DAMIS.

Je partis le lundi, Madame, pas plus tard.

CÉPHISE.

Le lundi ? Non ; ce fut le mardi.

DAMIS.

Non, Madame ;
Je m'en souviens fort bien, croyez-moi.

CÉPHISE.

Sur mon ame,

Ce fut le . . .

DAMIS.

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut . . .

DAMIS.

Avant midi;

CÉPHISE.

Un jour de Fête ?

DAMIS.

Eh ! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh ! non, vous dis-je encor, je le sçais bien.

FRONTIN.

Le traître

Va tout gâter. Ce fut le mardi, mon cher Maître.

DAMIS.

Lundi, maraud.

FRONTIN.

Mardi. Qu'allez-vous contester ?

DAMIS.

Mais, voyez ce coquin qui me vient disputer !

CÉPHISE.

N'est-il pas vrai, Frontin ?

DAMIS.

Eh! non.

FRONTIN.

Qu'il vous souvienne...

DAMIS.

Veux-tu te taire!

CÉPHISE.

Enfin....

DAMIS.

Non; quoi qu'on me soutienne,
Je suis parti lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN, *s'en allant.*

Peste de l'étourdi!

DAMIS.

Ce fut, dis-je...

CÉPHISE, *fuyant.*

Fuyons, évitons la tempête.

DAMIS, *les suivant.*

Consultez l'Almanach; mardi n'étoit pas fête.

SCENE XI.

DAMIS, *seul.*

OH ! parbleu, pour le coup, sa tête a pris l'essor.
Eh ! bien, je mets en fait qu'elle se plaint encor.
Ayez raison tout seul, on fuit, on vous maltraite ;
On veut que vous laissiez la vérité muette.
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné,
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.
L'un vient me nier tout, me dispute, m'excede :
Parce qu'il est mon pere, il faut que je lui cede.
L'autre, pour sa santé vient disputer exprès ;
Ma sœur m'impatiente, & j'aurai tort après.
Mais... Lucile pourtant... D'où vient me quitte-t-elle ?
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

SCENE XII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH ! te voilà, Lisette ?

LISETTE.

Oui.

DAMIS.

Que fait-on là-bas ?

LISETTE.

On dispute.

DAMIS.

Et sur quoi ?

LISETTE.

Sur vous. C'est un fracas !

Votre pere sur-tout : il crie, il vous menace.
Il n'entend plus raison. Il me soutient en face
Que vous êtes mutin, têtu comme un Démon.

DAMIS.

Oui, c'est-là sa fureur.

LISETTE.

Moi, qui sçais bien que non,
Je vous l'ai relancé de la bonne maniere ;
Et comme il avoit tort, il s'est mis en colere.

DAMIS.

Eh! oui ; voilà le fait. On se croit offensé
Par la raison d'autrui ; l'amour-propre blessé...

LISETTE.

Justement.

DAMIS.

J'ai cent fois éprouvé ce délire.

LISETTE.

Dans les autres : car vous, sçavez-vous contredire ?

DAMIS.

Mon Dieu ! non. Mais enfin, on a son sentiment...

LISETTE.

LISETTE.

Voyez, qui ne l'a pas?

DAMIS.

On le dit bonnement,
Et l'on trouve des gens...

LISETTE.

Oui, comme votre pere.

DAMIS.

Qui, quoi que vous disiez, soutiennent le contraire.

LISETTE.

Cela n'est pas plaisant.

DAMIS.

Cela vous pousse à bout.

LISETTE.

Ces gens-là sont communs.

DAMIS.

Je les trouve par-tout.
Dès que je dis un mot...

LISETTE.

Quel malheur est le vôtre!

DAMIS.

Que veux-tu? Quelquefois j'insiste comme un autre.

LISETTE.

Vous?

DAMIS.

Oui; j'ai quelquefois de la peine à plier.

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à vous calomnier!
Non; disputer n'est point dans votre caractere.

DAMIS.

Non ; mais de tems en tems . . .

LISETTE.

Un enfant vous fait taire ;

Vous êtes trop docile, au moins ; c'eſt un défaut.

DAMIS.

Trop, non. Mais je le ſuis tout autant qu'il le faut.

LISETTE.

Vous l'êtes beaucoup trop.

DAMIS.

Non, il faut ſe connoître.

Souvent. . .

LISETTE.

Eh ! non, jamais ; je le ſçais bien, peut-être.

DAMIS.

Tu ſçais mal ; & ma tête....

LISETTE.

Ah ! bon ! Par vanité ;

Vous voudriez, je crois, paſſer pour entêté.

DAMIS.

Oh ! je le ſuis un peu.

LISETTE.

Vous ? Quelle erreur extrême !

DAMIS.

Oui, te dis-je, je ſuis. . .

LISETTE.

La docilité même.

DAMIS.

Lisette, encor un coup...

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi...

DAMIS.

Pourquoi me soutenir? Sçais-je pas mieux que toi...

LISETTE.

Je n'en démordrai point; vous êtes doux, traitable.

DAMIS.

Moi, traitable! Je suis obstiné comme un Diable.

LISETTE.

Et vous cedez toujours. C'est donc pour badiner.

DAMIS.

Je ne cede jamais.

LISETTE.

Vous me feriez damner.

DAMIS.

Je te dis qu'il n'est point de digue, de barriere,
Que je ne brise, dès qu'on me rompt en visiere.

LISETTE.

Chansons que tout cela: je ne vous croirai point.

DAMIS.

Quelle obstination! me disputer ce point!

LISETTE.

Oui; je vous le dispute.

DAMIS.

Ah! bon Dieu! quelle tête!
Et je te soutiens, moi, qu'il n'est rien qui m'arrête,

Quand j'ai dit oui, Satan & toute sa maison
... (*Lisette rit.*)
Ne pourroient en vingt ans me faire dire non.
Pourquoi me rire au nez ? Mais voyez quel caprice !..

LISETTE.

Oh ! pour le coup, Monsieur, vous vous rendez justice;
Et votre entêtement, par malice excité,
Mieux que je n'aurois fait, a dit la vérité.

DAMIS.

Eh ! que diantre ! tu viens aussi me contredire...
Ne vas pas croire au moins ce que j'ai pû te dire.
Je vais trouver Lucile ; elle m'attend là-bas.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, vous ne la verriez pas.

DAMIS.

Qui m'en empêcherait ?

LISETTE.

C'est qu'elle, votre pere;
Et Céphise, en secret, sont avec le Notaire.

DAMIS.

Eh ! bien, c'est mon contrat dont il est question.

LISETTE.

Votre contrat ? Nenni.

DAMIS.

La belle vision !...

LISETTE.

Non, vous dis-je, Monsieur.

DAMIS.

Oh ! finis, je te prie.

Lucile .... Et non, Lisette, il y va de ma vie.

LISETTE.

Ma foi, vous mourrez donc.

DAMIS.

De grace, sur ce point

Cesse de badiner.

LISETTE.

Je ne badine point.

Vous la perdez, Monsieur.

DAMIS.

Je connois ta malice.

Tu voudrois m'obstiner.

LISETTE.

Non, c'est sans artifice;

Et suivant le projet autrefois concerté,

Votre pere l'épouse.

DAMIS.

Hem ?

LISETTE.

C'est la vérité.

DAMIS.

Lucile auroit bien pû ...

LISETTE.

Rien n'est plus véritable.

Auprès de votre pere, elle fait l'agréable;

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter,

Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

DAMIS.

C'en est trop; je prétends ... oüi, je veux ...

SCENE XIII.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE.

Ah ! mon frere ! Lucile . . .

DAMIS.

Eh ! bien, ma sœur ?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc ?

JULIE.

A sa gaieté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah ! parbleu, volontiers.

JULIE.

Non ; ne le signez pas.

Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne-heure,
Le contrat sera bon ; je consens qu'il demeure :
Mais s'il ne signe point, marché nul.

DAMIS.

C'est de moi
Que dépend son contrat ? Je le signe.

JULIE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien.

DAMIS.

C'est une affaire faite ;
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lisette,
Sa noirceur, sa gaieté, ses bons mots.

JULIE.

Non, vraiment.
Mais pouvant empêcher son établissement.....

DAMIS.

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc.

DAMIS.

Je triomphe au contraire.
La voici.

LISETTE.

Signez vîte, & terminez l'affaire.

SCENE XIV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS, JULIE.

LUCILE.

PEut-être sçavez-vous ?...

DAMIS.

Oui, oui ; l'on m'a tout dit :
Je brûle que mon seing confirme cet écrit.

JULIE.

Je n'osois me flatter....

DAMIS.

Oh ! flattez-vous, Madame !
Depuis assez long-tems tout le monde me blâme ;
Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement.
Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh ! mon frere, un moment !

DAMIS.

Non, ma sœur.

LISETTE.

C'est bien fait. Voulez-vous qu'il endure ?

DAMIS.

Donnez.

JULIE.

Vous la perdez par votre signature.

DAMIS.

Oui ; mais, si je la perds, elle me perd aussi.
La suite fera voir qui perd le plus ici.
Elle aura beau chercher, jamais cœur si fidele
D'un amour aussi fort ne brûlera pour elle.
Mon défaut tant blâmé, mon seul entêtement
Auroit été, ma sœur, de l'aimer constamment ;
Mon obstination, dont se plaint la parjure,
De mon amour pour elle eût été la mesure.
Chacun de ses regards augmentant mon ardeur,
Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur :
Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie...
Ma sœur, n'en parlons plus.

LUCILE.

Je vous en remercie.

JULIE.

Remportez ce contrat.

DAMIS.

Non ; je le signerai.

LUCILE.

Mon bonheur en dépend.

DAMIS.

Son bonheur ! j'en mourrai.
Son bonheur !

LUCILE.

Oui, vraiment.

DAMIS.

Tant de sang-froid m'indigne :

Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant ...

DAMIS.

Non, perfide, je signe ...

Oui je signe, infidelle, & je signe deux fois,

Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE *froidement emporte le contrat & va le montrer à M. Damis & à Céphise, qui paroissent.*

Une seule eût suffi.

DAMIS.

Ma sœur, elle me laisse:

Je n'en puis plus.

JULIE.

Quoi donc !

DAMIS.

Qu'ai-je fait ? la traîtresse!

Je me meurs.



SCENE XV.

LISETTE, Madame CÉPHISE, DAMIS, M. DAMIS, LUCILE, JULIE.

M. DAMIS.

OUI, Lucile, oui, je suis satisfait;
Je l'ai dit, le contrat aura son plein effet.

DAMIS, *courant à son pere.*

Donnez-moi donc la mort, s'il faut qu'il s'exécute.

M. DAMIS.

Quoi! n'as-tu pas signé? Quelle est cette dispute?

DAMIS.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout,
En m'obstinant sans fin, m'a fait souscrire à tout.
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé, mon pere;
Votre hymen, s'il se fait, me la rend nécessaire;
Je mourrai devant vous de honte & de douleur
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur.

M. DAMIS.

Mais pourquoi signois-tu? car Julie & Lucile
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile;
Si tu n'y souscrivois.

DAMIS.

Eh ! oui, l'on m'a tout dit.
Que voulez-vous ? L'amour, la fureur, le dépit,
Que sçais-je ? mon maudit entêtement, peut-être,
Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.
Mais comptez que ma mort va finir ce débat,
Si je vois subsister ce malheureux contrat.

M. DAMIS.

Ce contrat te tient bien au cœur...

DAMIS.

Je le déteste.

M. DAMIS.

Je ne devinois pas qu'il te fût si funeste.
Mais pourvû que Lucile y veuille consentir ;
Puisqu'il te déplaît tant, il faut l'anéantir.

DAMIS.

Ah ! c'est vraiment par vous que votre fils respire.
Donnez-moi ce maudit contrat : je le déchire.

LUCILE.

Non ; s'il vous plaît, Monsieur.

DAMIS.

Mon pere le veut bien.

LUCILE.

Mais, Monsieur...

DAMIS.

Donnez-moi.

LUCILE.

Non, il n'en sera rien.

DAMIS.

Lucile, à vos genoux, j'attends ma destinée.

LUCILE.

Non, ce contrat est bon. Oh! je suis obstinée.

DAMIS.

Ah! mon pere, aidez-moi; j'ose vous implorer.

M. DAMIS.

Bourreau! c'est ton contrat que tu veux déchirer.

DAMIS.

Mon contrat, se peut-il? mon contrat?...

JULIE.

Oui; lui-même.

M. DAMIS.

De ton entêtement, vois la fureur extrême:
Tu signes contre toi...

LUCILE.

Vous me l'avez promis;
Rappellez vos bontés, épargnez votre fils.

JULIE.

Oui, Lucile a tout fait; si vous sçaviez, mon frere,
Comme elle a sçu toucher & sa tante, & mon pere.

LISETTE.

Oh! sans elle, ma foi, vous ne teniez plus rien;
Tout étoit contre vous, vous le méritiez bien;
De ce petit détour elle a fourni l'idée:
Il vengeoit tout le monde, & nous l'avons aidée.

DAMIS.

Je dois tout à Lucile ! Ah ! mon cœur pénétré,
Ne veut sentir, penser désormais qu'à son gré.
Soumis à ses conseils, complaisant pour les vôtres;
Je sçaurai respecter les sentimens des autres.
Assez de mon humeur l'opiniâtreté
M'a rendu le fléau de la société.

(A Lucile.)

Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

LISETTE.

Enfin, pour le moment, les voilà tous d'accord.
Il se dit corrigé ; mais moi j'en doute fort.
Une femme pourtant est son plus sûr remède
Si têtu qu'il puisse être, il faudra bien qu'il cède.

FIN.

LES
DEUX BALS,
AMUSEMENT COMIQUE;
Orné de Chants, de Danſes & de Spectacle:

Repréſenté le Dimanche 7 Mars 1754.

ACTEURS.

VÉNUS.

LA JEUNESSE.

LA FOLIE.

MOMUS.

MERCURE.

MARS.

PLUTUS.

LE SILENCE.

LE PROFESSEUR DE LA FOLIE.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DANSANS ET CHANTANS.

La Scène est dans l'Olympe.



LES DEUX BALS,

AMUSEMENT COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, MOMUS.

VÉNUS.

Vous donnez Bal, Momus ?

MOMUS.

Oui, belle Cythérée ;
Depuis long-tems notre Empirée
Est glacé, triste & languissant ;
Je veux que la Troupe Ethérée
Se ragaillardisse en dansant.

VÉNUS.

Ce dessein est selon mon goût ;
En effet l'Olympe m'ennuie ;

La tristesse y regne par-tout,
L'Amour & les Plaisirs m'ont faussé compagnie.

MOMUS.

Je m'en suis apperçu; pour le Printems prochain
Mars a fait fourbir son Epée,
On ne lui voit l'ame occupée,
Qu'à tirer de son Magasin
Tout l'Attirail funeste au Genre humain.
Pluton, du vieux Nocher fait radouber la Barque.
Apollon médite des vers,
Pour maints Héros François par qui bien-tôt la Parque,
D'ennemis terrassés doit peupler les Enfers.
Vulcain, dans son fumant taudis,
Ne forge que des Cimeterres.
Jupiter accablé d'affaires,
N'offre qu'un front chargé d'ennuis.
Tout cela me morfond. Allons, belle Déesse,
Rappellons les Plaisirs, rappellons les Amours;
Donnons les nuits à l'allégresse,
Aux embarras nous donnerons les jours.

VÉNUS.

C'est penser à merveille. On m'a dit que Mercure
Devoit aussi donner un Bal.

MOMUS.

La préference au moins, je vous conjure;
Mercure est un original,

Jaloux de tout ce que je fais.
Son Bal eſt un Bal des guinguettes ;]
Auſſi n'y verra-t-on que de minces Griſettes,
Et quelques Nymphes de relais.

VÉNUS.

Mais vous ? vous aurez le beau monde ?

MOMUS.

Oh ! pour cela oui, j'en réponds.
Pluton, avec le Dieu de l'Onde,
Y danſera les Cotillons.
Jupiter m'a donné parole,
Mars, Apollon . . .

VÉNUS.

Dénombrement frivole!
Apollon y ſera, c'eſt tout ce que je veux.

MOMUS.

Apollon ? Mars voulez-vous dire ?
Prenez-y garde au moins, le drôle eſt ombrageux ;
Ne danſez qu'avec lui. Ganimède, Zéphire,
L'Amour . . . enfin tout le céleſte Empire
. . . S'apprête à danſer tout des mieux.

VÉNUS.

Momus, j'y menerai les Graces ;
Leur cortége n'eſt pas nombreux ;
Mais il eſt attrayant.

MOMUS.

Qu'elles ſuivent vos traces ;

Sans elles tout eſt ennuyeux.
Mais Vénus, égayez votre humeur nonchalante :
Que Diable ! vous montrez un air froid, ſérieux,
Qu'avez-vous, Déeſſe charmante ?
A l'approche d'un Bal, vous n'êtes guère en train.

VÉNUS.

Si j'oſois... mais non, non ; Momus eſt trop malin,
Et ſon ame toujours fut trop indifférente.

MOMUS.

Expliquez-vous, belle Vénus ;
La peſte, mon humeur ſauvage,
Auprès de vous, feroit bien-tôt naufrage :
Vénus craindroit-elle un refus ?

VÉNUS.

Ce feroit le premier.

MOMUS.

Parlez donc, je vous prie ;
Jamais je ne ſentis pareille émotion :
Nous ſommes ſeuls, l'occaſion...
La Pudeur eſt de la partie ?
Dame Vénus, en vérité...
Je ne m'en ferois pas douté ;
Allons donc, faites trève à la minauderie :
Mais quoi ! que m'apprendra ce billet cacheté ?
Si vous m'aimez, je vous adore.

VÉNUS.

Momus, il n'eſt pas tems encore;
Liſez le deſſus.

MOMUS.

A quoi bon? ...

VÉNUS.

Liſez toujours.

MOMUS, *lit.*

Pour Apollon.

Comment Diable! eh! fi donc, Déeſſe:
Ne confondez pas nos emplois;
De Mercure jamais je n'uſurpai les droits;
Il rendra le billet lui-même à ſon adreſſe.

VÉNUS.

Quoi! vous me refuſez?

MOMUS.

Reprenez le poulet;
Je ris des ſottiſes qu'on fait,
Mais je n'aide point à les faire:
Ainſi Déeſſe, s'il vous plaît,
Paſſez-vous de mon miniſtere.

VÉNUS.

De grace, chargez-vous, Momus, de mon billet.

MOMUS.

Belle Cypris, je ſuis votre valet.
J'entends fort mal la tablature,
Et je ſuis très-indiſcret.
Je vous l'ai déja dit, ſervez-vous de Mercure.

VÉNUS, *minaudant.*

Auprès de Mars, Mercure a cet emploi ;
Et vous...

MOMUS.

.. Je vous entends, & moi,
Près d'Apollon doublerai le courtage ;
C'est mettre comme il faut vos attraits à profit.
Un mari, deux amans ! tudieu ! quel appétit !
Vous ne reglez pas mal votre petit ménage :
Adieu, Déesse peu sauvage,
Je vais prier Vulcain de rélargir son lit.

VÉNUS.

Au moins ne dites rien.

MOMUS.

Déesse de Cythere
Bons mots, chez moi vont naissans,
Comme chez vous les enfans :
Le Ridicule, leur Pere,
M'offre à les concevoir cent plaisirs séduisans :
Le terme vient, il faut leur donner la lumiere.
Accusez-en le Destin ;
A découvert je me montre,
Craignez que je ne rencontre
Quelqu'Accoucheur en chemin.

(*Il sort.*)

SCENE II.

VÉNUS, *seule.*

IL le faut avouer, je suis une imprudente :
Momus, par-tout va me tympaniser;
Mais je me vengerai de sa langue mordante.
Une Belle aisément ne sçait pas s'appaiser.
Mercure vient, consultons sa malice.

SCENE III.

VÉNUS, MERCURE.

MERCURE.

QU'AVEZ-VOUS donc, belle Vénus ?

VÉNUS.

Je veux me venger de Momus.

MERCURE.

Bon je suis de moitié, l'occasion propice
Se présente pour le punir ;
Nous donnons Bal tous deux ; au mien daignez venir.

VÉNUS.

Volontiers.

MERCURE.

Mais par quel outrage ? ....

VÉNUS.

Il vient de m'insulter pour un mauvais message ;
Dont auprès d'Apollon j'ai voulu le charger.

MERCURE.

C'est bien fait, pourquoi me changer ?
N'ai-je pas jusqu'ici rempli mon ambassade
Avec adresse, avec discrétion ?
Vous ai-je fait quelqu'incartade ?

VÉNUS.

Je voulois cette nuit faire une mascarade
Avec le brillant Apollon ;
Et pour l'en avertir, j'ai tracé cette lett re.
J'avois cru que Momus voudroit la lui remettre,
Et le satyrique bouffon
De m'insulter vient d'avoir l'insolence ;
Je suis dans un si grand courroux...

MERCURE.

A rendre le billet j'emploirai ma prudence :
Déesse, calmez-vous.

VÉNUS.

Mais, quoiqu'il soit sans consé quence ;
Ne dites point à Mars...

MERCURE.

Vous moquez-vous de nous ?

Allez,

Allez, je ſuis diſcret & ſage,
Je ſuis même ravi du bonheur d'Apollon ;
Nous deux avons produit le violon,
Et ceux qui d'en jouer ſur terre ont l'avantage ;
Comme nos qualités partagent notre emploi,
Ils ſont vains comme lui, commodes comme moi.

VÉNUS.

Mais ſi je vais à votre Bal, Mercure,
Je me trouverai ſeule avec le Dieu du Jour :
On le ſçaura dans la céleſte Cour.
Voyez-vous ! je crains la cenſure.

MERCURE.

Bon ! n'y menez-vous pas l'Amour ?

VÉNUS.

Sans doute, & je veux que les Graces
Accompagnent auſſi mes pas.

MERCURE.

Apollon n'y viendra-t-il pas ?
Les Muſes, à coup ſûr, marcheront ſur ſes traces.
Le cortége devient nombreux ;
Mais ce n'eſt rien encor ; ſçachez que la Folie
Doit m'amener, ce ſoir, fort groſſe compagnie.

VÉNUS.

Quoi ! la Folie eſt dans les Cieux ?

MERCURE.

Elle a signalé sa rentrée
Par mille traits des plus joyeux ;
En ramenant les Plaisirs & les Jeux ;
De belle humeur elle a mis l'Empyrée ;
Allez la voir, divine Cytherée ;
Sa présence pour nous est d'un augure heureux.

VÉNUS.

Mais, Mercure, il vous manque encor une Déesse.

MERCURE.

Quelle Déesse ?

VÉNUS.

La Jeunesse.
Elle est fort de mon goût.

MERCURE.

Eh ! bien, amenez-la.

VÉNUS.

Vous croyez que ma voix la déterminera ?
En vérité, vous n'êtes guères sage ;
Par les Plaisirs & par Bacchus,
Faites solliciter la Déité volage.
La Jeunesse a quitté les drapeaux de Vénus,
Elle suit maintenant ceux du Libertinage.

(Elle sort.)



SCENE IV.

LA JEUNESSE, MERCURE.

MERCURE, *à part.*

MAis la voici, je pense ; elle s'est déguisée
En fille d'Opera.
Je la reconnois, la rusée !
Les grands plaisirs, la joie aisée,
Sont logés sous cet habit-là.
(*A la Jeunesse.*)
Tout doucement, Mademoiselle ;
Vous croyez m'échapper en vain.

LA JEUNESSE.

Autre part le Plaisir m'appelle,
Et de jouir je suis en train.

MERCURE.

Cet habit, fringante Déesse,
Vous donne un air bien libertin ;
Ma foi, pour la Débauche on prendroit la Jeunesse.

LA JEUNESSE

Eh ! ne voyez-vous pas que j'ai pris ses habits ?
Si de cet attirail on connoissoit le prix,

Il n'est Déesse, ni Mortelle
Qui ne s'en fît faire un sur un pareil modele;
A peine avois-je endossé le corset,
Que Bacchus & l'Amour, pour leur premier hommage
Ont voulu me mener tous deux au cabaret.

MERCURE.

Au cabaret! quel peste de projet!

LA JEUNESSE.

Plutus, de ses trésors en m'offrant le partage,
M'a fait un compliment intelligible & net:
Il vouloit m'emmener seule en son cabinet.
Les Jeux, les Ris me servent de cortége;
En tous lieux le Plaisir m'assiége;
Que je vais m'en donner!

MERCURE.

Mais bien-tôt vos desirs
Se verront émoussés par le trop de plaisirs.

LA JEUNESSE.

Emoussés! dites-vous? ma foi, Seigneur Mercure;
Vous raisonnez fort mal: gardez vos beaux avis;
Les desirs sont chez moi sans nombre & sans mesure;
Mille sont-ils remplis?
De mille autres ils sont suivis.

MERCURE.

Mais il faut au plaisir donner de l'intervalle,
Sans quoi souvent il affadit.

LA JEUNESSE.

Oh ! finiſſez votre morale ;
Elle m'aſſomme & m'étourdit.
Sçachez que pour l'ordinaire ;
Quand la fatigue m'aſſoupit,
Nouveau plaiſir m'éveille & me ragaillardit.

MERCURE.

Malepeſte ! quelle commere !

LA JEUNESSE *chante.*

Je ſuis toujours en train,
Mon couſin ;
Nul ſoin ne m'embarraſſe.
Le plaiſir du matin,
Mon couſin,
Pour le ſoir me délaſſe,
Mon couſin.
Voilà, mon couſin, l'allure,
Mon couſin ;
Voilà, couſin, mon allure.

MERCURE.

Quoi ! toujours parler de plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Eux ſeuls picotent mes deſirs.

(*Elle chante.*)

Douce volupté,
Charmante ivreſſe,
Pénétrez-moi ſans ceſſe :
Vous êtes ma félicité.
Vous ſeule à l'Amour
Donnez des armes :
S'il n'empruntoit vos charmes,
On déſerteroit ſa Cour.
Des plaiſirs charmans
Source durable,
D'une Jeuneſſe aimable
Vous prolongez les momens.

MERCURE.

Et vos Sujets ſuivent-ils la morale
Que votre exemple leur preſcrit ?

LA JEUNESSE.

S'ils ne la ſuivoient pas, ils perdroient donc l'eſprit ;
En ſageſſe, en douceur, eſt-il rien qui l'égale ?

Qu'une jeune Beauté, tendre & mélancolique,
Régimbe contre l'Amour,
Je lui chante tout le jour,
D'un ton insinuant, moëleux & sympathique ;

(*Elle chante.*)

Profitez du Printems
De vos beaux ans,
Aimable Jeunesse,
Profitez du Printems
De vos beaux ans ;
Livrez-vous à la tendresse ;
Ne perdez pas de précieux instans ;
La beauté passe,
Le tems l'efface :
L'âge de glace
Vient à sa place ;
Qui vous ôte le goût de ces doux passe-tems ;
Profitez, &c.

(*Elle parle*)

Qu'une Beauté vive & légere
Ait besoin d'une leçon,
Sans gronder, sans grimace austere,
Je la lui donne sur ce ton :

(*Elle chante.*)

Auſſi léger que l'inconſtant Éole,
Le tems, fieres Beautés, qui détruit vos attaits,
Inceſſamment fuit & s'envole,
Et ne revient jamais.
Profitez, jeunes Cœurs, de la ſaiſon charmante
Où tout doit rire à vos deſirs;
C'eſt dans la jeuneſſe brillante
Que doivent regner les Plaiſirs.

MERCURE.

Et prenez-vous pour vous, Jeuneſſe pétulante,
Les beaux avis qu'ici vous nous chantez?

LA JEUNESSE.

Si je les prends pour moi? la demande eſt plaiſante!
Oh! je vous en réponds; mais ſi vous en doutez,
Offrez-moi des plaiſirs, & s'ils ſont rejettés,
Je conſens que du Ciel Jupiter me banniſſe.

MERCURE.

Je vous en offre donc: feront-ils acceptés?

LA JEUNESSE.

Sont-ce plaiſirs réels, ou plaiſirs de caprice?

MERCURE.

Je crois, ſans vous faire injuſtice,

Que vous feriez plûtôt pour les réalités.
Je vous offre le Bal ; y viendrez-vous, Déesse ?

LA JEUNESSE.

Quoi donc ! me masquer avec vous !
Momus m'a fait prier...

MERCURE.

A Momus, entre nous,
Je veux aujourd'hui faire piece ;
Il donne Bal ce soir, moi je le donne aussi.
Abandonnez le sien, trop aimable Jeunesse ;
Le mien se donne ici :
De grace, venez-y.

LA JEUNESSE.

Volontiers.

MERCURE.

Mais au moins tenez votre promesse.

LA JEUNESSE.

Oh ! oui ; j'irai chez vous, en sortant de chez lui.

MERCURE.

Comment ! à tous les deux ?

LA JEUNESSE.

A trente, s'il s'en donne.
Que vois-je ?

MERCURE.

Vous voyez la Folie en personne.

SCÈNE V.

LA FOLIE, LA JEUNESSE, MERCURE.

LA FOLIE *chante.*

CANTATE, ballate, rimate ;
E della pazzia la perfettione.

(Elle parle.)

Bon jour, Dieu des Filoux. J'enrage de danser.
Comme je vais ce soir me trémousser !
Vous me voyez d'humeur charmante.
J'amène sur mes pas une Troupe amusante,
Conduite par mon Sénéchal.
Je l'ai titré mon Professeur Royal.
Des Jeux, des Ris l'élite obéissante
Va, par une Fête éclatante,
Ouvrir ici votre Bal.

MERCURE.

Déesse, soyez-y ; c'est le point capital.

LA FOLIE.

Si j'y serai ? je vous le jure.
Momus se trouvera fort mal,
De n'avoir pas rempli le cérémonial.

MERCURE.

Son Bal fera défert, à ce que j'en augure.

LA FOLIE.

Ne m'en pas prier ! l'Animal !

MERCURE.

Vénus viendra chez nous : c'eft une chofe fûre.

LA FOLIE.

L'Amour, la Folie & Vénus !
Et qui diantre ira chez Momus ?
Mais je vois la Jeuneffe. Eh ! bon jour ma Mignone ;
Au Bal que Mercure nous donne,
Sans doute vous fuivrez mes pas ?

LA JEUNESSE.

Moi, j'y foufcris ; je ne vous quitte pas.
Pour la Jeuneffe eft-il meilleure compagnie,
Que celle de la Folie ?

MERCURE.

Oh ! çà, je vais fonger aux apprêts de mon Bal :
J'entends déja chanter.

LA FOLIE.

La Fête, qui commence ;
Vous annonce mon Sénéchal.

LA JEUNESSE.

Une Fête ? j'en fuis.

LA FOLIE.

Tant mieux ; votre préfence
N'a jamais gâté de régal.

SCENE VI.

LE PROFESSEUR, LE POETE, TROUPE DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS, LA FOLIE, LA JEUNESSE.

La Fête du Professeur de la Folie, tirée de l'Opera du Carnaval & la Folie. Acte 3me.

LA FOLIE *chante.*

QU'EN ces lieux chacun chante,
Que l'Écho chante avec nous:
Tout nous rit, tout nous enchante;
Goûtons les biens les plus doux.

CHŒUR.

Qu'en ces lieux chacun chante, &c.

LE PROFESSEUR.

Son Professor di pazzia,
Volate, scolari;
Sarete dottori,
Nel arte d'allegria.

CHŒUR.

Volate, scolari, &c.

LE PROFESSEUR, *à la Jeunesse.*

Cantate.

LA JEUNESSE.

Amorosi sospiri
Sono il canto di cuori.

LE PROFESSEUR.

E la prima lettione;
La secunda, ballate.

(On danse.)

LE PROFESSEUR.

La terza, rimate.

LE POETE.

L'ardore d'amore....

LE PROFESSEUR.

Bene, bene.

LE POETE.

L'ardore d'amore,
E gioia del cuore.

LE PROFESSEUR.

Bene, bene, bene.
Cantate, ballate, rimate;
E della pazzia la perfettione.

LA JEUNESSE.

AIR.

Amour, fais-nous ressentir tes feux :
Triomphe, viens nous rendre heureux.
Que tes faveurs soient pour les plus foux.
Fuyez, Vieillesse ;
Fuyez, Sagesse :
Nos tendres plaisirs ne sont pas faits pour vous

Amour, fais-nous, &c.
Punis les cruelles,
Et les inconstans ;
Attendris les Belles,
Fixe les Amans.
Que les plus fideles
Soient les plus contens.

Amour, fais-nous, &c.

(On danse.)

LE PROFESSEUR.

Cantate, ballate, rimate ;
E della pazzia la perfettione.

CHŒUR.

Cantate, ballate, rimate,
E della pazzia la perfettione.

SCENE VII.

Aussi-tôt après le Divertissement il paroît une Salle de Bal, ressemblante à celle que les Comédiens avoient préparée. Elle est ornee de Tapisseries, de Glaces, de Lustres, de Bras à Miroirs, &c. Dans la Salle on voit Momus & Mars en Officiers François.

MARS, MOMUS.

MOMUS.

EH ! bien, puissant Dieu des Combats ;
Que vous semble de cette Salle ?

MARS.

En beauté rien ne l'égale :
La Salle de Mercure a beaucoup moins d'appas.

MOMUS.

Fi ! c'est un trou, sans grace, sans lumiere.
Aussi pas un des Dieux n'y portera ses pas,
Et vous verrez ici dans peu chambrée entiere.
Mercure sera bien honteux,
De voir son Bal si peu nombreux.

MARS.

Avez-vous prié les Déesses ?

MOMUS.

Non, ma foi ; par trop de souplesses
Il faut acheter leurs faveurs ;
Et bien souvent mes traits railleurs
Ont tympanisé leurs foiblesses.
Mais pour les attirer apprenez mes finesses.
Chez chaque Dieu je me suis transporté ;
De venir à mon Bal je l'ai sollicité.
Ils me l'ont tous promis : maintenant je raisonne :
Les Déesses cherchent les Dieux ;
La Nature ainsi l'ordonne.
Les Dieux chez moi viendront tous en personne.
Donc je verrai chez moi toute la Cour des Cieux.
La conséquence est-elle bonne ?

MARS.

Mais, Momus, par hazard si votre concurrent
S'est avisé de cet autre argument ?
Les Dieux cherchent les Déesses ;
De la Nature c'est la loi.
Elles m'ont toutes fait promesses
De venir au Bal chez moi.
Donc Momus sera seul chez soi.

MOMUS.

A dire vrai, je crains la conséquence.
Mais non ; rassurons-nous : la foule ici s'avance.

MARCHE.

(La Folie conduit les Déesses, qui tiennent les Dieux par la main, & passent devant la Salle de Momus sans y entrer.)

MOMUS, *à Plutus qui ferme la Marche une bourse à la main.*

Vous, tout au moins, Seigneur Plutus,
Entrez chez nous, je vous en prie.

PLUTUS.

En fait de Bal, Seigneur Momus,
Je suis toujours la grosse Compagnie.

(Après que tout est passé.)

MARS.

Quoi ! tout passe ; rien ne s'arrête !
Momus, je vous quitte à regret ;
Mais je vais rejoindre la Fête ;
Je ne puis danser seul, je suis votre valet.

(Le Dieu du Silence, le doigt sur la bouche, vient dans la Salle, & s'arrête devant Momus.)

MOMUS.

Que viens-tu faire ici ? Que le Diable t'emporte ;
Taciturne Divinité.
Toi seul je te craignois, & toi seul m'es resté.

LE SILENCE.

Votre Bal est fini ; Momus, fermez la porte.

La Salle disparoît.

(Les Dieux & les Déesses rentrent sur le Théâtre en dansant une Allemande.)



Premier VAUDEVILLE.

LA JEUNESSE.

LA Vieilleſſe eſt ſombre, obſcure;
Je fais regner les Amours:
Elle attriſte la Nature;
Je ne donne que de beaux jours.
La préference m'eſt ſûre:
Vive le Bal de Mercure.

LA FOLIE.

La Raiſon gronde & murmure;
Moi je folâtre toujours:
Sa morale eſt triſte & dure;
La joie anime mes diſcours.
La préference, &c.

MERCURE.

Momus, qui toujours cenſure,
Aujourd'hui demeure court:
Son Bal eſt en mignature;
Et chez moi tout l'Olympe court.
La préference, &c.

(On danſe.)



Second VAUDEVILLE.

MOMUS.

PUISQU'AUJOURDHUI la vérité
Offenſe & tient lieu de ſatyre,
Puiſqu'à préſent je n'oſe rire,
Sans voir l'Olympe révolté,
Puni d'avoir été ſincére,
Je jure & promets de me taire.

Petits-Maîtres trop indiſcrets,
Publiez les faveurs des Belles ;
Continuez d'être infideles,
Tous les deux jours changez d'objets.
Puni d'avoir été ſincere,
Momus vous promet de ſe taire.

Bravez les importuns Cenſeurs,
Belles, devenez plus coquettes ;
Prodiguez vos faveurs ſecrettes
A mille & mille Adorateurs.
Puni, &c.

Barbons, dupes d'une Laïs,
Qui près de vous fait la Lucrece ;
Achetez bien cher ſa tendreſſe,
Qu'elle prodigue ailleurs *gratis*.
Puni, &c.

Vieilles qui, malgré les Amours,
Voulez voyager à Cythere,
Pour être plus sûres de plaire,
De l'or empruntez le secours.
Puni d'avoir été sincere,
Momus vous premet de se taire.

Etendez l'Ordre de Vulcain,
Nouriçons du Dieu de la Thrace;
Chez les Maris de toute classe,
Arborez le Croissant divin.
Puni, &c.

Juges qui tenez, de Thémis,
En main le Glaive & la Balance;
Condamnez toujours l'indigence;
Vendez vos Arrêts à tout prix.
Puni, &c.

Que le Critique malfaisant,
A son aise, morde & censure;
Qu'il porte sa vaine piquûre
Sur notre Spectacle innocent.
Puni, &c.

Vous, dont l'esprit bienfait & doux
Accorde un suffrage facile
Aux efforts d'un Auteur docile,
De vos amusemens jaloux,
Le nôtre, s'il ne peut vous plaire,
Messieurs, vous promet de se taire.

FIN.



PIÉCES FUGITIVES.

EPITRE AU ROI,

A son retour de l'Armée.



ROI pacifique, & Guerrier invincible;
Dont l'ame est douce & le pouvoir terrible;
Amour, appui de tes Sujets heureux,
Tu reviens donc, tu viens combler nos voeux;
Nous revoyons cet auguste visage,
Ce noble front, l'objet de notre hommage,
Ce front long-tems ombragé d'Oliviers,
Et qu'à regret tu couvres de Lauriers;
Nous te voyons! Et notre ame enchantée
S'ouvre aux rayons de ta gloire augmentée.
De ton éclat nous brillons en ce jour;
Mais ta vertu suffit à notre amour.

Qu'esperez-vous, Ennemis de la France?
C'est à LOUIS à borner sa puissance,
Frêles soutiens, vos nombreux Alliés,
Vos fiers remparts sont tous humiliés.
Dépouille enfin cette ame usurpatrice,
Superbe Reine, héritiere & complice
De vains projets formés par tes ayeux;
Le monde échappe à ton joug odieux:
Ils ne sont plus ces tems où tes ancêtres
Aux fiers *Germains* osoient parler en maîtres;
Où tout l'Empire aveuglé par l'erreur
De ta querelle, ou victime ou vengeur,
Trembloit, frappoit au gré de ton caprice;
Où, par tes mains la force & l'artifice
Forgeoient des fers à ses membres divers,
Et de leur sang achetoient l'Univers:
Nos Rois long-tems rivaux de ta fortune
Ont protegé la liberté commune;
Souvent heureux, ils bornoient leur espoir
A balancer ton immense pouvoir;
Un Roi plus grand a résolu ta chute;
Frémis, mon Roi l'ordonne & l'exécute;
Il restitue à ses voisins trompés
Ces droits surpris, ces États usurpés;
Et ta grandeur bornée & légitime,
Est désormais trop foible pour le crime.

Pour

Pour étayer ton destin chancelant,
De la Discorde arme le bras sanglant,
Evoque au loin le Démon de la guerre,
Souffle ses feux aux deux bouts de la terre.
Tu ne pourras armer contre LOUIS
Que des voisins de sa gloire éblouis;
Voisins tremblans, dont la jalouse vûe
De ses Etats mesure l'étendue,
Et de son cœur ne voit pas l'équité.
Si par lui-même il n'étoit limité,
Ce grand pouvoir qui vous blesse & vous tente;
Que deviendroit votre ligue imprudente?
S'il n'aimoit mieux être Roi que vainqueur;
Quel frein pourroit arrêter sa valeur?

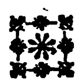
Médite encor tes antiques ravages,
Farouche *Anglois*; déserte tes rivages:
De nos exploits plus jaloux que rival,
Viens à *Lawffelt*, c'est ton terme fatal.
Pour t'éclairer faut-il donc te détruire?
Et *Fontenoy* n'avoit-il pû t'instruire,
Que de LOUIS le coup d'œil foudroyant
Faisoit pâlir l'astre de CUMBERLAND?

Et toi qu'arma l'esprit d'indépendance,
Toi, qu'interroge aujourd'hui la prudence;
Nos Rois jadis ont brisé tes liens,
Et tu prétends ébranler tes soutiens,

Batave ingrat ! Rappelle à ta mémoire
Ces jours brillans de notre ancienne gloire,
Quand tes États, ſous un autre LOUIS,
Ont été faits Tributaires des Lys ;
Quand nos Drapeaux dominoient ſur ta plaine ;
Quand *Luxembourg*, & *Bourbon* & *Turenne*,
De ton orgueil vengeoient les attentats,
Et par nos Loix gouvernoient tes États.
As-tu donc cru moins grand, moins magnanime,
L'Auguſte ROI dont l'ardeur nous anime ?
As-tu donc cru qu'en ſes mains tranſporté,
Le même Sceptre eût moins de fermeté ?
Je le vois trop, ſa bonté, ſa clémence,
A tes regards ont caché ſa vaillance ;
L'humanité, l'amour pour ſes Sujets,
Fixoient ſes vœux aux Autels de la Paix ;
Tu n'as pû voir dans le Monarque affable,
Ce fier Lion qui te ſuit, qui t'accable :
Où fuiras-tu ſes terribles regards ?
Cours te cacher ſous tes derniers Remparts ;
Il n'en eſt point que ſon bras ne terraſſe :
Murs & Guerriers, tout cede à ſon audace :
Il a paru, l'*Anglois* a ſuccombé ;
Il a parlé, *Berg-op-Zom* eſt tombé.
Vois la victoire embraſſer ſa juſtice ;
A ſes côtés vois *Turenne* ou *Maurice* ;

Vois ſur ſes pas, en Héros transformés,
Cent nobles Chefs, dignes d'être nommés.]
Attends-tu donc, Peuple trop indocile,
Que tes Vaiſſeaux ſoient ton unique aſyle ?
De tes débris veux-tu couvrir les mers ;
Te ſignaler par d'éternels revers,
De tes tréſors épuiſer l'abondance,
Et t'immoler à ta fauſſe prudence ?

Peuples, en vain de mon Prince jaloux,
Il en eſt tems, déſarmez ſon courroux.
De votre ſang LOUIS n'eſt point avide :
Le fer en main, c'eſt la Paix qui le guide ;
L'aimable Paix habite dans ſon cœur ;
Il ſent vos maux, il veut votre bonheur ;
Conſentez-y, ſa main vous le préſente ;
N'irritez plus ſon ame bienfaiſante.
Roi toujours juſte, il vous frappe aujourd'hui :
Bornez vos vœux, il devient votre appui.



ODE.

Sur le même sujet.

ELEVE, embellis tes Portiques,
Reine orgueilleuse des Cités ;
Et par mille chants héroïques
Célèbre tes félicités ;
Ton Roi, guidé par la Victoire,
Chargé du cœur de ses Guerriers,
Dans tes murs, dont il fait la gloire,
Revient déposer ses Lauriers.

O Vous, dont l'Empire tranquille
Fleurit à l'abri de ses Loix,
Muses, dont il sauva l'asyle,
Joignez vos Lyres à nos voix ;
Renoncez, en ces jours de joie,
A l'orgueil de vous signaler :
Le cœur d'un Peuple se déploie,
Votre esprit ne peut l'égaler.

Laissez la Victoire sanglante
Captive sous ses étendarts ;
Laissez la mort & l'épouvante
Voler & suivre ses regards.

Mon Roi de ce tableau terrible
Aujourd'hui ſeroit peu flatté :
Peignez-nous ſur ſon Char paiſible
La Foi, l'Amour & l'Équité.

Peuple, tu vois ce PRINCE Auguſte
A qui ton bonheur te ſoumit :
Éclate, ton délire eſt juſte,
LOUIS le cauſe & l'applaudit ;
Admire, prends un nouvel Etre
Au pied de ſon Trône affermi,
Ton reſpect l'appelle ton Maître,
Ton cœur le nomme ton Ami.

Frappe les Cieux, Peuple fidele,
De tes cris de joie & d'amour ;
Invite la Troupe immortelle
Au Spectacle de ce grand jour :
De ton Roi les Vertus ſinceres,
Pour ce Roi, ton tendre penchant...
Non, l'accord des ſublimes ſphères
Ne produit rien de ſi touchant.

Abbaiſſe la voûte Étherée,
Pere des Dieux & des Mortels :
Sous ton image révérée,
Place Louis ſur tes Autels :

Comme toi, Maître du Tonnerre,
Il veut regner par ses bienfaits,
Et c'est pour étouffer la Guerre
Qu'un instant il voile la Paix.

LOUIS part, le Lion Belgique
Recule au Nord en rugissant :
La Mort paroît, son cœur Stoïque
La désarme en la méprisant :
Noirs Essains que la Sarmatie
Vomit sur nos bords menacés,
Que devient votre rage impie ?
LOUIS renaît, disparoissez.

Eh ! quoi ! déja sur la fougere
Tu laisses bondir tes troupeaux :
Ton Berger, timide Bergere,
T'attendrit de ses chants nouveaux.
Ce n'est point son amour qu'il chante;
Le secret couvre vos ardeurs ;
A ton ame reconnoissante
De LOUIS il peint les faveurs.

Divin amour de la Patrie,
O Toi qui remplis tout mon cœur !
Aux bords de ta source chérie
Tu me ravis d'un bras vainqueur.

Quel Peuple entier s'y désaltere !
Éprouve, ô GRAND ROI, nos vertus :
Pour toi, Victime volontaire
Tout François est un *Decius*.

Parois, remplis par ta présence
L'immensité de nos desirs.
Tes périls, tes maux, ton absence,
Nous ont coûté trop de soupirs.
Ainsi le Citoyen du Pôle,
Incertain dans l'ombre qui fuit,
Revoit l'Astre qui le console
Des horreurs d'une longue nuit.



VERS A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG.

AUPRÉS du Temple respecté
De la Déesse Bienfaisance,
Est le Jardin de la Reconnoissance;
Jardin, hélas! assez mal ajusté.
Chaque bienfait y produit une tige,
Tige qu'on voit se sécher ou mûrir,
Selon les soins que prend de la nourrir
L'heureux Mortel que Bienfaisance oblige.
Par soins constants ces Plantes cultivées,
Sçavent créer & des fleurs & des fruits;
Fruits, sont bienfaits, rendus & reproduits
Entre Mortels: les fleurs sont reservées
Pour les Dieux seuls. Or quelles sont ces fleurs?
Ressentiments gravés au fond des cœurs,
Zèle plus prêt d'agir que de paroître,
Prompt dévouement, respect, amour enfin.
O ma Déesse, acceptez sans dédain
Une des fleurs que vous avez fait naître.



VERS

A MADAME DE P.

PAR Apollon cette nuit transporté,
De vos secrets j'ai vû tout le mystere;
J'ai vû les Dieux, l'un par l'autre excité,
Perpétuer en vous le don de plaire.
La vive Hébé vous appellant sa sœur,
Vous embrassa; vous fit Propriétaire
De sa gaieté, de son ris séducteur;
Flore, d'un ton plus doux que sa plus douce odeur,
Dit: que jamais près d'elle ne sommeille
Ce feu secret que le Printems réveille,
Ce feu divin, essence du plaisir,
Ame de l'ame, & pere du desir.
Vénus en souriant vous donna sa ceinture;
Apollon dans vos mains mit le Sceptre des Arts;
L'Amour malignement vous offrit tous ses dards;
Vous n'en prîtes qu'un seul, dont l'atteinte étoit sûre;
J'en ignore l'effet, mais Junon en murmure.



COMPLIMENT

Prononcé à Strasbourg à la Comédie, par M. de Lanoue, le 28 Mars 1735.

MUses, inspirez-moi, secondez mon audace;
Toi, sers moi de degrés pour monter au Parnasse,
Théâtre; entends mes sons pour la derniere fois;
Vous, nobles Spectateurs, prêtez-vous à ma voix.

De tout tems le bon goût sçut honorer la Scène;
Le Grec vit le premier les pleurs de Melpomène;
Dans les murs de Minerve elle essaya ses cris:
Le Héros, le Poëte, eurent semblable prix;
Et le même laurier qui couronna Sophocle,
Aux bords de Salamine avoit ceint Thémistocle.

Reine du Monde entier, Rome dans ses remparts
Vit avec l'abondance introduire les Arts;
Aidé du Grec vaincu, guidé par le génie,
Le Romain badina long-tems avec Thalie;
Mais en vain du Parnasse il se vit possesseur;
Il ne put du Cothurne atteindre la hauteur.

D'Athènes & de Rome héritiere & rivale,
La France joint aux Arts une valeur égale:

Ardente à réunir l'un & l'autre laurier,
Mars chez elle est sçavant, Apollon est guerrier.
Cedez, Grecs tant vantés, cedez, Muse Romaine:
Vainqueur dans les combats, triomphant sur la Scène,
L François sçait dompter un voisin orgueilleux,
Et peindre noblement un Héros malheureux.

Qui mieux que toi, Corneille, ennoblit la Nature?
Racine, qui sçut mieux la tracer toute pure?
L'un grand dans ses portraits, l'autre plein de douceur;
L'un éleve l'esprit, l'autre séduit le cœur.
Regnez, divins esprits dont la France fait gloire,
Du Théâtre François soutenez la victoire;
Regnez, &, pour former de tragiques tableaux,
De vos rivaux hardis conduisez les pinceaux.

Du reste des lauriers qu'un bon auteur moissonne,
Souvent le bon Acteur s'ombrage & se couronne.
A réussir en tout le François destiné,
A banni de tout tems le masque enluminé.
Ami du vrai, l'Acteur doit sur son vrai visage
Porter des passions le trouble & le ravage;
Écho des doctes Sœurs, palpable illusion,
Portrait universel, voix de la passion,
De pitié, de douleur vive & plaintive empreinte,
Image de courroux, de terreur, & de crainte.

Peu dans cet Art pénible ont ſçu ſe faire un nom :
Rome eut ſon Roſcius & Paris ſon Baron.
Aimable le Couvreur oublierai-je tes mânes ?
Loin, Vulgaire ignorant; loin, Critiques profanes ;
Reſpectez, admirez, regrettez ſes talens.
Sur ce même Théâtre elle brilla long-tems;
Par vous, par vos pareils au bon goût façonnée,
Pat Melpomène enfin dans Paris couronnée,
Son ſuccès fut le fruit de vos doctes leçons.
Théâtre de Paris, tes plus chers Nourriçons,
De cette noble École éterniſent la gloire.

Continuez, courez de victoire en victoire,
De nos fiers ennemis Foudroyez les remparts,
Et venez dans ces murs reſſuſciter les Arts.
De nos Guerriers François l'héroïque vaillance
Jadis à ſes côtés conduiſoit l'ignorance :
Qu'ils viennent maintenant contempler leurs Neveux,
Beaucoup plus éclairés, intrépides comme eux.

Je la quitte à regret, cette École brillante.
Fidelle à la louer, ma voix reconnoiſſante
Publiera que chez vous regnent avec éclat
L'eſprit, le ſentiment, & le goût délicat.

A M. GAYOT de Strasbourg;

ÉTRENNES.

1 Janvier 1735.

DU Compliment, dans la Mythologie,
J'ai lû jadis la Généalogie.
Sans ressemblance, & sans fraternité,
Double être en terre est de ce nom doté,
Double est leur sort, double leur origine,
Et double objet toujours les détermine.

De flatterie & de mensonge fils,
L'un bas, rempant, courbé dans ses replis,
Perfidement se glisse & s'insinue,
Puis fierement s'élance vers la nue.
Le Mirmidon sur son aîle porté,
S'enfle, & se croit un Géant redouté.
En mots dorés sa boutique est fertile,
Encens flatteur de sa bouche distille,

Par l'intérêt vil encens fabriqué :
Un faux respect décore sa malice ;
Par son pouvoir vice sophistiqué,
De la vertu revêt le frontispice.

Du vrai mérite & de la vérité,
L'autre est le fils ; l'Antique probité
De cour pleniere honora sa naissance,
La modestie éleva son enfance :
Discernement fut son cher favori ;
Et de son lait la vertu l'a nourri ;
Sincérité lui forma la parole,
De son discours, gigantesque hyperbole
Fut exilée, & depuis n'a jamais
Enflé sa langue, & grossi ses portraits :
A bien penser fut son apprentissage,
Le cœur, la bouche eurent même langage.
A louanger habile sans effort,
De l'intérêt ignorant le ressort,
Son pur encens jamais il ne frelate ;
Estime vraie en sa louange éclate :
Du vice heureux, du faux ennemi né ;
A l'exalter onc ne s'est profané.

De tous les deux brille aujourd'hui la fête,
L'un triomphant, en char que rien n'arrête

Pompeux, fleuri, volant de Cour en Cour,
En vrai tyran domine dans ce jour :
L'autre modeste, à pied, doux & tranquille,
Chez peu de gens élit son domicile ;
C'est le second ; je l'ai vu ce matin,
Heurté, poussé, demandant son chemin.
Je vous l'adresse ; où pourroit-il mieux être ?
Il m'a paru d'abord vous reconnoître,
Il vous cherchoit : il sçait bien que chez vous
Son concurrent eut toujours le dessous.



DISCOURS

Prononcé par M. DE LANOUE, avant la premiere Représentation d'une de ses Pieces, dans laquelle il jouoit lui-même un des prinpaux Rôles.

MESSIEURS,

Ma situation présente m'effraye, & pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez qu'elle est embarrassante : il n'a pas tenu tout-à-fait à moi de m'y soustraire, des Protecteurs respectables me l'ont ordonné, des amis que je crois vrais me l'ont persuadé : ils ont cru, qu'ayant eu déja plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos suffrages comme Auteur, & qu'éprouvant journellement vos bontés comme Acteur, le double intérêt que je pourrois exciter sous ces deux titres réunis, ne nuiroit sûrement pas au succès de mon Ouvrage, & qu'au contraire la chûte, s'il

falloit l'essuyer, en seroit peut-être & plus douce & moins pesante.

Je l'avouerai, Messieurs, j'ai pensé comme eux jusqu'à ce moment-ci ; moment terrible où toutes mes craintes se renouvellent ; où toutes les sortes de frayeurs m'assiégent & m'environnent. D'ordinaire, tandis que l'Auteur est sur la Scène, tandis que son esprit y brille & vous occupe, l'homme se dérobe, se cache sous une grille impénétrable à vos regards ; ses amis seuls sont admis au Spectacle des différentes passions qu'il éprouve, pendant que vous balancez le succès de son Ouvrage : ici l'homme & l'Auteur tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre, j'ose, Messieurs, me livrer à vous à découvert & sans réserve ; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes, du moins par leur rareté, & plus capables, je l'espere, d'exciter votre générosité que d'armer votre censure.

Je ne vous parle point de ma Piece ; vous l'allez voir ; puissiez-vous vous souvenir que

c'eſt un genre bien difficile ; qu'il nous eſt impoſſible d'atteindre à la perfection des anciens modèles, & que je me tiendrai trop heureux, ſi j'ai pû parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous ; non pour avoir mérité la louange, mais du moins pour avoir évité le blâme.

DISCOURS

Prononcé par M. DE LANOUE, à la Clôture du Théâtre.

MESSIEURS,

Ce n'eſt point ſans regret que nous voyons finir une année marquée par tant de preuves de votre bienveillance. Vous avez ſoutenu votre Spectacle ; car c'eſt ici, ſans contredit, celui de la Nation ; vous avez, dis-je, ſou-

tenu votre Spectacle par vous-mêmes. Nul ſecours étranger, nulle nouveauté victorieuſe, &, ce qui eſt plus rare & plus glorieux encore pour vous, nul deſir de votre part; du moins nul empreſſement d'en avoir; de ſorte qu'aucun Auteur n'eſt en droit de réclamer ici le tribut de mes louanges, ni de partager des éloges qui vous ſont dûs tout entiers.

J'oſe le dire, Meſſieurs, jamais peut-être vos ſuffrages n'ont été donnés avec plus de juſtice. Nous vous avons vû ſuivre avec empreſſement, ſignaler par vos applaudiſſemens les plus vifs, honorer de vos aſſemblées les plus nombreuſes d'anciens chef-d'œuvres, toujours vantés avec juſtice, mais malheureuſement toujours repréſentés comme en ſecret pour un petit nombre de Spectateurs, & toujours obligés de ceder la place à des Pieces nouvelles qui, de l'aveu des Auteurs mêmes, leur étoient de beaucoup inférieures.

Dépouillés de cet amour pour les nouveautés, votre ſenſibilité pour le beau & le

bon s'est manifestée toute entiere; vous avez prouvé que le bon goût se perpétue en France, vous avez prouvé que vos ancêtres n'ont eu le sentiment ni plus délicat ni plus sûr ; & si les applaudissemens qu'ils n'ont pû refuser aux meilleurs ouvrages de leur tems, les a fait vivre jusqu'à vous, votre approbation devient aujourd'hui pour ces mêmes ouvrages une recommandation pour l'avenir, & va les transmettre avec toute leur gloire à votre postérité. Ne plaignons donc point notre Siècle. Vous pouvez attendre sans inquiétude que la Nature se repose & s'anime à reproduire de nouveaux Auteurs dignes de vos suffrages ; votre goût garantit vos ressources, & des Acteurs & des Actrices tels que vous en possedez, sçauront bien réveiller vos empressemens, & renouveller en vous les plaisirs & la jouissance de l'héritage de vos Peres, sans vous rien laisser perdre de vos nouvelles acquisitions.

En perfectionnant leurs talens, on peut dire qu'ils ont doublé vos richesses, & vous

rez fait vous-mêmes leur éloge, quand vous
rez donné la préference à quantité d'ouvra-
:s connus depuis long-tems, mais que leur
.rt avoit sçu rajeunir, & dans lesquels une
xpression ou plus pathétique ou plus natu-
:lle vous a fait découvrir des beautés d'un
ouvel ordre, & qui peut-être vous étoient
:happées jusqu'à ce jour.

Si j'ose rendre justice à leur mérite, c'est
ıns oublier que votre approbation fondée
: motivée pour eux, a toujours été gratuite
our moi : peut-être même m'expliquerois-
: avec plus de réserve, si j'étois encore de
:ur nombre.

Je cesse aujourd'hui d'en être, Messieurs :
ne santé affoiblie, & incapable désormais
es efforts qu'exige l'Art que j'exerçois sous
os yeux, me réduit à une retraite précipitée,
ıais nécessaire.

Je sens tout ce que je perds, Messieurs ; ac-
o..tumé depuis quinze ans à toutes les preuves
.e votre bienveillance, j'en reçois aujourd'hui
: dernier témoignage ; permettez-moi de

le regretter, permettez-moi de vous en mar-
quer la reconnoissance la plus vive & la plu
sincere ; mon cœur est pénétré... Mais ce
seroit abuser de cette bienveillance généreuse
que vous entretenir plus long-tems d'une pein
qui ne doit être sensible que pour moi.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Œuvres de Théâtre de M. de La Noue*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 24 Novembre 1763.

MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prev. de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, N. a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres : *Théâtres*

M. de Voltaire & de M. Anseaume, *Œuvres de Lanoue*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; &

qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 27. Fol. 13. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 7 Décembre 1763.

Signé, LEBRETON, *Syndic.*

